

B.VII

35





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

FÉVRIER 1787.



A PARIS,

209760
4.3.27

AU BUREAU, place Saint-Michel, au coin de la rue Ste-Hyacinthe, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

LIBRARY

OF THE

UNITED STATES

NAVY

DEPARTMENT

OF THE

NAVY

WASHINGTON

1880

NO. 1

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

1880

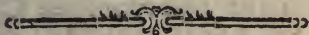


BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

S U I T E

*De l'Histoire des Extravagances
de M. OUFLE.*



» T U te dis apparemment souvent à
toi-même, pour te fortifier dans ton
erreur, que des Princes & des peuples

A ij

entiers ont eu tant de confiance en l'astrologie judiciaire, qu'ils la prenoient pour la règle de leurs plus importantes démarches. Il est vrai que les exemples en sont très-nombreux; & cela prouve combien l'imposture & la sottise peuvent s'accréditer par l'empire de l'opinion & de la crédulité. On fit pour la Princesse Marguerite, sœur de Henri II, en 1564, un discours astrologique qui donnoit l'horoscope de l'Eglise Romaine, & en prédisoit la ruine & celle du saint Siége. = Les Perses se fioient tellement aux prédictions des Mages, qui étoient leurs astrologues, qu'ayant été assurés par eux que la veuve d'un de leurs Rois étoit grosse d'un fils, ils ne firent aucune difficulté de poser la couronne sur le ventre de cette Reine, & de proclamer Roi son embryon. = Caracalla avoit les horoscopes de tous les Grands de l'Empire; sur quoi il jugeoit de leur bonne ou mauvaise disposition à son égard, élevant les uns & abaissant les autres, & en

faisant même mourir plusieurs, sur ce malheureux fondement. = Du temps de Catherine de Médicis, les Dames n'osoient rien entreprendre sans avoir consulté leurs astrologues, qu'elles appeloient leurs Barons. On en cite plusieurs qui ne furent fidèles ou inconstantes, faciles ou cruelles, que sur la foi de ces imposteurs, chose bien étonnante de la part d'un sexe qui, en fait d'amour, n'a jamais consulté que son cœur ou sa tête. = Louis XI, croyant que la prédiction qu'un astrologue avoit faite à une Dame qu'il aimoit avoit été cause de sa mort, le fit venir, avec dessein de le faire jeter par la fenêtre. C'étoit déjà une grande foiblesse d'attribuer la mort de cette femme à une chose si frivole: mais voici une autre foiblesse, bien plus étonnante, de la part d'un Prince aussi rusé. Quand le devin fut en sa présence, il lui dit : Toi, qui prétends être né un si habile homme, apprends-moi quel sera ton sort. Le drôle, qui se doutoit du dessein du Roi, & qui connoissoit son foible,

lui répondit : Ah ! Sire ; je prévois que je mourrai trois jours avant Votre Majesté. Il le crut , & se donna bien de garde de le faire mourir.

» Mais combien de gens aussi qui se sont moqués de ces coquins ! Une Dame en fit venir un qui étoit très-renommé : elle le pria d'employer le secret de son art pour deviner ce qui occupoit ou troubloit son esprit. L'astrologue dressa la figure ou plutôt la chimère de son horoscope , & fit un long discours sur chaque maison céleste , sur les différentes positions des planètes & des signes du zodiaque , & de leurs pouvoirs , leurs vertus , & leurs propriétés. Le détail de tout ce verbiage étant fini , la Dame lui donne une pièce de quinze sous. L'astrologue , qui ne manquoit pas d'esprit , se voyant si mal récompensé , consulte encore les astres , & lui dit d'un ton à piquer sa vanité : Ah ! Madame , je vois encore dans le ciel que vous n'êtes pas riche. Elle lui répondit d'un ton à demi-moqueur : Cela est vrai , & je récompense mal.

Il consulte une troisième fois; & la regardant à son tour d'un air railleur : Madame, lui demanda-t-il, n'avez-vous rien perdu? J'ai perdu, lui dit-elle, l'argent que je vous ai donné. = Thomas Morus, Grand Chancelier d'Angleterre, railla fort agréablement un astrologue qui se vantoit de lire dans les astres toutes les choses à venir, & qui ne voyoit point l'infidélité de sa femme. = Vous vous amusez à regarder les cieux, sans faire réflexion sur ce qui est à vos pieds, dit une bonne femme à un astrologue qui se laissa tomber dans un fossé pendant qu'il levoit le nez pour contempler les astres. = La cavale d'un Duc de Mantoue ayant fait un mulet, il fit consulter un astrologue sur le sort d'un bâtard qui venoit de naître dans son palais. Le devin répondit qu'il seroit Général d'armée ou Cardinal, pensant que c'étoit un bâtard du Prince même. = Il ne se passoit point d'années, ni de mois où les astrologues ne prononçassent la terrible menace de la

mort de Henri le Grand. Ils le répéteront tant, dit ce Prince, qu'ils auront dit vrai une fois. = Un astrologue ayant averti un Prince de mettre ordre à ses affaires, parce qu'il prétendoit lire dans les cieux qu'il devoit mourir dans trois jours, ce Prince, qui n'ajoutoit point foi à ces rêveries, lui demanda s'il y avoit lu de quelle mort il devoit mourir lui-même. D'une fièvre chaude, répondit le devin. Ils ont menti, repartit le Prince; car tu vas être pendu.

» Les pressentimens des bêtes sont plus sûrs que toutes les prédictions des astrologues. C'est ce qu'on explique agréablement dans l'histoire suivante.

Certain Roi jusqu'à la folie
Aima jadis l'astrologie :
Toujours marchoit à ses côtés
Un docteur à longues lunettes ;
Et de ce conteur de sornettes
En aveugle il suivoit toutes les volontés.
Sur ses projets divers, sur ses peines secrètes,
Les astres étoient consultés.

C'étoit un foible , un ridicule ;
Mais les Rois sont friands d'apprendre le futur.
Un hasard détrompa ce Prince trop crédule.
Un jour que le soleil , plus brillant & plus
pur ,

Invitoit le Monarque à partir pour la chasse ,
Il sort , le pédant suit : le ciel devient obscur ;

L'air s'épaissit , l'orage les menace ;
Le Monarque tremblant consulte son docteur.

Alors d'un ton de pédagogue :

Calmez votre fouci , Seigneur ;

Je promets du beau temps , répondit l'astrologue.

Sur la parole du menteur ,

On s'avance , on s'exerce aux travaux de Diane.

La meute étoit aux champs , lorsqu'il parut un
âne :

Un manant le suivoit. Bon homme , par ta foi ,
Pleuvra-t-il ? demanda le Roi.

Sire , j'aurons de l'eau sans doute ,

Dit le manant sans se troubler ;

J'aperçois du baudet les oreilles trembler ;

C'est un présage sûr. Le Monarque l'écoute ;

Et se fait bon gré d'avoir mis

Et le docteur & l'âne en compromis.

L'astrologue en pâlit. Cependant la tempête

Commence à fondre sur leur tête.

Le Prince bien mouillé chassa de son palais
Des doctes charlatans l'agent porte-soutane,
Et jura ses Dieux que jamais
Il ne consulteroit d'autre docteur qu'un âne.

» La plaisanterie peut ne pas attaquer assez solidement les esprits que la prévention protège; il faut leur propre ânerie pour les faire bien connoître. Je vais te conter quelques bévues de tes bons amis. Le remède te paroîtra un peu violent; mais ton mal, sans cela, seroit peut-être incurable: il s'agit de te guérir. = Zica, Roi des Arabes, à qui les plus célèbres astrologues de son siècle avoient promis une longue vie pour persécuter les chrétiens, mourut l'année même de cette prédiction. = Henri II, à qui Cardan & Gauric avoient prédit une vieillesse heureuse, fut tué misérablement dans un tournoi, à la fleur de son âge, comme tout le monde fait. = L'astrologue de Jean de Galéas, Duc de Milan, fut assassiné dans le moment même qu'il disoit que sa vie devoit être longue.

= Un Duc de Savoie ayant appris, par un autre charlatan de la même profession, que bientôt il n'y auroit point de Roi en France, entreprit, dans cette espérance, la guerre contre les François. La prédiction se trouva vraie, mais non pas comme il le pensoit ; car le Roi sortit de France pour l'étriller de la bonne manière. Il y eut un astrologue qui, pendant qu'il assuroit que le monde finiroit dans une certaine année, dressoit en même temps des éphémérides pour vingt-trois ans par delà le terme annoncé, & fut assez étourdi pour laisser cet écrit sur sa table. = Un certain Stoflerus & quelques autres annoncèrent un déluge effroyable pour l'année 1524 ; & malheureusement pour l'astrologie judiciaire, cette année fut si sèche, que, pendant tout le mois de Février, auquel cette inondation devoit arriver, on ne vit pas un seul nuage au ciel. = Charles-Quint, François 1^{er}, & Henri VIII, tous trois du même âge, furent menacés de mort violente par les plus

habiles astrologues , & leur mort fut très naturelle. = Cicéron dit que les trois plus grands hommes de l'Empire , Pompée , Crassus , & César , avoient été assurés , par plusieurs Caldéens , qu'ils mourroient chez eux , comblés de gloire , de biens , & d'années. Toutefois ils périrent malheureusement , &c. &c. »

Ici le Génie abandonne la narration , pour recourir au raisonnement. = « Un horoscope , dit-il , annonce qu'à cause qu'un enfant est né dans le temps qu'un astre étoit dans une certaine situation , cet enfant fera telles & telles actions , aura un tel établissement. C'est tout ce qu'on pourroit dire , si cet astre seul contribuoit à tout ce que fera l'enfant : mais est-ce que les coutumes , la nourriture , les commandemens , l'exemple , la honte , la crainte , l'amour , l'éducation , la liberté de l'esprit sont comptés pour rien ? Tout cela n'est-il pas capable de produire plus d'effet que je ne fais quelles influences qui tombent , dit-on , sur un corps , & qui ont tant de

chemin à faire avant que d'y tomber ? Pourquoi n'y auroit-il que le ciel qui fût cause de tout ce qui arrive ? Quoi , le ciel tout seul a fait que Monsieur un tel est si bête , que Madame une telle est si perfide , que Madame de*** change d'amans tous les jours ? Tu dois sentir qu'il y a bien autant de leur faute que de celle des astres.

= Bardesanes, Syrien, homme très-instruit, parle ainsi aux astrologues judiciaires, dans Eusèbe : « Vous divisez le monde en sept climats, dominés par chaque planète; mais sous chaque climat, combien de nations ? sous chaque nation, combien de provinces ? sous chaque province, combien de villes différentes en lois, en dieux, & en religions ? Aux Indes, sous un même climat, les uns mangent les hommes, les autres s'abstiennent de manger de la chair; les uns adorent les idoles, les autres n'en reconnoissent aucune. Les magiciens qui sortent de Perse, en quelque lieu qu'on les transporte, sont incestueux selon leur coutume; & les Juifs, répandus

par tout le monde , sous quelque climat qu'on les loge , ne changent ni de religion , ni de manière de vivre. Enfin un peuple part d'un climat , & va porter ses lois & ses dieux dans un autre , sans que cet autre climat y apporte aucun changement. Les forêts , les montagnes , les rivières , la volonté rendent plutôt les lois différentes que les climats & les signes. Les coutumes & les victoires réduisent les lois en une , en dépit des climats de Saturne , de Jupiter , & des autres planètes. D'où vient qu'aux provinces où autrefois Vénus & Mercure étoient adorés ; ces astres étant encore dans le même lieu , il ne reste plus de vestiges de leur temple & de leur culte ? Et comment la loi judaïque dure-t-elle encore sous tous les climats , quoiqu'elle soit bannie du sien propre . . . ? »

» Puisque souvent nous résistons aux rigueurs du ciel , soit en nous faisant suer dans une étuve pendant l'hiver , soit en nous rafraîchissant de différentes manières pendant l'été ,

ne pourrons - nous pas aussi trouver des moyens pour parer à tant d'influences dont nous menacent les astrologues ? Est - ce que s'il t'en envoyoit pour te rendre pauvre , tu renoncerois à devenir riche ? Continue de te faire à toi-même de ces sortes d'interrogations , selon tes besoins. C'est seulement là de la besogne que je te taille , mets-y du tien , mets-la en œuvre ; donnes-y la façon , & surtout ne perds point de vue ton libre arbitre. Ressouviens-toi que tu as la liberté de faire le bien ou le mal , sans que les astres te la puissent ôter.

Quoi ! la nécessité des vertus & des vices ,
D'un astre impérieux doit suivre les caprices ;
Et le ciel , malgré nous , conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions !
L'ame est donc tout esclave : une loi souveraine

Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir !
Attachés sans relâche à ce pouvoir sublime ,
Vertueux sans mérite , & vicieux sans crime ,

Qu'on massacre les Rois , qu'on brise les autels ;
C'est la faute d'un astre , & non pas des mortels !
De toute la vertu sur la terre épandue ,
Tout le prix , à ces cieux , toute la gloire est due ;

Ils agissent en nous quand nous pensons agir ;
Alors qu'on délibère , on ne fait qu'obéir ;
Et notre volonté n'aime , hait , cherche &
n'évite ,

Que suivant que d'en haut leur bras la précipite !
D'un tel aveuglement daignez me dispenser ;
Le ciel , juste à punir , juste à récompenser ,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire ,

Doit nous offrir son aide , & puis nous laisser faire.

Le Génie passe ensuite à l'article des comètes. Ce chapitre est fort long , & n'offre rien de bien particulier. Nous le réduirons à ce qui suit.

» De tout ce que tu viens de lire ,
tire des conclusions pour les Almanachs : elles seront justes & dans les formes , si tu dis seulement qu'on peut s'y confier sur ce qui regarde le Calendrier , le lever & le coucher du

soleil & de la lune , l'épacte , le commencement & la fin de chaque saison , les éclipses , & autres révolutions célestes , dont l'astronomie donne des connoissances sur lesquelles on peut compter. Mais quant à la mort d'un Grand , à la perte ou au gain d'une bataille , à un mariage de conséquence , & autres événemens contingens qu'ils débitent , & que les astres ne peuvent produire , & encore moins annoncer ; reçois tout cela comme des imaginations que les astrologues hasardent pour amuser & intriguer les bonnes gens. Il y a pourtant , dit-on , dans certains Almanachs des prédictions qui ne sont point faites sans une attention sérieuse & une discussion exacte. Cela peut être ; il peut y avoir de la bonne foi dans cette discussion & dans cette attention (ce que je ne crois pas néanmoins absolument si vrai , qu'il ne m'en reste quelque doute) : mais quoi qu'il en soit , cette attention & cette discussion ne tireront jamais des astres des connoissances qui ne s'y trouvent

point. De plus , ne peut-il pas arriver que ces prédictions soient artificieuses , si elles ne sont pas hasardées ? On l'a cru ainsi de quelques-unes. On a dit , par exemple , que Cromwel faisoit mettre dans l'Almanach de Londres ses desseins assez souvent , & s'en trouvoit bien. = Quelques personnes ont cru que l'Auteur de l'Almanach de Milan entretenoit des relations avec des Ministres d'Etat. Avec de pareils moyens , il n'est pas malaisé de prédire.

» Il faut encore regarder ce qu'on dit de certains jours , qu'on prétend être toujours heureux ou malheureux , comme un abus introduit par l'astrologie judiciaire ; c'est une erreur qui s'est établie comme plusieurs autres , sans qu'on puisse donner aucune raison valable de son établissement. Des gens ne veulent pas se marier dans le mois de Mai , de crainte de malheur ; & cette crainte ne vient que d'une ancienne & superstitieuse pratique , c'est-à-dire , d'une fête que les Romains célébroient dans ce même mois , en

l'honneur des mauvais esprits : voilà la raison qu'en donnent les Savans. Pour le peuple, il n'en apporte aucune ; il craint de se marier dans ce mois , seulement parce qu'il a ouï dire que d'autres le craignoient , & qu'il falloit le craindre. = Le 24 de Février étoit réputé si malheureux , que Valentinien ayant été élu Empereur , n'osa ce jour-là se montrer en public , de peur d'en éprouver la fatalité , ou par politique (ce que je croirois plus volontiers) , afin de ne pas s'exposer à avoir la réputation d'un homme malheureux. = Timoléon s'étant persuadé , & l'ayant persuadé à ses peuples , que le jour qu'il vint au monde étoit un jour de prospérité pour lui , le choisissoit pour attaquer ses ennemis avec plus de confiance , & pour animer ses soldats.

» Il y a eu des esprits supérieurs , continue le Génie , qui se sont mis au-dessus de ces préjugés ; & quand on fait cet effort , il est rare qu'on ne réussisse point. Lucullus combattit Tygranes un jour réputé malheureux ,

& le vainquit. Le même Général étant prêt à donner bataille, quelqu'un l'en voulut dissuader, à cause que c'étoit un jour prétendu malheureux. « Tant mieux, dit-il, nous le rendrons heureux par notre victoire, &c. &c. »

» Autre superstition, *continue le Génie*, mais très-fameuse pratique que les astrologues ont imaginée; c'est la construction des talismans. Avant que je t'en entretienne, il est bon que je t'avertisse de ne les pas confondre avec les *gamahez*, c'est-à-dire, avec certaines figures, ou peintes, ou en relief, ou gravées naturellement sur des pierres, des métaux, des herbes, des fleurs, & autres productions qui se trouvent sur la terre ou dans ses entrailles. Voici les plus fameux *gamahez* que les Naturalistes, les Voyageurs, & autres Auteurs aient rapportés dans leurs Ouvrages.

» Le Roi Pyrrhus avoit une agathe qui représentoit les neuf Muses dansantes, & Apollon, au milieu d'elles, qui jouoit de la harpe.

» Albert le Grand vit à Cologne,

au tombeau des trois Rois , deux jouvenceaux fort blancs , que la nature avoit dépeints sur une cornaline.

» On trouva , dans un marbre scié , la figure d'un Sylène.

A Pise , dans l'église de S. Jean , on voit sur une pierre un vieux hermite parfaitement représenté par la nature , dans un désert , assis près d'un ruisseau , tenant une cloche à la main.

» A Ravenne , dans l'église de S. Vital , il y a un cordelier naturellement figuré sur une pierre de couleur cendrée.

» On a trouvé dans la forêt Hercine une pierre qui portoit naturellement la figure d'un vieillard à barbe longue , & couronné d'une triple thiare , semblable à celle que portent les Papes.

» A Sneiberg , en Allemagne , on trouva dans la terre une petite statue d'un certain métal non épuré , naturellement faite , & qui représentoit , en bosse ronde , un homme ayant un petit enfant sur son dos.

» Dans le temple de la Sapience ,

à Constantinople , on voit , sur un marbre blanc scié , l'image de S. Jean-Baptiste , vêtu d'une peau de chameau , avec une défecuosité ; c'est que la nature ne lui a donné qu'un pied.

» Un gamahez représentoit des roses , un autre étoit tout étoilé.

» Albert le Grand avoit une pierre marquée naturellement d'un serpent , avec cette vertu admirable , que si elle étoit mise en un lieu où les serpens hantoient , elle les attiroit tous.

« Le Marquis de Bade avoit une pierre précieuse , qui étoit telle , que , de quelque côté qu'on la regardât , elle monroit toujours un crucifix naturel.

» Il y en avoit aussi un que représentoit un marbre.

» On voit , dans l'église de S. Georges à Venise , un autre gamahez qui représente parfaitement une tête de mort.

» On a vu en Angleterre un poisson qu'on appelle perche , si bien figuré sur une pierre , qu'il n'y avoit pas une écaille ni aucune proportion qui n'y fût observée.

» On a autrefois présenté au Roi de petits cailloux qui formoient son nom tout entier , par des lettres naturelles.

» En Mauritanie , proche de la ville de *Septa* , il y avoit une fontaine où l'on trouvoit des pierres qui portoient naturellement , les unes ces mots , *Ave Maria* , les autres , *graciá plena* , d'autres , *Dominus tecum*.

» Dans l'Amérique , il y a une plante qui représente distinctement , en sa fleur , tous les instrumens de la passion de Jésus-Christ.

» L'estomac & le ventre d'Auguste étoient parsemés de perles , qui , dans l'ordre & le nombre , représentoient l'ourse céleste , &c. &c. »

Le Génie passe à la composition & aux effets des talismans.

» On assure , dit-il , qu'Apollonius de Tiane fut l'inventeur de ce prétendu secret de l'art magique ou diabolique. Quelques esprits cependant prétendent que c'est aux Egyptiens qu'on en doit faire honneur , parce qu'Hérodote dit , dans le second Livre

de son Histoire, que ces peuples ayant les premiers donné le nom à douze Dieux célestes, ils gravèrent aussi des animaux sur des pierres. Quoi qu'il en soit, voyons ce que c'est qu'un talisman.

» Un talisman, disent les graves Auteurs de ces fadaïses imposantes, n'est autre chose que le sceau, la figure, le caractère ou l'image d'un signe céleste, planète ou constellation, faite, imprimée, gravée ou ciselée sur une pierre sympathique, ou sur un métal correspondant à l'astre, par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté & attaché à l'ouvrage, sans être distrait ou occupé de pensées étrangères, au jour & heure de la planète, en un lieu fortuné, en un temps beau & serein, & quand il est en la meilleure disposition possible dans le ciel, afin d'attirer plus fortement les influences.

» Tu vois que voilà des conditions si étendues, qu'il est bien impossible de les remplir : mais je ne m'arrête pas à cette première difficulté ; car ce
seroit

feroit te mal disposer à me suivre dans mon discours.

» Le métal ciselé ou fondu étant ; dit-on , excité par un agent extérieur , & sur-tout attaqué par le feu externe , son ennemi , ces esprits métalliques , étant ainsi mus & excités , demandent & attirent plus fortement le secours de son astre pour résister à cet agent externe , & pour combattre ce tyran du monde , destructeur de toutes choses , parce que c'est le propre de toutes les natures de se roidir & de chercher du secours , à l'aspect de leur contraire ; & puis les vertus & les influences astrales se reçoivent beaucoup mieux quand le sujet est agité & en mouvement , que quand il est sans action , à cause des irradiations des esprits pressés par ce mouvement , qui , en sortant de leurs sujets , donnent un passage plus libre , & rendent l'entrée & l'accès plus faciles aux influences planétaires. De tout ce beau raisonnement , je conclus qu'il est fort fâcheux pour les fondeurs , les ferruriers , les maré-

Février 1787.

B

chaux , enfin pour tous ceux qui travaillent sur les matières métalliques , qu'ils n'en soient pas instruits ; car ils sauroient par-là , que , comme il y a toujours quelque astre présent pendant qu'ils forgent ou qu'ils fondent , tous leurs ouvrages sont autant de talismans dont ils pourroient faire un bon commerce. Combien , par exemple , ne tombe-t-il pas d'influences sur une clef que l'on forge , à cause des irradiations des esprits , par le mouvement que leur donne le feu , qui , en sortant de leur sujet , donnent un passage plus libre , & rendent l'entrée & l'accès plus faciles à ces influences ? Tu vois par-là combien est fondé le proverbe qui dit que l'on est souvent prophète sans le savoir. Tu vois encore qu'une clef , qui est déjà si importante , par les trésors & les secrets que souvent elle renferme , est elle-même un plus grand trésor encore. Suivons.

» On continue ainsi. Et parce que la planète a diverses influences qu'elle envoie indistinctement , & que le ta-

lisman recevroit de même forte, il faut que l'ouvrier applique, non seulement son esprit à l'astre, mais encore à la fin & au dessein de son opération, d'autant que, se formant ainsi l'image de la qualité qu'il prétend donner au talisman, cette image détermine, par la même loi, cette influence à se communiquer particulièrement au talisman, & est précisément & singulièrement attirée entre toutes les influences que la planète peut produire. Tout cela signifie que si l'ouvrier talismanique négligeoit d'avoir une intention actuelle, & n'avoit pas une imagination bien forte, l'influence dont il a besoin ne voudroit pas concourir à la perfection de son œuvre; & le pauvre diable auroit perdu bien du temps, pour avoir eu la plus petite distraction. Tu connois beaucoup de personnes qui feroient fort mal des talismans.

» La figure, dit-on encore, est d'une grande conséquence pour l'efficacité du talisman, & cela parce que la figure établit une plus grande sym-

pathie , & qu'à raison d'une plus grande sympathie , elle est au métal une meilleure disposition pour l'influence de la planète.

» Voici le beau. Vous portez un talisman pour donner de la terreur ou de l'amour , c'est-à-dire , de Mars ou de Vénus ; vos talismans , imprimés & empreints fortement des influences de ces astres , sont ici-bas comme ces astres corporifiés dans leur propre matière ; partant , ils agissent & exhalent leurs vertus à la façon de ces astres ; & vous , qui les portez , êtes comme le ciel & l'intelligent , qui les mouvez de part & d'autre : vous les portez aux lieux où sont les personnes auxquelles vous voulez donner de la terreur ou de l'amour ; ces personnes , à l'aspect invisible de ces astres , reçoivent ces influences ; elles se trouvent agitées de leurs vertus de crainte ou d'amour ; elles en produisent les mouvemens à votre égard , parce que c'est de vous que part l'influence ; & voilà un brave homme , un rival redoutable ,

converti en poltron , & une cruelle devenue la beauté la plus facile du monde ; ce qui est d'une commodité tout à fait charmante. = Un plaideur a un procès dont sa fortune dépend : le bon droit est de son côté ; mais il faut pouvoir bien instruire ses juges , & cela n'est pas toujours facile. Par la règle que tu viens de lire , il n'a qu'à faire faire des talismans sous les signes de la balance , & qui en portent la figure gravée ; au lieu de factums , qu'il fasse présent de ces talismans à ses Juges , il en sortira des influences qui leur tiendront lieu d'instructions : & s'il se trouvoit (ce qui n'est guère possible) que parmi ces interprètes de la loi , il y en eût qui voulussent prévariquer , le talisman irrésistible les en empêcheroit.

» Il me reste , continue le Génie , à te faire connoître les effets surnaturels des talismans , par les histoires qu'on en raconte.

» Le Rabi Eliezer-Gadol prétend que les idoles , que le texte hébreu appelle *Theraphim* , étoient des statues

d'hommes faites sous certaines constellation, dont les influences les faisoient parler en certains temps, pour répondre aux questions qu'on leur faisoit. Selon cet Auteur, voici la manière de faire ces *Theraphims*. La cérémonie commençoit par tuer le premier-né de la maison; ce qui est une bagatelle; ensuite on lui arrachoit la tête, qu'on saloit de sel mêlé avec de l'huile; puis on écrivoit sur une lame d'or le nom de quelque mauvais esprit, & l'on mettoit cette lame sous la langue de cette tête, qu'on attachoit à une muraille; & après avoir allumé devant elle des flambeaux, on lui rendoit à genoux des respects, en pensant fortement & uniquement à tel ou tel astre; & la tête répondoit toujours au gré du consultant, quand il n'avoit pas été distrait dans sa méditation.

» Les premiers Dieux des Latins, qu'on appelloit *Averrunci*, ou *Dii tutelares* (Dieux tutélaires), ont passé pour des images talismaniques; & cela, parce que quelques Historiens

assurent qu'on en dressoit quelques-uns sous certaines constellations : mais, dit-on, le malheur de l'idolâtrie ayant gâté la première des sciences, fit que, prenant ces images pour des Dieux, la légitime fabrique fut étouffée & perdue. *C'est ainsi que les meilleurs usages se perdent, que les plus belles sources se corrompent, que les plus précieuses inventions s'altèrent & se détruisent ; & souvent c'est un excès de zèle & de vertu qui cause ces révolutions, lesquelles font le malheur du monde.*

On a pris pour talismans le palladium de Troye, les boucliers des Romains, la statue de Memnon en Egypte, qui se mouvoit, & rendoit, dit-on, des oracles, aussi-tôt qu'elle étoit éclairée du soleil ; la statue de la Fortune de Séjan, qui inspiroit le respect, & portoit bonheur à ceux qui la possédoient ; la figure de la cycogne qu'Apollonius mit à Constantinople, pour en chasser les cycognes. *Ah ! mon cher disciple, s'écrie ici le Génie, la belle invention que cette cycogne ! Que ne puis-je, pour les mortels*

que j'aime, créer ainsi une bien belle femme qui eût le bonheur de chasser, par sa présence, toutes ces laides & toutes ces pie-grièches qui désolent la société, & troublent, par envie, de si doux commerces !

» On a cru que la figure d'Alexandre rendoit heureux ceux qui la portoient. Celle d'Hercule étoit placée communément sur la porte des maisons, pour les garantir d'accidens, avec une inscription qui signifioit, *Que rien de mauvais n'entre ici* ; ce qui donna occasion à Diogène de demander plaisamment par où entroit le maître de la maison.

» On prétend que S. Thomas étant incommodé dans ses études par le grand bruit des chevaux qui passoient sous ses fenêtres pour aller boire, il fit une image d'un cheval, suivant les règles de l'astrologie judiciaire, laquelle étant mise dans la rue, deux ou trois pieds en terre, les palfreniers se virent contraints de prendre une autre route, les chevaux ne voulant plus outrepasser le terme prescrit par S. Thomas.

» Gervais dit, dans son Livre intitulé *Otia Imperatoris*, que Virgile mit une mouche d'airain sur l'une des portes de la ville de Naples, & que, durant huit ans qu'elle y demeura attachée, jamais mouche n'entra dans cette ville, pas même dans le réfectoire des moines; ce qui leur rendit sa mémoire plus chère peut-être que ses vers.

» Le même Gervais dit que le même Virgile fit ériger sur une haute montagne, proche de la ville de Naples, une statue d'airain qui avoit en sa bouche une trompette, laquelle sonnoit si fort quand le vent de septentrion venoit à souffler, qu'elle chassoit le feu & la fumée du volcan; de sorte que les habitans n'en recevoient aucun dommage. On prétend encore qu'il fit un feu commun, où chacun se pouvoit librement chauffer, près duquel il avoit mis un archer d'airain, avec la flèche encochée, & cette inscription : *Quiconque me frappera, je tirerai ma flèche*; ce qui arriva, lorsqu'un fou frappa cet archer,

qui, dans le même moment, tira sa flèche jusqu'au feu, & l'éteignit, &c. &c. &c.

» Voilà bien des prodiges sur le compte du bon Virgile, qui se piquoit plus assurément de faire d'excellens poèmes, que des talismans.

» On prétend qu'Albert le Grand avoit composé une machine qui représentoit un homme entier, ayant travaillé trente ans sans discontinuation à le forger sous divers aspects & diverses constellations. Cette machine révéloit àudit Albert la solution de toutes les principales difficultés. Henri de Assia & Barthelemi Sibille assurent qu'elle étoit composée de chair & d'os, mais par art, & non par nature. Si l'on disoit seulement que cette machine parloit, & même digéroit, cela ne seroit pas incroyable, puisque, de son temps, on en voyoit qui parloient, & qu'un Capitaine de vaisseau avoit construit un paon artificiel qui mangeoit & digéroit, & cela par une science mécanique qui n'a besoin, ni de l'ins-

pection des astres , ni du secours des diables : mais dire que cette figure instruisoit Albert , & qu'elle lui apprenoit à résoudre des problêmes , c'est une moquerie , &c. &c. &c.

» De tout ce que tu viens de lire , tu dois conclure qu'il n'y a jamais rien eu de plus impertinent , rien de plus chimérique que l'astrologie judiciaire , rien de plus honteux pour la nature humaine , que d'avoir cru un moment à toutes ces sottises. Tu dois juger conséquemment combien ta crédulité expose ta réputation. Je te conjure , mon cher Oufle , de revenir sur tes pas , & de renoncer à toutes tes lectures qui troublent ta cervelle. Dans Alexandrie , on levoit une taxe sur les astrologues , qui étoit appelée *le denier des fots* , parce qu'il n'y a franchement que les fots qui aient recours à l'astrologie. Cette seule idée ne suffit-elle pas pour te rendre à toi-même » ?

Le Génie eût terminé cette longue leçon par la citation des vers qui suivent , s'il avoit pu les connoître. Nous allons les

rapporter à sa pluce. Ils sont pris en substance de l'Argenis de Barclay.

Entendre, à livre ouvert, des manuscrits poudreux,

Des Auteurs chaldéens, grecs, arabes, hébreux,

Marque une science profonde :

Mais lire tout courant dans le livre des cieux,

Y voir ce qui se fait & fera dans le monde,

Des arts, à mon avis, c'est le plus précieux,

Me disoit l'autre jour, ravi presque en extase,

Un ami respectable, & qui n'a de défaut,

Que de paroître un peu trop chaud

Dans l'éloge qu'il fait, toujours avec emphase,

Des tireurs d'horoscope, astrologues, devins.

A l'en croire, jamais leurs discours ne sont vains;

Jamais à leur nette visière

Rien ne peut échapper dans la nature entière.

Plus je me ris de sa prétention,

Et plus à l'appuyer mon homme intarissable

Entasse fait sur fait, & met fable sur fable,

Prétendant me guérir de ma prévention.

Voyant un certain jour qu'à chaque batterie

Je n'opposois que la plaisanterie,

Il me dit d'un ton brusque : « Eh bien, nous
allons voir.

L'ignorant du logis vient de s'apercevoir

Qu'il nous manquoit deux plats d'argenterie ;
La perte est d'importance , & vient fort à propos.
Nous sortons de souper ; le temps est des plus
beaux ,

Le chemin droit & sûr ; la lune nous éclaire :

C'est une promenade à faire.

Avant le point du jour nous serons dans l'en-
droit ,

Et là je vous ferai toucher au bout du doigt

Que mon devin , sans lui rien dire ,

Aura connu le vol , nous dira les voleurs ,

Le lieu de leur dépôt , s'ils ont des recéleurs.... »

Son ridicule espoir me fit pâmer de rire :

Tout en riant , en chemin je me mets.

Je vous puis jurer que jamais

Je n'entendis si long panégyrique ,

Que fut le récit historique

Des preuves de véracité

Qu'il citoit en faveur du fourbe accrédité.

Nous marchâmes long-temps ; déjà la nuit dé-
loge ,

Le jour se montre , & néanmoins l'éloge

N'étoit qu'à la moitié , je crois ,

Lorsqu'au sortir d'un petit bois

Nous aperçûmes le village.

Nous gagnons la maison de ce prétendu sage ,

Qui donnoit sur le grand chemin.

Déjà sa porte étoit ouverte ,
Et je crus qu'occupé de quelque découverte ;
Nous l'allions voir la lunette à la main.
Erreur ; il sort armé d'un balai , d'une pelle ;
Ses farouches regards prouvoient quelques tracassés
Dans le district de sa cervelle :
Il juroit , il crioit , & faisoit un fracas
Comme le prophète s'emporte !
Dis-je alors à mon compagnon.
Ce n'étoit pas à tort : sur le seuil de sa porte
Il avoit cru , la nuit , un champignon ,
Champignon de fabrique humaine ,
Qui ne flairoit baume ni marjolaine.
Si je savois , dit-il , qui m'a joué ce tour ,
Je l'en ferois repentir plus d'un jour.
A ces mots , m'adressant à mon panégyriste ,
Qui déjà commençoit d'avoir l'air un peu triste :
Croyez-vous , lui dis-je à présent ,
Que de votre docteur l'œil soit assez perçant
Pour avoir de si loin vu l'objet qui nous peine ,
Lui dont les regards étonnés
Prouvent qu'il n'a pu voir l'insolente frédaine
Qu'on a faite à sa porte & presque sous son nez ?
Il se tut ; mais depuis , pour la gent astrologue ,
Mon ami fut moins prévenu ,
Et de ses préjugés , pleinement revenu ,
La raya de son catalogue.

Il est plus que vraisemblable que l'éloquence du Génie eût été sans succès, s'il n'avoit employé que cette arme puissante de la raison ; mais il prévoyoit tout , & il employa de plus sûrs moyens. « J'entrevois , lui dit-il , que tout ce que j'ai pu te dire n'a fait que chatouiller tes oreilles ; il faut , aux maux de l'incrédulité , des remèdes plus violens. J'en tiens de tout prêts , si tu me réduis à en faire le triste emploi. Je te proteste , toi de Génie justement irrité , que si tu persistes dans ton entêtement plus que ridicule , je te troublerai en tout ; je te contrarierai dans tous tes desseins ; j'altérerai ta santé , sans que toutes les influences célestes jointes ensemble puissent te guérir ; je mettrai le désordre dans tes affaires ; je remplirai ta maison de spectres & de fantômes ; je te livrerai aux forciers & aux magiciens , faux ou véritables ; bien loin de m'opposer aux diables , s'il s'en trouve qui aient dessein de te tourmenter & de t'accabler de persécutions , j'en irai chercher dans les enfers , &c. &c. &c. »

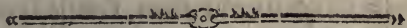
Ce moyen , plus efficace , produisit plus d'effet ; & M. Oufle , un peu secondé par son fils Doudou , à qui il confia ses alarmes , fit avec lui de si sérieuses réflexions , qu'enfin il alloit devenir raisonnable , lorsqu'un incident bien imprévu & bien fatal détruisit tout l'ouvrage du Génie.

Le malheureux Mornand avoit lu les pensées de son maître dans ses yeux presque égarés. Conduit par la malignité , il avoit voulu pénétrer dans le secret de l'entretien du père & du fils : un moyen bien simple s'étoit offert ; c'étoit d'écouter à la porte. Le voilà donc instruit de la conversion de l'insensé. A quoi cela le conduira-t-il ? Un coquin tire toujours parti de l'instabilité d'un esprit qui change ; il a du moins le doux plaisir de se le promettre.

Peu de jours après , il apprend , par ce don funeste de s'introduire furtivement dans la confiance des gens , il apprend , dis-je , que le prétendu Génie , dont les vigoureuses leçons ont épouvanté son maître , n'est autre

que cet amant de Mademoiselle Rusine, que son inexorable père refuse de lui donner; qu'on s'est servi de ce stratagème, dans l'espoir d'amollir le cœur en rétablissant la tête; il apprend encore que du moment que le maître sera guéri, le valet sera congédié. Oh ! voilà trop de motifs pour un intrigant & pour un drôle; voilà une trop belle partie à lier, pour refuser de mettre au jeu

Oufle est bientôt instruit, Mornand bientôt vengé, Rusiné bientôt punie, l'amant bientôt chassé, & la tête du fou plus égarée que jamais. En retrouvant ses illusions, ses forciers, ses fantômes, ses talismans, il éprouva les transports d'un amant qui retrouve sa maîtresse.



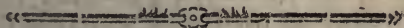
SECOND VOLUME.

M. Oufle, croyant si fortement aux spectres & aux forciers, devoit croire naturellement aux démons; il ne se

démentoit pas à cet égard. Son frère gémissoit & plaisantoit tour à tour; il ne gagnoit rien sur un esprit trop prévenu. Oufle à la fin s'impacienta, & prit le parti de traiter méthodiquement la matière. Un grand discours fut annoncé à Noncrède : mais comme les diables touchent à la science de l'Eglise, & que, selon lui, son fils Doudou étoit un théologien profond, il le prévint qu'il se serviroit des connoissances de son fils, encore plus que de ses armes personnelles, & que ce seroit conséquemment un combat régulier de deux contre un, s'il vouloit prendre la peine de répondre après la lecture du discours qu'on alloit préparer. Noncrède, sans espérer aucun fruit de sa réponse, accepta cependant le défi. Il savoit que le discours du faux Génie avoit pensé produire un heureux effet, & il voulut encore tenter le moyen de la raison, sans se flatter de le rendre raisonnable. La charité tient à la constance, & l'espérance n'est jamais que son second motif. Le discours

vint quelques jours après. S'il acheva d'affliger Noncrède, il peut du moins amuser le Lecteur.

On prévoit que l'Auteur, fidèle à sa méthode, va encore ici étaler son érudition dans des notes sans nombre. Contraints de le suivre dans sa marche, & de l'imiter dans sa manière, nous éviterons du moins de tomber dans le défaut que nous lui reprochons.



Discours sur les diables.

« Je vous ai promis, Monsieur mon frère, de vous convaincre de cette grande puissance des diables, dont vous doutez témérairement : je m'acquitte aujourd'hui de ma promesse. Lisez, & profitez.

» Il faut premièrement que vous sachiez qu'il y a des diables & des diablesses, & que les diablesses ont paru dans le monde quelque temps avant les diables ; qu'elles concurent ceux-ci du premier de tous les hommes, pendant plusieurs années qu'il

ne vouloit pas , soit par chagrin , soit par continence , soit par dégoût , habiter avec sa femme. Les Rabbins l'assurent ainsi , & ces Rabbins ne sont pas des gens de la science desquels on puisse douter.

» Cette grande puissance qu'on assure que les diables ont dans le monde , ne me surprend point : ils sont composés de quatre élémens. Je crois encore qu'ils pénètrent par-tout , qu'ils peuvent , en un moment , passer d'un lieu en un autre , parce qu'ils sont très-subtils.

» J'ai dit qu'ils avoient commencé d'exister presque aussi-tôt que le monde. Je dirai bien plus ; c'est que quand même il n'y en auroit pas eu jusqu'à présent , nous n'en manquerions pas pour cela dans la suite : voici pourquoi. Des Savans , des peuples entiers sont persuadés qu'un nombre prodigieux d'ames deviennent diables après la mort des corps qu'elles animèrent. La raison pourquoi le nombre de celles qui se *diabolisent* doit être infini , c'est que ce sont les

ames des méchans , des femmes acariâtres , des infidèles , des coquettes , des fausses prudes , des faux amis , des envieux , des maltotiers , &c. &c.... Si vous pouviez compter combien il y a d'ames de cette sorte ! mais vous vous en doutez bien.

» Pour vous montrer encore que rien n'est plus commun que les diables , c'est qu'il est constant que ces mauvais esprits multiplient entre eux comme les hommes ; qu'il y en a tant dans l'air , qu'on peut dire qu'il en est plein ; & qu'ainsi il arrive sans doute que , par la respiration , nous en attirons plusieurs au dedans de nous (ce qui a donné lieu apparemment au dicton si commun , *il a le diable au corps*) ; méchans hôtes que nous avons chez nous , & dont il n'est pas aisé de se débarrasser. Comme ils sont extrêmement portés à mal faire , ils ne tiennent pas alors leur malignité oisive : ils travaillent de leur mieux ; mais à quoi ? à nous donner des maladies , à nous envoyer des songes inquiétans ; à nous inspirer leur malice ;

à nous rendre enfin trop semblables à eux-mêmes.

« Quoiqu'il y ait un si grand nombre de diables, qu'il paroisse impossible de les compter, un homme, qui s'étoit particulièrement appliqué à les connoître, est enfin parvenu à cette connoissance. Il sait combien il y en a, aussi sûrement que s'il les avoit comptés un à un; & le nombre en est immense.

» Je vous ai dit qu'ils étoient composés de quatre élémens, & que c'est pour cela qu'ils en disposent souvent comme ils veulent; mais il est vrai aussi que quelquefois ils sont terriblement ballottés par ces mêmes élémens, & que tel diable s'attend à demeurer tranquille sur la terre, qu'à l'heure qu'il y pense le moins, elle le renvoie si loin, qu'il se trouve tout d'un coup porté dans la région du feu, de là dans l'air, & ensuite sur les eaux. Enfin, voyant qu'on le rejette de tous côtés, il prend le parti de se mêler dans les tourbillons & de s'insinuer dans les vents, & là, il

fait des fracas épouvantables, pour se venger de ces élémens ; des eaux, par exemple, en y excitant des tempêtes, & leur donnant des agitations effroyables ; de la terre, en déracinant les arbres, & détruisant, autant qu'il peut, les fruits qu'elle produit.... Qui nous empêchera de croire que ces mauvais esprits, poussés encore par un motif de vengeance, se mêlent dans les influences des astres, afin de les corrompre, & de nous apporter ensuite avec elles tant de maux, dont on ne ressent que trop les effets, mais dont on ne peut se plaindre, parce qu'il n'est pas permis de tout dire.

» Je vous apprendrois volontiers à présent jusqu'où les diables peuvent porter la durée de leur vie ; mais j'ai tant d'autres choses à vous dire, que je ne m'arrêterai point à ce sujet.

» Après avoir parlé de l'origine, de la nature, & du nombre des diables, je viens à leurs apparitions. Je ne vous dirai point ce que j'ai vu ; car, suivant votre louable coutume, vous ne me croiriez pas : mais je

rassemblerai ce que j'ai trouvé dans des Auteurs respectables. On apprend d'eux que les diables se montrent ordinairement les nuits d'entre le vendredi & le samedi, ou à midi; que, pour se créer la figure sous laquelle ils veulent se faire voir, ils choisissent un vent favorable & la lune dans son plein; que quand c'est la figure d'un homme, elle est toujours effroyable & mal proportionnée, très-noire, très-grande, ou très-petite. Quand c'est celle d'une femme, elle a, au lieu de pieds, des têtes de dragons, ou bien elle est comme une veuve, vêtue de noir, mais cruelle, rompant bras & jambes à ceux qu'elle rencontre. Quelquefois aussi elle paroît sous la plus jolie figure du monde; & alors elle est bien plus redoutable.

» Passons à d'autres choses. Je ne doute pas, Monsieur mon frère, que vous n'ayez entendu parler des diables *incubes* & *succubes*, c'est-à-dire, de ceux qui couchent avec les femmes, & qui en abusent (ce sont les *incubes*), & de ceux qui, après avoir
pris

pris la figure d'une femme (ce sont les fuccubes), excitent les hommes à commettre des crimes que vous concevez assez, &c.

» Il est constant que les diables n'aiment rien tant que de faire commettre les plus grands crimes. Cette proposition étant incontestable, nous ne devons point douter qu'ils n'aient beaucoup mieux abuser d'une femme mariée que d'une fille; & c'est aussi ce que les Démonographes nous apprennent.

» Si je ne craignois de salir votre imagination, je vous rapporterois ici ce que certains Auteurs disent des douleurs que souffrent les femmes quand elles ont habitude avec les diables, & pourquoi elles souffrent ces douleurs : mais, &c. &c.

» Il est si vrai que les diables font des enfans, qu'on les reconnoît & qu'on les distingue dans le monde parfaitement bien des autres; on leur donne même un nom particulier, pour marquer cette distinction, afin que l'on ne s'y trompe point. On fait,

Février 1787.

C

parce qu'on le remarque bien des fois, que ces enfans sont criards, si affamés, qu'ils épuisent plusieurs nourrices; si pesans, qu'à peine les peut-on porter, &c. &c.

» Que de filles qui, en pensant jouir des objets qu'elles aimoient, ont trouvé que c'étoient des diables qui les avoient abusées! Que d'hommes qui ont eu des diablesses pour maîtresses! Celles qui ont affaire à des diables, croyant que ce sont des hommes, ne restent pas long-temps dans cette erreur; car ces mauvais esprits se font un plaisir de leur faire connoître leur fourberie. Quelques-uns même impriment sur les femmes, en les quittant, des marques qui leur font connoître qu'elles ont été trompées ».

M. Oufle continue de prouver l'existence, le pouvoir, la malice des diables, & de le prouver à sa manière, c'est-à-dire, par des citations sans nombre. Tout cela ne porte quelque intérêt que par des notes auxquelles il donne lieu.

Les sylphes, les salamandres, les gnomes,

les ondins viennent après. Ce sujet, si rebattu depuis des siècles, n'offre ici rien de nouveau, pas même dans les notes, qui en sont le développement. Cependant nous allons en citer quelques-unes, pour remplir notre tâche; elles embrasseront successivement les diables & les esprits aériens.



N O T E S.

JEAN Wier, dans son *Livre de Prestigiis*, a mis l'inventaire de la Monarchie diabolique, avec les noms & surnoms de soixante-douze Princes & de sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six diables. Il n'a sûrement pas bien compté. On sait, à n'en pouvoir douter, qu'il existe dans l'Europe un beaucoup plus grand nombre d'hommes possédés de l'esprit des démons; & ces êtres mal-faisans ont certainement assez de goût pour les femmes, pour n'avoir pas renoncé à en animer quelques-unes dans chaque climat différent.

Hésiode distingue quatre espèces

de natures raisonnables, les Dieux, les démons, les demi-Dieux, ou Héros, & les hommes. Il va plus loin; il marque la durée de la vie des démons; car ce sont des démons que les nymphes dont il parle dans l'endroit que nous allons citer; & Plutarque l'entendoit ainsi. Une corneille, dit Hésiode, vit neuf fois autant qu'un homme; un cerf quatre fois autant qu'une corneille; un corbeau trois fois autant qu'un cerf; le phénix, neuf fois autant qu'un corbeau; & les nymphes enfin dix fois autant que le phénix. On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poétique, indigne qu'un Philosophe y fasse aucune réflexion, indigne même qu'un Poète l'imite; car l'agrément lui manque autant que la vérité: mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de soixante-dix ans (& qui en est la durée ordinaire), les démons devroient vivre six cent quatre-vingts mille quatre cents ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait

pu faire l'expérience d'une si longue vie dans les démons, il aime mieux croire qu'Hésiode, par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année.

Wier écrit, *de Prestigiis*, que le diable plaidant une cause sous la forme d'Avocat en Allemagne, ayant entendu que la partie adverse se donnoit au diable, s'il avoit pris l'argent de son hôte, aussi-tôt ce diable Avocat, se voyant tout porté, quitte le barreau, & emporte devant tout le monde celui qui s'étoit parjuré. Si l'on vouloit faire une bien mauvaise plaisanterie, on diroit que ces diables d'Avocats subsistent encore; mais que c'est en se parjurant eux-mêmes qu'ils s'emparent du pauvre plaideur.

En *Lavinium*, il y avoit un bocage consacré à Junon Argolique, & dans ce bocage, une caverne assez large & profonde, où habitoit un dragon; & d'ordinaire, à certains jours de l'année, étoient certaines filles députées pour lui porter à manger; mais il n'en recevoit que de celles qui étoient pucelles. *L'Auteur a*

oublié de dire que dans la suite l'espèce étant devenue assez rare, le dragon, craignant de mourir de faim, ne fut plus si difficile : toute fille étoit admise à la députation ; & plusieurs y alloient sans être députées.

Une vieille fille nous a dit une particularité ; c'est que le diable n'a guère accoutumé d'avoir accointance avec les vierges, parce qu'il ne pourroit commettre adultère avec elles ; mais il attend qu'elles soient mariées. Il est bien vrai que le diable est assez méchant pour préférer un plus grand crime à un moindre : mais n'est-ce pas ici une mauvaise plaisanterie à laquelle les mœurs ont donné lieu, & dont le but direct est de relever les infidélités journalières faites à la foi conjugale.

Les enfans succubes étoient criards, épuisoient cinq nourrices, &c. On a oublié de dire que dans la suite ils battoient la bonne, mordoient les domestiques, désoloient le Gouverneur ; qu'une fois admis dans le monde, ils y étoient insolens, railleurs, indiscrets, volontaires, & qu'ils y recevoient ordinairement des

coups d'épée qui ne les corrigeoient pas toujours.

En l'île de Sardaigne, dans la ville de Cagliari, une fille de qualité aima un Gentilhomme, sans qu'il le fût. Le diable prit la forme de celui-ci, épousa clandestinement la Demoiselle, en jouit, puis l'abandonna. Cette fille trouvant un jour le Gentilhomme, & ne remarquant en lui aucune chose qui témoignât qu'il la reconnoissoit pour sa femme, elle lui en fit des reproches; mais enfin étant convaincue que c'étoit le diable qui l'avoit abusée, elle en fit pénitence. *En lisant toutes ces histoires du diable ou des diables, on croiroit qu'on a partout voulu peindre les vices des hommes. En effet, ils se rapprochent bien du démon par certains vices. Ici je crois voir ce scélérat qui abuse de la connoissance d'une passion qu'un autre objet a fait naître; j'y vois encore ce monstre agréable & doux, qui, sous les traits de l'amour, profane l'autel de l'hymen, & méconnoît bientôt la victime qu'il y a immolée; j'y vois enfin cette fille-infortunée qu'une*

Jéduisante apparence a trompée , & qui se résout à pleurer toute la vie le crime qu'on a commis envers elle.

Voici ce qu'on dit ordinairement touchant les diables domestiques. Ils se retirent dans les endroits les plus cachés de la maison ; on les nourrit de toutes sortes de mets délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du blé qu'ils ont volé dans les greniers d'autrui. Lorsque ces esprits ont dessein de s'établir dans quelque maison, ils se font connoître en entassant quelques morceaux de coupeaux les uns sur les autres, en jetant du fumier dans des sceaux pleins de lait. Si le maître de la maison, remarquant cela, laisse ces coupeaux ensemble & le fumier dans le lait, ou si même il boit du lait où est le fumier, l'esprit se présente à lui, & demeure dans la maison. *Y a-t-il une allégorie plus parfaite ? N'est-ce pas là ce méchant mystérieux, ce petit Abbé complaisant, malin, & faux, qui apporte l'anecdote du jour, l'épigramme de la veille, dont il compose son esprit, & avec lesquels il gâte l'esprit*

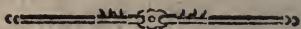
de toute une maison qui l'écoute , & qui le nourrit des mets les plus délicats , en échange des traits les plus malins ? Ne le voit-on pas mêler le FUMIER des vices avec le lait de la confiance & de l'amitié ? Et si les maîtres qu'il trompe , qu'il charme , & qu'il corrompt , avalent ce breuvage empoisonné , n'est-il pas pour jamais établi dans la maison ?

Le fameux cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit , sous le règne de Pepin , de convaincre le monde que les élémens sont habités par tous ces peuples dont j'ai décrit la nature. L'expédient dont il s'avisa , fut de conseiller aux sylphes de se montrer en l'air à tout le monde : ils le firent avec magnificence. On voyoit dans les airs ces créatures admirables , en forme humaine , tantôt rangées en bataille , marchant en bon ordre , ou se tenant sous les armes , ou campant sous des pavillons superbes ; tantôt sur des navires aériens , d'une structure admirable , dont la flotte volante voguoit au gré des zéphyrs. Qu'arriva-t-il ? Pensez-vous que ce

Siècle ignorant s'avisa de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux ? Le peuple crut d'abord que c'étoient des forciers qui s'étoient emparés de l'air , pour exciter des orages & pour faire grêler sur les moissons. Les Savans, les Théologiens, & les Jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple ; les Empereurs le crurent aussi ; & cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, & après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de grièves peines à tous ces prétendus tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs. Les sylphes, voyant le peuple, les pédans, & les têtes couronnées même se gendарmer ainsi contre eux, résolurent, pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur république, & leur gouvernement, & puis les remettre à terre en divers endroits du monde.

Ils le firent comme ils l'avoient projeté. Le peuple, qui voyoit descendre ces hommes, y accourut de tous côtés; & prévenu que c'étoient des forciers qui se détachent de leurs compagnons, pour venir jeter des venins sur les fruits & dans les fontaines, suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations, entraînoit ces victimes au supplice. *Je ne me pique point de causticité; mais je demande si dans ce paragraphe tout n'est pas applicable à la sottise humaine, & si l'on peut représenter, sur tout sous une forme plus sensible, ces hommes qui, élevés un moment à des places éminentes pour lesquelles ils n'étoient pas faits, & remis bientôt à leur place par une chute imprévue; reçoivent, d'un peuple mutiné contre eux, un accueil plus cruel que la mort.*





Réponse de Noncrède au discours de son frère.

LA réponse que Noncrède fit au discours de M. Oufle , est beaucoup plus raisonnée que le discours auquel il avoit à répondre. Cependant tout se borne à dire qu'il faut croire aux diables dans l'esprit de l'Eglise , puisque l'on trouve des traces de leur chute dans Isaïe ; des preuves de l'envie qu'ils portent aux hommes , dans la Génèse ; & l'histoire des maux qu'ils ont faits , dans celle de Job & de Tobie ; mais qu'il faut renoncer absolument à croire tout ce qui est l'ouvrage de la superstition , dans les Ecrits multipliés qui ont déshonoré la presse. L'objet des raisonnemens de ce sage esprit une fois connu , il seroit inutile de rapporter son discours ; mais il donne lieu à des notes qui instruisent ou qui amusent , & nous nous croyons encore obligés d'en citer du moins quelques-unes. Nous avons prévenu le Lecteur , une fois pour toutes à cet égard ; nous ne recommencerons plus à justifier notre intention.

*Notes de la réponse de Noncrède.*

ON lit, dans le chapitre neuvième du second Livre de Jean-Christien Fromman, de *Fascinatione*, qu'Hémo-ningius, théologien fort célèbre, cita deux vers barbares dans une de ses leçons, & ajouta, pour se divertir, qu'ils pouvoient chasser la fièvre. L'un de ses auditeurs en fit l'essai sur son valet, & le guérit. Peu après, on fit courir le remède, & il arriva que plusieurs fébricitans s'en trouvèrent bien. *N'est-ce pas encore ainsi que quelques médecins guérissent, en province du moins ?*

La plupart des gens courent naturellement à la cause, & passent par-dessus la vérité du fait.

Les médecins se donnoient bien de la peine pour trouver la raison qui faisoit qu'il ne se forme point de cal aux fractures de la tête. « Vous êtes bien de loisir, dit Galien, & bien

ridicules de rendre raison d'une chose qui n'arrive pas; car il est faux que ces fractures ne se reprennent & ne se rendurcissent point ».

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Médecine dans l'Université d'Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée par Dieu à cet enfant, pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez - vous quelle consolation & quel rapport de cette dent aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Historiens, Rullandus en écrivit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolstelerus, autre Savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi-tôt une docte & savante replique. Un autre grand Homme, nommé

Libarius, ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse. Mais on commença à faire des Livres, & puis on consulta l'orfèvre.

On croit que Dieu permet tous les jours au démon de rompre sa chaîne pour une bagatelle, pour faire mille cabrioles de nulle valeur ici-bas sur la terre, c'est-à-dire, pour faire remuer de sa place un pot ou un verre, sans y toucher de la main; pour fermer avec bruit le couvercle d'un pot à bière ou à vin; pour faire rouler une boule dans un grenier avec beaucoup d'impétuosité; pour être en sentinelle à une porte, ou à quelque coin de rue, sans rien dire ou faire; pour vider une boutique où on loue les choses nécessaires à un enterrement, & tout cela pour l'amour de quelque pauvre vieille.

Mais sans que le diable s'en mêle ,
Il s'en fait assez aujourd'hui ;
Et quoiqu'on jette tout sur lui ,
Ce n'est pas toujours lui qui grêle.
Nous avons au dedans de nous
Un ennemi bien plus à craindre ;
Il porte les plus rudes coups ,
Et personne n'ose s'en plaindre.
Chacun l'excuse & le chérit ;
Et s'il arrive quelque histoire ,
On s'en prend au malin esprit ,
A qui l'on en fait bien accroire.
Il a tout fait , il a tout dit ;
On compte fort sur son crédit :
C'est lui qui fait qu'on fuit la peine ,
Et que l'on cherche le plaisir ;
C'est lui qui par la main nous mène
Où nous porte notre désir ;
C'est lui qui fait la médisance ;
C'est lui qui ditte la vengeance ;
C'est lui dont l'ascendant certain
Rend le soldat dur & barbare ,
Rend le noble fier & hautain ,
Et le sexagénaire avare.
Le fourbe dans ses trahisons ,
Le dévot dans ses oraisons ,
Imputent tout à sa malice ;

De tous les maux que nous faisons ,
Il est l'auteur ou le complice.
Ah ! laissons-le pour ce qu'il est.
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine
Qu'il fait jouer comme il lui plaît
Les ressorts de notre machine ?
On l'accuse de maint forfait ;
Mais à bien juger de l'affaire ,
Souvent ce n'est pas lui qui fait ;
Il ne fait que nous laisser faire.
On se livre à la volupté ,
Parce qu'elle flatte & qu'on l'aime ;
Et si du diable on est tenté ,
Il faut dire la vérité ,
Chacun est son diable à soi-même.

Jérôme Cardan dit, dans son dix-huitième Livre de *la Subtilité*, qu'un Conseiller du Prince se trouvant une nuit seul dans un sentier le long d'une rivière, & ne sachant pas où étoit le gué pour la passer, il s'écria : *Oh !* Aussi-tôt il entendit la même chose de l'autre côté de l'eau ; & se persuadant que c'étoit un homme, il lui demanda en italien (qui est la langue du pays) : *Unde devo passar ?* Par où

faut-il que je passe ? Et l'écho lui dit : *Passar*, c'est-à-dire, passer. Sur quoi ayant demandé *Qué !* ici ; & l'écho ayant répondu la même chose , il vit que c'étoit un goufre , où l'eau en tournant faisoit un grand bruit. Ce bruit l'ayant épouvanté , il s'écria encore une fois : *Devo passar qué ?* Faut-il que je passe par ici ? L'écho répondit : *Passar qué ;* passer par ici. Il ne passa pourtant pas , à cause de la nuit & du grand bruit que l'eau faisoit. Il retourna sur ses pas , & crut que c'étoit le diable qui vouloit le faire périr.

Un Ministre avoit acheté un cheval , sur lequel il monta pour s'en retourner à sa maison. Ce nouveau cavalier , se voyant regardé par tous les payfans des lieux par où il passoit , entendit que l'un disoit à l'autre qu'il n'y auroit rien à redire à ce cheval , s'il n'avoit pas la gourme (*dræs* est un mot allemand qui signifie diable & gourme). Oui , dit un autre , & une très-méchante gourme. Cet homme , s'imaginant que le mot de *dræs* dont

ces gens se servoient pour exprimer ce défaut , signifioit le diable , se persuada que ce cheval étoit possédé du diable ; ce qui lui causa une extrême frayeur , sur-tout quand sur la fin du jour il se vit dans un pays creux dont les chemins étoient entrecoupés de canaux , & qu'il falloit passer sur le bord de ces canaux , où il craignoit qu'il ne le jetât. Il ne lui arriva pourtant aucun accident. S'il lui en fût arrivé , il n'auroit pas manqué de croire que le diable lui avoit joué ce mauvais tour.

Des démoniaques de Rome couroient par toutes les rues presque toutes nues , fort sales , & jetant des cris si horribles , qu'on les croyoit possédées. C'étoient des débauchées , demandant l'aumône par les rues , qui vouloient vivre sans rien faire ; & on leur disoit que si elles se faisoient baptiser , on leur donneroit le double ; ce qu'elles firent. Quelques courtisans , pour gagner de l'argent par le moyen de ces femmes , leur persuadèrent de contrefaire les *maniaques* , & de dire

que c'étoient les Juifs qui les avoient fait posséder par de malins esprits, & cela dans l'espérance d'avoir la confiscation de leurs biens. On découvrit la ruse.

Changez à ces possédées le style, elles n'y entendent plus rien. Prononcez à haute voix & ferme quelques paroles indifférentes, elles se débattent, parce qu'elles croient, par le ton de la voix, qu'elles sont formidables. Elles ne veulent rien faire en présence des habiles, parce qu'elles disent qu'ils sont incrédules. Elles s'agitent ! Combien de gens en font autant sans être possédés !

Une fille faisant la possédée, du temps de Henri III, l'Evêque d'Amiens découvrit la fourbe, en la faisant exorciser par un laïque habillé en prêtre, & qui lisoit les Epîtres de Cicéron au lieu de l'Evangile. Elle se tourmenta comme s'il avoit été véritablement prêtre, & l'esprit décampa.

Marescot, célèbre médecin, fut député par la Faculté de Théologie, pour examiner la prétendue possédée,

Marthe Broffier, qui faisoit tant de merveilles. Voici les propres paroles du Docteur, qui peuvent servir de réponse à toutes ces sortes d'aventures : *A natura multa, plura ficta, à demone nulla*, c'est à-dire, que le tempérament de Marthe Broffier, qui étoit apparemment fort mélancolique & hypocondre, contribuoit beaucoup à ses enthousiasmes ; qu'elle en feignoit encore plus qu'elle n'en avoit, & que le démon n'y avoit aucune part.

Beaucoup de femmes possédées ; très-peu d'hommes ; c'est qu'elles sont plus crédules, plus légères, plus surprenantes par leurs grimaces, leurs contorsions, leurs mots de latin. On croit que tout cela passe leur pouvoir. Si l'imposture est découverte, on les justifie par des suffocations, par leur foiblesse.

Quoique le diable soit fort médifant, les possédées ne médisent point les unes des autres ; elles se ménagent. Les augures autrefois, en se rencontrant, rioient l'un de l'autre ; mais ils ne se trahissoient pas,



APRÈS avoir épuisé le chapitre des diables , revenons directement à M. Oufle. Il en coûta cher à ce malheureux insensé, pour avoir défendu cette cause avec trop de chaleur : tout ce qu'il avoit lu, dans l'intention d'accumuler les autorités en répondant à son frère, s'étoit si bien gravé dans sa tête , qu'il se crut bientôt poursuivi par tous les êtres infernaux. Les formes sous lesquelles il étoit persuadé qu'ils apparoissoient aux mortels, ne s'offroient plus à ses yeux sans alarmer son imagination : un chien , un chat , un singe lui caufoient des frayeurs mortelles , s'ils s'avissoient de le regarder , d'aboyer , de miauler , de remuer la queue , de tourner autour de lui. Un jour , ayant formé le projet d'ordonner des tablettes distinguées pour placer ces Livres qui lui étoient si chers , quoique si nuisibles à son repos , il fait demander un menuisier. Celui-ci ar-

rive, & malheureusement il étoit accompagné d'un chien barbet. Oufle, troublé, regarde le chien beaucoup plus que le maître, & ne peut proférer un mot; il ne songe pas même à parler. L'artisan le considère, & voit son trouble; mais il n'en devine pas la cause; & las enfin de ce silence qui lui fait perdre son temps : Monsieur, lui dit-il brusquement, est-ce seulement pour regarder mon chien que vous m'avez fait venir? Vous n'aviez qu'à me le mander, je vous l'aurois envoyé, & vous auriez pu le considérer à votre aise, sans qu'il m'en coûtât de faire une toilette & un voyage assez long.... Oufle, rempli de l'idée que le chien étoit un diable, & choqué de la manière dont cet homme lui parloit, rompit enfin le silence, pour lui dire avec fureur qu'il voyoit bien que c'étoit un magicien qui lui amenoit un démon pour le tourmenter, & mettre le trouble & le désordre chez lui. Jamais surprise ne fut égale à celle du menuisier. Comme il ne connoissoit pas la

foiblesse de ce pauvre homme , il repoussa ce reproche par un ton de voix qui n'étoit pas moins élevé. Oufle repliqua avec le même emportement , sans ôter la vue de dessus le chien , tant il craignoit qu'il ne l'attaquât & ne le mît en pièces. Le chien , de son côté , qui sembloit y entendre finesse , se tenant à côté de son maître , la tête alerte & élevée , regardoit M. Oufle avec une attention effrayante. La querelle s'échauffe : Oufle s'approche du menuisier , & le pousse rudement pour le chasser de chez lui : l'artisan résiste , le chien menace , le bruit augmente , la maison retentit. Camille arrive ; l'orage qui gronde , annonce la foudre prête à tomber. Elle appelle : Rufine & Mornand accourent ; ils entrent avec tant de vivacité , que les trois combattans en font eux-mêmes effrayés. M. Oufle leur crie aussi-tôt , en montrant le chien , qu'ils se donnent bien de garde d'avancer , parce que c'est un diable. L'artisan crie , peste , se tourmente , pour leur prouver que ce n'est point un

un

un diable , mais un chien , un chien véritable , un chien fait comme les autres ; qu'il l'a élevé fort petit , & qu'il y a plus de trois ans qu'il mange de son pain , sans qu'il ait paru qu'il y eût la moindre diablerie dans sa conduite. Le chien n'aboyoit plus ; il ne disoit pas un mot , comme s'il eût voulu donner à son maître tout le temps nécessaire pour détruire l'atroce médifance qu'on faisoit de lui : mais M. Oufle soutenoit toujours , sans en vouloir démordre , que c'étoit un vrai diable qui avoit pris la figure d'un chien. Mornand , qui vit très-bien que c'étoit une vision de son maître , fit semblant de croire ce qu'il disoit : mais Rufine , qui se doutoit de la même chose , & qui n'étoit pas d'une fourberie aussi effrontée , dit tout bas le mot de l'énigme au menuisier , lequel se retira , en riant de ce qu'il venoit de voir , & en caressant son chien : mais il n'eut pas l'esprit de se taire , & la nouvelle se répandit promptement dans la ville. Croiroit-on que tout le monde n'y

Février 1787.

D

trouva pas le mot pour rire, & qu'on auroit compté le lendemain plus de cent personnes effrayées à l'aspect d'un barbet un peu sale, & sur-tout en apercevant celui qui avoit donné lieu à cette étrange scène ?

Le pauvre homme se persuada encore que parmi les pourceaux il y en avoit beaucoup qui étoient de vrais diables. Quand il en voyoit un, il frémissait d'horreur. Il ne voulut plus manger de la chair de ces animaux, quoiqu'auparavant elle fût fort de son goût. Leur épouvantable figure, disoit-il, n'est-elle pas véritablement diabolique ? Leurs cris sont-ils moins effroyables que ceux des diables ? N'avons-nous pas vu souvent, dans des spectacles, les diables armés de vessies de cochon tendues & enflées, dont ils se servoient pour battre & pour faire peur ? Le plaisir que ces animaux prennent à se plonger dans l'ordure, n'est-ce pas parce que le diable n'aime rien tant que la villainie & l'impureté ? &c. &c.

Toute puanteur étoit pour lui une preuve de la présence cachée de quelque démon. Il étoit si fort frappé de cette idée, que lorsqu'il satisfaisoit à ses besoins naturels, il étoit dans de continuelles alarmes, & il craignoit si fort ce moment inévitable, qu'il le reculoit & l'abrégeoit autant qu'il étoit possible, pensant toujours qu'il y avoit quelque démon caché dans sa garde-robe, prêt à lui faire un mauvais tour.

Il avoit une si terrible peur des mouches, qu'il ne vouloit plus souffrir aucun fruit sur sa table. Quelqu'un lui en ayant fait considérer une dans un microscope; quand il vit ses cornes, sa trompe, ses yeux couleur de pourpre, ses jambes velues, les pinces de ses pieds, enfin tout son corps ensemble, il en fut véritablement épouvanté.

Il avoit la même opinion des papillons; & malheur à ceux qui se trouvoient à sa portée, quand il avoit le courage de les poursuivre.

Il se défioit encore beaucoup des enfans que portent les gueux sur leurs

épaules pour exciter la charité publique. Une histoire rapportée dans un de ses Livres , où l'on raconte que le diable étoit un jour sous la figure d'un de ces enfans , lui donnoit cette défiance.

Si quelqu'un qui ne le connoissoit point l'appeloit par son nom , un soupçon de diablerie s'emparoit aussitôt de son esprit ; car il prétendoit encore être autorisé en cela par des exemples , &c. &c.

Tant de visions l'agitoient continuellement , & il sentoit lui-même qu'il étoit en danger d'en perdre l'esprit. Frappé de cette idée , il eut encore assez de raison pour chercher , non à détruire ces fatales impressions , car il ne les attribuoit pas au mauvais état de son esprit , mais à se délivrer de ces diables qui l'obsédoient sans cesse. Ses Livres , où le pour & le contre étoient renfermés , contenoient aussi le mal & le remède. Le remède ! il trouvera sans doute quelques spécifiques indiqués par quelques

fous comme lui, ou par des empyriques plus redoutables; & son mal ne fera qu'empirer.

Quoi qu'il en soit, il lut plus de trente volumes, & il trouva que l'on chasse les diables avec la racine de *baaras* (racine qui ne se trouve point), & qu'il chercha vainement.

Qu'on les chasse encore avec une épée tirée hors du fourreau. Aussi-tôt il en acheta de longues, larges, & de la meilleure trempe; & l'usage, fréquemment renouvelé, qu'il en fit en les croisant, les faisant couler l'une sur l'autre, les frappant avec une clef, donna, pendant quelque temps, un plaisant spectacle dans sa maison. Un gros diamant mis à son doigt, à mesure qu'il faisoit jouer les épées, lui parut propre à donner à ce jeu plus d'efficacité pour l'expulsion des esprits infernaux.

Aux diamans & aux épées il ajouta (toujours par l'inspiration de ses Livres) plusieurs coqs qu'il fit élever & nourrir dans sa maison, sans dire son secret; mais sa femme, bonne ména-

gère, voyant chez elle tant de coqs inutiles, s'avisa de leur donner des poules, & le projet s'évanouit.

Dans sa douleur, il fit de nouvelles recherches, & de nouveaux moyens s'offrirent à lui. Il porta sur lui de l'herbe que l'on appelle *armoïse*; il employa celle que l'on nomme *verveine*. Il chercha deux cœurs de vautour qu'il porta sur lui, l'un lié avec un poil de lion, l'autre avec un poil de loup. Il fit faire une image qui représentoit deux têtes, l'une, d'un homme qui regardoit en dedans, l'autre, d'une femme qui regardoit en dehors. Il se tint le plus gai qu'il put, afin que la mélancolie ne donnât aucune entrée aux démons. Tous ces moyens auroient été bien inutiles, & ses nuits n'en seroient pas devenues plus tranquilles; mais il trouva, dans un dernier Livre qu'il s'avisa de consulter, que lorsque le tonnerre tomboit sur une maison, fût-elle infestée de cent mille démons, elle en étoit à l'instant délivrée pour jamais; & par bonheur le tonnerre tomba, le soir

même, dans sa chambre. La révolution fut si prompte, que dès ce moment les chiens, les pourceaux, les mouches, les papillons sortirent de son imagination, & nulle trace ne subsista plus de ces cruelles visions : mais il en avoit d'autres dont nous allons parler.

Jamais homme n'a cru si fermement toutes les histoires qu'on fait des forciers, des magiciens, & de tout ce qui est du ressort des sortilèges & des enchantemens ; il ne doutoit de rien sur cette matière. Des visions nouvelles suspendoient quelquefois l'effet de celles-ci, comme avoient pu faire, par exemple, celles des revenans, des diables, des esprits aériens : mais la folie fondamentale étoit la sorcellerie ; elle reprenoit toujours ses droits, lorsqu'il étoit guéri de quelque frénésie nouvelle.

Il s'imaginait qu'il pouvoit être continuellement enforcélé : il avoit lu tant de contes sur les cent mille moyens dont les forciers se servent pour enchanter, pour maléficier, pour

tourmenter ceux à qui ils en veulent, qu'il ne pouvoit être rassuré à cet égard. Ses meilleurs amis l'inquiétoient ; les personnes qu'il n'avoit pas coutume de voir , & qui avoient un extérieur extraordinaire , ou qui montroient quelque difformité , le jetoient dans de si grandes défiances , qu'il se tenoit fort en garde contre eux. Si on le heurtoit par hasard , si on lui frappoit sur l'épaule , il rendoit sur le champ la pareille avec une sorte de brutalité. Si on le regardoit fixement , il fuyoit avec une vîtesse qu'il ne couvroit d'aucun prétexte. Malheur à ceux qui lui faisoient quelque grimace ; ils risquoient d'en être punis par quelque insulte. Lui envoyer un présent , c'étoit lui donner un sujet d'inquiétude , tant il craignoit qu'il ne fût accompagné de quelque sortilège. Enfin , comme il avoit lu une infinité de manières de jeter des sorts , de pratiquer des enchantemens , de répandre des maléfices , tout ce qui avoit quelque ressemblance , quelque rapport avec ces manières , lui étoit suspect , lui

donnoit de l'inquiétude, de l'agitation, le jetoit dans des raisonnemens, des suppositions qui étoient suivis d'actions véritablement extravagantes. Il avoit lu, par exemple, qu'un sorcier avoit maléficié le pain qu'un boulanger mettoit dans son four; il se mit dans l'esprit que tout le pain qui n'étoit pas très-blanc, pouvoit avoir été maléficié; car, disoit-il, le noir est la couleur favorite des sorciers; c'est avec des robes noires que les magiciens apparoissent; les diables sont toujours représentés noirs.

S'il entendoit prononcer par quelqu'un ce mot : *Frappe*, *frappe*, son imagination lui disoit que dans ce moment quelqu'un mourroit de mort violente, ou qu'il arrivoit alors quelque aventure tragique, parce qu'il avoit lu dans ses Livres que lorsque l'Empereur Domitien fut tué à Rome par Stephanus, Apollonius de Thyane, donnant sa leçon publique dans la ville d'Ephèse, resta quelque temps tout interdit & sans dire mot; puis tout à coup il s'écria : Courage, Ste-

phanus , frappe le méchant. Tu l'as frappé , tu l'as blessé , tu l'as tué.

Un cirier de ses voisins étoit passionnément aimé d'une très-belle fille , beaucoup plus jeune que lui , & dont la famille étoit des premières de tout le pays. Quand il apprit cette nouvelle , il ne manqua pas de conclure que cet homme s'étoit servi d'un moyen magique pour s'attirer cet amour , parce qu'il avoit lu dans d'Aubigné ce qu'il fait dire au Baron de Foeneſte (page 79), & que nous allons rapporter. « Cayer m'a montré des Libres de magie , compoſés par lui , de dus pieds de haut. Il m'a fait boire dans une couque d'uf , où il faisoit leu petit homme abec des germes , des mandragores , de la foye cramauſie , & un fut lent , pour parbenir à des choses que je ne bus pas dire. Il m'a montrai les images dé ciré qu'il faisoit fondre tout vellement , pour échauffer le cur de la galande , & celles qu'il vleſſoit d'une petite flèche ».

Il trouva dans la chambre de son

valet plusieurs anneaux enfilés ensemble, qui étoient destinés à être attachés à un rideau. Ne crut-il pas que Mornand les gardoit pour en faire un usage bien différent, parce qu'Aristote dit quelque part qu'Excestus, tyran des Phocéens, se servoit de quelques anneaux enchantés & enfilés de même, pour deviner l'avenir ?

La flûte étoit dans son opinion un instrument véritablement magique. Une histoire, répétée par quelques Auteurs, lui en avoit donné une si grande horreur, qu'aussi-tôt qu'il en entendoit jouer, il avoit presque des convulsions (1).

(1) Cette histoire, aussi singulière & plus intéressante que la vision qui y donna lieu, amusera nos Lecteurs. Nous allons la raconter comme elle est écrite.

Les habitans du Weser, dans la basse Saxe, étant, en l'année 1284, tourmentés d'une quantité surprenante de rats & de souris, jusques-là qu'il ne leur restoit pas un grain qui ne fût endommagé; & plusieurs d'entre eux songeant

Si un homme portoit une écharpe, il jugeoit d'abord que c'étoit dans le

aux moyens de se délivrer de ce fléau , il apparut tout à coup un homme étranger , d'une grandeur extraordinaire , & effroyable , lequel entreprit , moyennant une somme d'argent dont on convint , de chasser sur l'heure toutes les souris hors du territoire de la ville. Ainsi fut dit , ainsi fut fait. L'homme dont il est question , après avoir fait le marché , tire d'une gibecière qu'il portoit à son côté , une flûte , dont ayant commencé à jouer , tous les rats qui se trouvèrent dans tous les coins des maisons , sous les toits , sur les auvans , & dans les planchers , sortirent par bandes en plein jour , & suivirent le joueur de flûte jusqu'au Weser , où , ayant relevé ses habits , il entra dans la rivière , & les souris , qui voulurent l'imiter , se noyèrent. Ayant donc rempli , de cette manière , la promesse qu'il avoit faite , il vint demander l'argent dont on étoit convenu avec lui ; mais il trouva que les bourgeois n'étoient plus dans la disposition de le lui compter. Voyant ce refus , il les menaça de leur faire payer bien plus chèrement que ce qu'il avoit demandé ,

dessein de s'en servir, au lieu de navire, pour passer les mers. Il avoit

s'ils ne lui donnoient pas ce qu'ils lui avoient promis. Ils se moquèrent de lui & de ses menaces. Le lendemain, leur étant apparû avec une mine effrayante, sous la figure d'un chasseur, avec un chapeau de pourpre sur la tête, il joua d'une autre flûte, tout à fait différente de la première; & alors tous les enfans de la ville, depuis quatre ans jusqu'à douze, le suivirent sur le champ, & il les mena dans une caverne, sous une montagne hors de la ville sans que depuis ce temps-là on en ait jamais revu un seul, ni appris ce que tous ces enfans étoient devenus. Depuis cette tragique aventure, on a pris dans la ville la coutume de marquer les années par ces mots, *Depuis la sortie de nos enfans*, en mémoire de ceux qui furent perdus de cette manière. Les annales de Transylvanie disent qu'environ ce temps-là il arriva quelques enfans dont on n'entendoit pas la langue, & que ces enfans s'y étant établis, ils y ont aussi perpétué leur langage, tellement qu'encore aujourd'hui on n'y parle pas d'autre langue que l'allemand-saxon.

lu que cela étoit arrivé à un Juif magicien , nommé David Alray.

Cette histoire est représentée sur la vitre d'une église de cette ville , sur laquelle elle est peinte , avec quelques lettres que le temps n'a pas encore effacées. Une seconde preuve en est sur la porte appelée la Neuve , quoiqu'il y ait plus de cent ans qu'elle soit sur pied. On y lit ces vers :

*Centum terdenos cum magus ab urbe puellos
Duxerat ante annos CCLXXII condita porta fuit.*

C'est-à-dire ,

Quand cette porte fut bâtie ,
Il y avoit deux cent & septante & deux ans ,
Qu'un magicien , par tromperie ,
Nous enleva cent trente enfans.

Une troisième preuve enfin est dans d'autres vers également latins , dont voici la traduction.

Il y a deux cent quatre-vingt & quatre ans ,
Qu'au jour de la Saint-Jean , ainsi qu'on le raconte ,
Les habitans d'Hamel perdirent leurs enfans ,
Au nombre de cent trente en compte.
Dans le mont Koppenberg ils furent engloutis.
Seigneur , garde les tiens d'un semblable débris,

Quand on lui montrait, dans quelques relations de voyageurs, des estampes qui représentoient les sauvages avec un arc & des flèches, il fourioit, s'applaudissant de sa pensée secrète; car au lieu que les autres croyoient que ces flèches leur servoient pour chasser aux bêtes, ou pour combattre contre les hommes, lui, par un raffinement qui étoit une production de ses lectures, devinoit qu'elles leur servoient pour s'élever dans l'air & se porter par-tout où ils voudroient, ou pour envoyer des maux à leurs ennemis, ou pour faire paroître des fleuves, quand ils se verroient en danger d'être surpris & vaincus.

Il ne voulut jamais permettre que l'on fît son portrait, de crainte qu'on ne s'en servît pour tourmenter & faire mourir l'original (1).

(1) Ce qui donnoit lieu à cette vision, c'est qu'il avoit lu dans le Journal d'Henri III l'anecdote qui suit: « Furent faites à Paris force images de cire qu'ils tenoient sur l'autel, & les piquoient

Rien n'est plus bizarre que la frayeur qu'il eut un jour dans une rue, se trouvant au passage d'un homme qui bâilla de toute l'étendue de sa bou-

à chacune des quarante messes qu'ils faisoient dire , durant les quarante heures , en plusieurs paroisses de Paris ; & à la quarantième , ils piquoient l'image à l'endroit du cœur , disant à chaque piqure quelque parole de magie pour faire mourir le Roi. Aux processions pareillement , & pour le même effet , ils portoient certains cierges magiques , qu'ils appeloient par moquerie cierges bénits , qu'ils faisoient éteindre au lieu où ils alloient , renversant la lumière contre bas , disant je ne fais quelles paroles que des forciers leur avoient apprises.

Il avoit lu aussi que le procès d'Enguerrand de Marigny étoit principalement fondé sur les images de cire conjurées , par le moyen desquelles il étoit accusé d'avoir voulu tuer le Roi.

Il savoit aussi que Boëte raconte , en son Histoire d'Ecosse , que le Roi Dufus périssoit petit à petit par le maléfice d'une sorcière , qui , ayant la figure de ce Prince en cire , la fendoit petit à petit.

che, laquelle étoit fort grande. Il recula plus de trois pas en arrière, voyant cet étrange bâilleur; il crut que c'étoit un forcier qui l'alloit avaler tout vif. Et devineroit-on d'où lui venoit cette pensée extravagante, ou plutôt cette terreur extraordinaire? C'est qu'il avoit lu dans *Camerarius*, ce grand conteur de fornnettes, que Wenceslas, fils de l'Empereur Charles IV, faisant ses noces avec Sophie, fille du Duc de Bavière, le beau-père, instruit que son gendre prenoit plaisir à des spectacles ridicules & à des enchantemens, vrais ou faux, fit amener de Prague une charretée de magiciens. Le magicien de Wenceslas, nommé Tito, feignant d'être de la troupe, se présente, ayant, en apparence, la bouche fendue, de part & d'autre, jusqu'aux oreilles. Il l'ouvre, & dévore tout d'un coup le maître gonin du Duc avec tout son équipage: ensuite, ne pouvant digérer un tel mets, il va se décharger dans une grande cuve, pleine d'eau, & vide par le bas son homme.

Lui pardonnera-t-on plus aisément une autre frayeur qu'il eut quelques jours après ? Trouvant dans la rue un ferrurier qui tenoit à la main une longue verge ou tringle de fer, qu'il alloit porter dans une maison pour y suspendre un rideau ; il se met à danser publiquement , à gambader , à faire mille cabrioles ; de sorte que plusieurs enfans & polissons s'étant rassemblés autour de lui , & le regardant comme un fou , ils l'accompagnèrent jusqu'à sa maison , avec des huées très-mortifiantes pour sa famille ; car sa femme & ses enfans , ayant mis la tête à la fenêtre , furent témoins & spectateurs de son extravagance. Madame Oufle , outrée de douleur & de confusion , lui demanda de quoi il s'avisoit de jouer ainsi publiquement le rôle de baladin , & de donner la comédie à toute la canaille de la ville. Ah ! ma femme , lui répondit-il , si vous eussiez été à ma place , il vous eût été bien impossible de n'en pas faire autant que moi. Est-ce que je pouvois résister à un diable de forcier qui tenoit en

sa main une verge enchantée , faite exprès pour faire danser ceux qui se trouveroient devant lui ? Si vous saviez comme moi , ma femme , la puissance des magiciens , certes , vous changeriez bien de discours. Ces gens là n'ont qu'à vouloir , le diable vient aussi-tôt à leur secours , pour leur faire exécuter inmanquablement tout ce qu'ils veulent. Vous savez , ajouta-t-il , que *Tiretave* me pria , il y a quelques jours , d'un grand festin qu'il donnoit à ses amis. Je n'y voulus point aller , quelques instances que vous pussiez me faire pour m'exciter à prendre part à ce régal. Je ne vous dis point alors la raison qui m'en empêchoit : eh bien , je vais vous la dire à présent. Sachez que cet homme a toujours passé dans mon esprit pour un magicien , d'après mille choses qui seroient trop longues à déduire , mais qui prouvent toutes que je l'ai bien défini. Sachez encore que lorsqu'il me pria d'assister à son festin , il étoit dans l'intention de me jouer un mauvais tour. Apprenez enfin que si

j'y étois allé, j'aurois couru risque de revenir sans nez. Eussiez-vous été bien aise, ma femme, de voir votre mari sans nez ? Je ne vous crois pas d'assez mauvais goût pour prendre plaisir à une telle difformité, &c. &c. &c.

D'où venoit donc cette étrange crainte de notre visionnaire, de perdre cette partie si essentielle & si estimée de la figure, par la main de son ami ? On le saura, si on lit ce qui suit, d'après le même *Camerarius*, qui tourna autrefois tant de têtes.

« Jean Faustus, de Cundligen, allemand, étrange enchanteur & magicien, se rencontra un jour à table avec quelques-uns qui avoient beaucoup entendu parler de ses prestiges & tours de passe-passe : ils le prièrent de leur en faire voir quelque chose ; il se fit fort presser. Enfin, par l'importunité de ces banqueteurs qui avoient la tête échauffée, il promit de leur montrer ce qu'ils voudroient. D'un commun consentement, ils demandèrent qu'il leur fît voir une vigne

chargée de raisins mûrs, & prêts à cueillir. Ils croyoient que comme on étoit alors dans le mois de Décembre, il ne pourroit faire ce prodige. Il consentit à leur demande, & promit que tout à l'heure, sans sortir de table, ils verroient une vigne telle qu'ils la souhaitoient; mais à condition que tous tant qu'ils étoient, ils resteroient à leur place, & attendroient qu'il leur commandât de couper & cueillir les grapes de raisin, les assurant que quiconque désobéiroit, courroit risque de sa vie. Tous ayant promis de lui obéir exactement, tout d'un coup Faustus, par ses enchantemens, charma tellement les yeux & la fantaisie de ces conviés qui étoient ivres, qu'il leur sembloit voir une très-belle vigne, chargée d'autant de longues & grosses grapes de raisin, qu'ils étoient pour lors d'hommes assis à table. Ces gens, excités par la vue de ces beaux & gros raisins, prennent leurs couteaux, attendant que Faustus leur commandât de couper les grapes. Il se fit un plaisir de les tenir quelque

temps dans cette posture; puis tout d'un coup il fait disparoître la vigne & les raisins, & chacun des buveurs, pensant avoir en main sa grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, & de l'autre, un couteau pour le couper; de sorte que s'ils eussent coupé ces grappes, sans attendre l'ordre de Faustus, ils se seroient coupé le nez les uns aux autres ».

On fait, & nous ne doutons pas que plusieurs de nos Lecteurs ne l'aient quelquefois éprouvé, qu'il y a des gens qui, en parlant, éclaboussent souvent de leur salive ceux qui les écoutent; c'est une impolitesse des plus grandes & des plus incommodes. M. Oufle voyoit autant de magiciens dans tous ces éclabousses. C'est une opinion sans doute des plus folles; mais il seroit heureux que l'on pût attacher ce préjugé de forcellerie à une habitude aussi désagréable, ces vilains baveurs s'observeroient peut-être davantage.

M. Oufle étant allé un soir chez

un tisserand avec sa fille Camèle, pour quelque ouvrage qu'il avoit dessein de commander, il ne voulut jamais entrer dans le lieu où cet artisan travailloit, à cause qu'il y avoit une lampe allumée; il sortit même, sans parler de son dessein. Sa fille lui ayant demandé la raison d'une retraite si prompte & si précipitée, il lui répondit : « Est-ce que vous voudriez, ma fille, paroître devant cet homme de la même manière que vous étiez quand vous sortîtes du ventre de votre mère » ? La pauvre fille, qui étoit bien loin d'une telle pensée, lui demanda l'explication de cette énigme. « Il ne faut pas que vous en sachiez davantage, lui répliqua-t-il; la modestie me ferme la bouche; servez-vous en aussi pour fermer la vôtre ». Elle fut encore plus embarrassée qu'elle n'étoit; & nous pensons que le Lecteur ne le seroit pas moins, si nous lui laissions ignorer qu'un magicien, par le moyen d'une lampe allumée, excitoit toutes les femmes qui entroient dans sa chambre, à se mettre

toutes nues , & à danser dans cet état jusqu'à tomber par terre.

Folie des plus folles ! extravagance des plus extravagantes ! Il faisoit bâtir un cabinet au bout de son jardin : un voiturier y fait conduire les pierres nécessaires pour ce bâtiment ; il le fait venir pour le satisfaire ; & sur ce qu'il croyoit que ces matériaux devoient coûter plus qu'il ne lui demande , il va s'imaginer qu'il les donne à bon marché , parce qu'il fait changer en pains celles qui lui restent , & qu'ainsi il peut livrer à vil prix les autres. Il porta son extravagance , jusqu'à craindre que s'il ne le payoit pourtant pas très-largement , il ne changeât dans la suite en pains les pierres qu'il achetoit , & que cela étant , la pluie venant à tomber , son bâtiment ne devînt un véritable potage. Peut-on rien de plus fou que cette idée ? C'étoit l'histoire de Simon le magicien qui la lui avoit suscitée.

Un homme à larges manches l'étant venu voir pour une affaire importante , & pour laquelle on avoit fait

fait, depuis plusieurs jours, de grands mouvemens, fut obligé de le quitter, sans avoir pu le faire discourir raisonnablement sur ce dont il s'agissoit : en voici la raison. Notre visionnaire avoit eu sans cesse les yeux attachés sur ces manches, croyant toujours qu'il en sortiroit du feu, & que bientôt il entendroit gronder le tonnerre, parce qu'il avoit lu que Grégoire VII avoit si bien appris la magie de Théophraste & de Laurens, disciples de Sylvestre, qu'il faisoit sortir du feu en secouant ses manches. Jamais il ne lui avoit été possible de faire attention à ce que lui disoit l'homme à larges manches qui étoit venu lui parler.

Un chien qui tenoit un grand os dans sa gueule passoit devant sa maison au moment qu'il en sortoit : il le regarde & le fuit, doublant ses pas, & courant même quelquefois, pour ne le pas perdre de vue. Le chien, qui se voyoit ainsi poursuivi, se retournoit de temps en temps, grondant comme il auroit fait si un autre chien

Février 1787.

E

avoit paru vouloir lui ravir sa proie. Oufle s'arrêtoit quand le chien s'arrêtoit , & celui-ci regardoit alors son persécuteur du coin de l'œil , le soupçonnant apparemment de quelque mauvais dessein. Enfin il entre chez son maître ; & notre homme , frappé , demande dans le voisinage le nom & l'état de ce maître. Il apprit que c'étoit un Savant logé au quatrième étage , dans une chambre sur le derrière , qui avoit donné plusieurs Ouvrages au Public ; que tous les jours cet animal alloit par la ville , & revenoit d'ordinaire la gueule pleine de quelque os dont il se nourrissoit. Ah ! se dit-il intérieurement , cet homme est un magicien : les os que le chien ramasse tous les jours sont destinés à lui servir de voiture , quand il aura des voyages à faire sur mer. Il avoit lu qu'Ollerus , avec un os enchanté , traversoit de vastes mers ; & rien n'auroit pu détruire en lui cette idée.

Ici l'Auteur de cet Ouvrage extraordinaire , feignant de craindre qu'on ne lui reproche de prostituer sa plume

en écrivant tant de balivernes , adresse quelques excusés au Public ; & pour en préparer l'effet , il assure & proteste qu'il est bien loin de partager l'extravagance de son Héros. On s'aperçoit bientôt que c'est une ruse d'Auteur , & que son motif est de se ménager un nouveau moyen pour étaler son érudition. Je ne pense pas , dit-il , qu'on me soupçonne d'assez de petitesse d'esprit pour adopter Quoi ! je croirois , par exemple , qu'un magicien peut promener par-tout où il veut le cadavre d'une jeune fille ? que des gens sont détenus , pendant plusieurs siècles , dans des cavernes ? que quand un gueux , un misérable vaurien fait pacte avec le diable pour s'enrôler à son service , les tempêtes s'élèvent , tout l'air est en mouvement , toute la sphère du feu est en agitation , toute la mer se trouble & élève ses flots , comme si ces élémens vouloient marquer la part qu'ils prennent dans l'enrôlement de ce faquin ? je croirois que ces gens-là , déguisés en baladins , jettent un homme ou

un enfant en l'air , le reçoivent ensuite dans leurs mains , le déchirent , le mettent en pièces , & bientôt lui rendent la vie , le mouvement , & sa première forme , sans qu'il y ait un seul cheveu de dérangé à sa tête (1) ?

(1) Un Juif , appelé *Zédéchias* , jetoit un homme en l'air , le mettoit en pièces , puis le rétablissoit dans sa première forme.

Un magicien coupa la tête d'un valet en présence de plusieurs personnes pour les divertir , & dans le dessein de la remettre : mais dans le temps qu'il se mettoit en état de rétablir cette tête , il vit un autre magicien qui l'en empêchoit ; & voyant que , quelques instances qu'il lui fît , il s'obstinoit à vouloir l'en empêcher , il fit naître tout d'un coup un lis sur une table , & ensuite en ayant coupé la tête , son ennemi tomba par terre , sans tête , puis il rétablit celle du valet , & s'enfuit.

Simon le magicien s'offroit à avoir la tête tranchée , avec promesse de ressusciter dans trois jours. L'Empereur le fit exécuter ; & par ses prestiges , il supposa la tête d'un mouton au lieu de la sienné , & trois jours après il se vint montrer.

= que lorsqu'il leur plaît, ils bâtissent des palais, des tours étranges, les remplissent de merveilles, & les font ensuite disparoître (1)? qu'ils donnent

(1) Don Rodrigue, usurpateur du royaume d'Espagne, n'ayant point d'argent pour mettre une armée sur pied qu'il pût opposer à ses ennemis, résolut de faire ouvrir un lieu près de Tolède, qu'on appeloit *la tour enchantée*, où l'on disoit qu'il y avoit un trésor que personne avant lui n'avoit osé rechercher. Cette tour étoit entre deux rochers escarpés, à demi-lieue au levant de Tolède; & au-dessus du rez de chaussée, on voyoit une cave fort profonde, séparée en quatre différentes routes, au travers d'une ouverture fort étroite, entaillée dans le roc, qui étoit fermée par une porte de fer, qui avoit, dit-on, mille serrures & autant de verroux. Sur cette porte, il y avoit quelques caractères grecs qui souffroient plusieurs significations; mais la plus forte opinion veut que c'étoit une prédiction de malheur à celui qui l'ouvreroit. Rodrigue fit faire de certains flambeaux que l'air de la cave ne pourroit éteindre; & ayant forcé cette porte, il y entra lui-

à certaines femmes des charmes insurmontables pour dompter le cœur

même , suivi de beaucoup de personnes. A peine eut-il fait quelques pas , qu'il se trouva dans une fort belle salle , enrichie de sculptures , au milieu de laquelle il y avoit une statue de bronze qui représentoit le Temps , sur un piedestal de trois coudées de haut , qui tenoit de la main droite une masse d'armes , avec laquelle elle frappoit , de temps en temps , la terre , dont les coups , retentissant dans cette cave , faisoient un bruit épouvantable. Rodrigue , bien loin de s'effrayer , assura ce fantôme qu'il ne venoit pas pour faire aucun désordre dans ce lieu de sa demeure , & lui promit d'en sortir dès qu'il auroit vu toutes les merveilles de ce lieu-là ; & alors la statue cessa de battre la terre. Le Roi , donnant courage aux siens par son exemple , fit une visite exacte de cette salle , à l'entrée de laquelle il y avoit une cave ronde , dont il sortit une espèce de jet d'eau qui faisoit un murmure affreux. Sur l'estomac de la statue étoit écrite en arabe : *Je fais mon devoir* ; & sur le dos : *A mon secours*. Au côté gauche , contre la muraille ,

des hommes , même des plus grands Princes , & s'en faire suivre partout (1)? = qu'ils font parler & dis-

on lisoit : *Malheureux Prince , ton destin t'a amené ici ; & au côté droit : Tu seras déposé par des nations étrangères , & tes sujets seront châtiés aussi bien que toi de tous leurs crimes.* Rodrigue , ayant contenté la curiosité , s'en retourna ; & à peine eut-il tourné le dos , que la statue recommença ses coups. Ce Prince fit refermer la porte & boucher même l'endroit avec de la terre , afin que personne n'y pût entrer à l'avenir. Mais la même nuit on entendit , de ce côté-là , de grands cris qui précédèrent un éclat épouvantable , semblable à un grand coup de tonnerre ; & le lendemain , on ne trouva plus la tour , ni presque aucun vestige de ce qui avoit rendu cet endroit remarquable.

(1) Une magicienne , pour se faire aimer d'un jeune homme , mit sous son lit un crapaud dans un vase de terre , les yeux fermés ; de sorte que ce jeune homme quitta sa femme & ses enfans , sans se ressouvenir d'eux. Sa femme trouva le sort , le fit brûler , & son mari revint.

courir également des animaux vi-

François Pétrarque , parlant , dans une Epître , de son voyage de France & d'Allemagne , dit qu'un prêtre lui raconta dans la ville d'Aix cette histoire. Charlemagne , après avoir conquis plusieurs pays , devint si éperdument amoureux d'une simple femme , qu'il en négligea non seulement les affaires de son royaume , mais même le soin de sa propre personne. Cette femme étant morte , sa passion ne s'éteignit point ; de sorte qu'il continua d'aimer son cadavre , de l'entretenir , de le caresser comme il avoit fait auparavant. L'Archevêque Turpin , ayant appris la constance de cette effroyable passion , alla un jour , pendant l'absence du Prince , dans la chambre où étoit ce cadavre , afin de le visiter , pour voir s'il n'y trouveroit point quelque sort qui fût la cause de ce dérèglement. Il trouva en effet dans sa bouche , sous la langue , un anneau , & l'emporta. Le même jour , Charlemagne , étant retourné dans son palais , fut fort étonné de n'y trouver qu'une carcasse si puante , & se réveillant comme d'un profond sommeil , il la fit ensevelir promptement : mais la même passion

vans (1) ? = pourrois-je croire à ce

qu'il avoit eue pour ce cadavre , il l'eut pour l'Archevêque qui portoit cet anneau. Il le suivoit par tout , & ne pouvoit se séparer de lui. Ce prélat, voyant cette fureur , jeta dans un lac l'anneau , afin que personne n'en pût plus faire aucun usage. Enfin Charlemagne demeura toujours si passionné pour ce lieu , qu'il ne sortit point de la ville d'Aix. Il y bâtit un palais & un monastère , où il acheva le reste de ses jours ; & il voulut y être enseveli, ordonnant, dit-on , par son testament , que tous les Empereurs de Rome se feroient sacrer premièrement en ce lieu.

(1) Paul Grillaud écrit avoir vu brûler à Rome une forcière qui s'appeloit Francisque de Sienne , laquelle faisoit parler un chien devant tout le monde.

Cedrenus rapporte , sur la foi de certains faux actes de S. Pierre qui couroient encore de son temps , que Simon le magicien avoit à sa porte un gros dogue qui dévorait ceux que son maître ne vouloit pas laisser entrer ; que S. Pierre , voulant parler à Simon , ordonna à ce chien de lui aller dire , en langage hu-

qu'on a écrit du chien, ou des chiens d'Agrippa (1)? &c. &c. &c.

main, que Pierre, serviteur de Dieu, le demandoit; que le chien s'acquitta de cet ordre, au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon; mais que Simon, pour leur faire voir qu'il n'en favoit pas moins que S. Pierre, ordonna au chien, à son tour, d'aller lui dire qu'il entrât; ce qui fut exécuté aussi-tôt.

(1) Paul Jove dit en ses Eloges, qu'Agrippa mourut fort pauvre & abandonné de tout le monde dans la ville de Lyon; & que, touché de repentance, il donna congé à un chien noir qui l'avoit suivi tout le temps de sa vie, lui ôtant un collier plein d'images & de figures magiques, en lui disant tout en colère: *Abi, per-dita bestia, quæ me totum perdidisti*; ensuite de quoi ledit chien s'alla précipiter dans la Saône, & ne fut depuis ni vu ni rencontré.

On assure qu'Agrippa nourrissoit plusieurs chiens, qu'il aimoit comme Alexandre aimoit son Bucéphale; Auguste, un perroquet; Néron, un étourneau; Virgile, un papillon; Commode, un singe, Honorius, une poule, Héliogabale, un moineau. Wierus, qui étoit son

Voici une anecdote assez plaisante, à laquelle la crédulité de M. Oufle donna lieu. Il avoit un cheval de selle des plus beaux, & dont le prix étoit de deux cents pistoles. Il avoit la sagesse, la vigueur, & la docilité. Un peintre, frappé de la beauté de sa forme, l'avoit représenté sur la toile, & en avoit vendu plus de cinq cents copies. *Il avoit, dit l'Auteur, l'admiration & l'amitié de tout le monde de la ville.* Oufle étant allé le matin se promener dans les champs, revint à l'heure du dîner, plus enchanté que jamais des qualités de sa monture. En revenant, il remarqua une Dame qui étoit debout sur sa porte. Ce qui la lui fit remarquer, c'est qu'elle eut toujours les yeux attachés sur le cheval, tant qu'il fut à la portée de sa vue. C'étoit une femme très-grande, un peu vieille, assez laide, & vêtue d'une

serviteur, dit pourtant qu'il n'en avoit que deux, qui étoient perpétuellement dans son étude, l'un desquels se nommoit Monsieur, & l'autre Mademoiselle.

robe de chambre abattue , noire , dont les manches descendoient jusqu'au poignet , comme les porteroit une veuve , ou une dévote de profession. On dit qu'elle étoit l'une & l'autre. Cet habillement lugubre , cette laideur , cette vieillesse , cette haute taille , ces regards fixes & attachés occupèrent notre visionnaire , qui bientôt s'imagina que la Dame avoit quelque mauvais dessein sur lui ; idée vague , qui d'abord ne se développa pas mieux. Il arriva à sa maison , & dîna d'assez bon appétit , sans pouvoir oublier cependant ces regards importuns qui l'avoient frappé. L'après-dînée , son fils Sangsue s'avisa de faire sceller le cheval , de le monter sans avoir l'agrément de son père , & de s'en servir pour se rendre à la maison de campagne d'un de ses amis , qui donnoit une collation à des Dames. Il arrive ; on s'amuse , on danse , on passe enfin une très-agréable après-dînée. La nuit commence à tomber. Quelques Dames étoient venues à pied ; une , entre au-

tres, & celle-ci s'étoit si fort fatiguée à danser, qu'il lui étoit impossible de penser à retourner comme elle étoit venue. Sangsue offre la moitié de sa monture. La proposition est acceptée. Voilà les deux amans en chemin; & quoiqu'il soit très-doux d'aller le pas quand on voyage avec ce qu'on aime, ils jugèrent pourtant à propos de se presser, pour épargner à la Demoiselle le reproche d'arriver trop tard. Le cheval, fatigué du double poids qu'il avoit porté & d'une marche précipitée, parut le lendemain dans un accablement si grand, qu'il donna de grandes inquiétudes à son maître. Voilà l'idée de la Dame aux grandes manches & aux importuns regards qui revient plus fortement que jamais. A force d'y rêver, il se persuade que c'est une sorcière, & qu'elle a ensorcelé son cheval. La prévention augmente de moment en moment, l'imagination s'échauffe; bref, il faut s'assurer de la vérité: il y a des moyens pour cela, & il est résolu de les employer;

mais il pense qu'il est plus à propos d'aller d'abord trouver la Dame, & de l'engager, par raison, par douceur, par prières, ou par menaces, à ôter le prétendu sort. Cependant il croit, au préalable, devoir se précautionner, d'après ses lectures multipliées, pour prévenir le danger d'être ensorcelé lui-même par cette enchanteresse. Il met d'abord du sel dans ses poches & quelques oignons; il crache sur son urine, & s'en lave ensuite les mains & les pieds; il crache encore sur le soulier de son pied droit, sur ses cheveux, & trois fois dans son sein; il casse un miroir exprès, pour en mettre plusieurs morceaux sur ses épaules; de deux cannes il en fait faire une; mais de telle sorte, qu'elle puisse contenir de l'argent vif, sans qu'il puisse s'en échapper. Il graisse lui-même ses souliers d'oing de pourceau; il envoie acheter un petit balai pour l'emporter chez la Dame, & s'en servir suivant les indications renfermées dans ses Livres; il emporte aussi une espèce

d'échaudé, pour le donner au premier pauvre qu'il rencontrera, &c. &c. &c.

Notre visionnaire part de chez lui avec toute cette munition extraordinaire & anti-magique. Il tenoit à la main sa mystérieuse canne; il donna au premier pauvre son échaudé. Etant arrivé chez la Dame, il met son petit balai derrière la première porte, sans que personne s'en aperçoive, & entre ensuite brusquement. Elle sortoit de table & lavoit ses mains. La première pensée qui lui vint, ce fut de boire l'eau dont elle s'étoit lavée, parce qu'il se rappela qu'un vieux bouquin, qu'il avoit acheté un écu, indiquoit ce moyen. Il se retint pourtant, trouvant le moyen bien dégoûtant, à cause des mains, qui étoient bien sèches & bien jaunes. Lorsqu'il entra, elle étoit avec une jeune fille qui la servoit. Il demanda à lui parler en particulier, & la petite fille eut ordre de se retirer dans la chambre prochaine. Celle-ci, en passant dans cette chambre, en laissa la porte

entr'ouverte , pour être à portée de voir ce que cet homme vouloit à sa maîtresse. Il resta quelque temps sans parler , & cela , parce qu'en regardant fixement cette femme , il remarqua qu'elle avoit beaucoup de rousseurs sur le visage , & qu'il se ressouvint alors que quelqu'un de ses Auteurs avoit dit que c'étoit une marque qu'on ne pouvoit évoquer le diable , ni avoir aucun commerce avec lui ; mais il ne s'arrêta point à cette idée , & il commença enfin à s'expliquer.

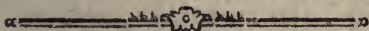
On ne rapportera point ici toutes les circonstances de cette singulière conversation. Il suffira de dire qu'elle fut très-vive de part & d'autre. Les emportemens furent réciproques ; & enfin le tout se termina par une action très-honteuse de la part de notre Héros , quoique fondée sur ses autorités. Il avoit lu que si l'on déroboit quelque chose aux forciers , on se garantissoit de tous leurs maléfices. En conséquence il mit en cachette dans sa poche , en sortant , une montre

assez riche qui étoit sur une table. Malheureusement il avoit été observé par la petite fille , qu'on avoit renvoyée dans la chambre voisine , & qui en avoit laissé la porte entr'ouverte. Aussi-tôt qu'il fut parti , elle en avertit sa maîtresse. Celle - ci , sur le champ , court après lui ; mais elle ne l'atteignit qu'au moment qu'il arrivoit à sa maison. Elle entra avec lui , monta sur ses traces , criant au voleur , & faisant un vacarme épouvantable. Oufle , qui croit entendre les accens ténébreux d'une forcrière , veut commencer par la jeter du haut en bas de l'escalier. Madame Oufle , ses enfans , & Mornand accourent au bruit , pour voir ce qui en est la cause. La Dame demande justice , accuse M. Oufle d'avoir volé sa montre , & se jette sur lui pour le fouiller. Madame Oufle & ses enfans se jettent aussi sur elle , & commençoient à faire mains basses sur ses épaules , lorsque notre voleur arrête toutes ces violences , par ces paroles prononcées à haute voix & d'un ton d'oracle :

Patience , ma femme , patience , mes enfans , patience , Mornand , patience , vous , Madame , qui m'accusez. Ce mot de patience , si souvent répété , arrêta en effet les combattans. Il tire ensuite la montre de sa poche , & en même temps un Livre de sa bibliothèque , où il montra le beau texte qui l'avoit engagé à commettre ce larcin. La Dame se saisit de la montre , puis lui laisse dire ce qu'il veut. Il instruit en sa présence sa famille de son soupçon , & rapporte la conversation qu'il vient d'avoir. Le résultat de l'un & de l'autre fut d'envisager sa folie comme une fièvre qui avoit ses redoublemens ; & la Dame , qui n'avoit pas su , jusqu'alors , qu'il étoit fou , cessa de l'envisager comme un voleur , & se crut obligée de consoler cette même famille qui venoit de la maltraiter.

Après avoir représenté M. Oufle dans toute cette suite de visions qui constate une démence si complète , il ne nous reste plus qu'à représenter dans leur assemblée ces mêmes for-

ciers , dont l'idée contribuoit tant à son malheureux état. Une description du *fabat* peut faire sourire ceux de nos Lecteurs que cet extrait n'a pas ennuyés. Nous souhaitons que ce soit le plus grand nombre.



*Description du *fabat*.*

Pour faire une juste description de cette cérémonie infernale , plus connue de nom que beaucoup d'autres qui honorent l'humanité , il faut représenter le lieu où on la fait , le temps auquel on la fait , de quelle manière on la fait , comment on s'y transporte , comme le diable s'y comporte & s'y fait voir , & à quoi s'occupent les êtres dangereux , odieux qui y assistent.

Quelques Auteurs soutiennent qu'Orphée institua la confrérie des Orphéotelestes , parmi lesquels Bacchus tenoit anciennement la place que le diable occupe aujourd'hui parmi les

forciers, lesquels n'en sont que les imitateurs. Ces mêmes Auteurs remarquent que ce que l'on chantoit aux orgies, *saboé, évoqué*, répond au cri & au mont-joie des forciers, *har sabat, sabat*, & que Bacchus, qui n'étoit qu'un diable déguisé, se nommoit *sabafius*, à cause du sabat de ces bachanales, auxquels, après leur initiation, ils avoient coutume de dire : *J'ai bu du tambourin, & j'ai mangé du cymbale, & suis fait profès*. On a dit encore que le mot sabat est donné à l'assemblée des forciers, à cause qu'ils s'assemblent le Samedi.

Quand le diable est résolu de faire le sabat, il choisit d'ordinaire un carrefour, ou quelque place qui soit auprès d'un lac ou d'une mare : le carrefour, apparemment, afin que cette infernale assemblée soit à portée de ceux qui doivent y venir, & qu'ils ne soient pas obligés de prendre de longs détours pour s'y rendre (il pourroit pourtant y avoir erreur dans cette supposition, à considérer quelques-unes des manières dont on s'y transf-

porte.) Quant à la mare ou au lac, les forciers assurent que ce qui engage à faire ce choix, c'est que l'on en bat l'eau, & que, par ce battement, on excite de furieux orages; car le diable & ses disciples ne songent guère qu'à troubler l'univers. Il ne croît rien, dit-on, dans le lieu où se fait le sabat. Cela n'est pas difficile à penser, & c'est une conséquence du caractère infernal des êtres qui s'y réunissent.

C'est ordinairement pendant la nuit que s'observe cette lugubre cérémonie. On prétend que toutes les nuits n'y sont pas également propres : celles du Mercredi au Jeudi, ou du Vendredi au Samedi ont obtenu la préférence depuis des siècles, & la conserveront vraisemblablement toujours.

Quand l'heure du sabat est arrivée, les forciers ne s'endorment plus, ou du moins ils conservent un œil ouvert. Alors une espèce de mouton paroît en l'air, & c'est le diable qui est transformé en mouton, espèce de métamorphose qui est le dernier effort de son art, ou le comble de son ar

tifice, tant il s'éloigne de la nature de cet animal, si doux & si simple.

Le lieu étant fixé, l'heure étant venue, le signal étant donné, chacun songe à se trouver promptement au rendez-vous : les voitures ne manqueront pas ; le diable en fournira de plusieurs sortes. Aux uns il donnera un balai, ou un bouc, ou un âne, ou un cheval. Il suffira aux autres de se frotter d'un certain onguent, & de prononcer certaines paroles pendant cette onction. Il y en a d'autres qui font ce voyage sans onction & sans passer par les tuyaux des cheminées. Il faut remarquer que les cheminées font des merveilles dans la forcelle-rie, à cause de leur noirceur. L'Auteur ne fait point quelle est la voiture de ceux-ci, n'ayant trouvé, dit-il, aucun renseignement à cet égard.

Comme il peut arriver qu'une même personne ne puisse quitter sa maison pour aller au sabat, parce qu'elle est surveillée, ou qu'elle a un service à faire, le diable, fort attentif sur ces conséquences, prend soin de former une figure qui représente cette per-

sonne, afin qu'elle reste à la maison pendant que l'original se rend au fabat.

Voilà donc l'assemblée formée, & le fabat commence. Tout le monde fait que le diable y préside ; il y exerce un pouvoir despotique : car c'est par son ordre & pour lui que la fête se fait ; & tous ceux qui y assistent, se sont donnés à lui sans réserve. La principale forme qu'il y prend, sa représentation favorite, c'est celle d'un grand bouc, avec trois ou quatre cornes, ayant une large & longue queue ; & cet agréable visage est placé là exprès, afin de recevoir des baisers. Il ressemble alors à Janus, avec cette différence que ses deux visages n'ont pas la même situation que ceux du Dieu. Mais le faire paroître seulement en bouc effroyable, n'offriroit pas quelque chose d'assez merveilleux ; il falloit une invention qui sentît mieux le prodige : les Auteurs y ont pourvu. Ils le font sortir d'abord tout petit d'une cruche, & tout d'un coup il prend cette grandeur effroyable

& démesurée sous laquelle on vient de le représenter ; & comme on ne sauroit qu'en faire , s'il restoit dans cette forme gigantesque & dans cette amplitude énorme , il rentrera dans la cruche , afin qu'on n'en soit pas embarrassé. Les gens qui ne sont pas d'une crédulité facile , diront peut-être qu'il faudroit être bien cruche pour croire de pareils récits ; on leur répondra , un peu trop librement peut-être , que , d'après la possibilité qu'on y a vue , on a cru pouvoir se permettre de l'écrire.

La principale forme du diable dans le sabat est donc celle d'un grand bouc ; mais il n'est pas rare qu'il en change. Il se transforme quelquefois en grand levrier noir , ou en bœuf bien cornu , ou en tronc d'arbre , ou en oiseau noir comme un corbeau. De toutes ces figures , la plus ordinaire , & celle qui impose le plus & lui donne un air plus magistral , c'est la première , c'est-à-dire , celle d'un grand bouc ayant trois cornes & deux visages. C'est sous cette forme ,
ou

ou sous celle d'homme qu'il se montre sur un trône fait à la diable.

Le diable commence l'exercice de son sabat par visiter tous ceux & toutes celles qui y sont , pour voir si les uns & les autres lui appartiennent , je veux dire , s'ils ont de certaines marques par lesquelles il les a enrôlés pour son service. Il imprime ces marques à ceux qui n'en ont point ; car , puisqu'ils se trouvent dans ce lieu , c'est un témoignage du dessein qu'ils ont d'être des siens. Il les marque ou aux paupières , ou au palais , ou aux fesses , ou au fondement , ou à l'épaule , ou entre les lèvres , ou à la cuisse , ou à l'aisselle , ou à l'œil gauche. Ces marques représentent , ou un lièvre , ou une patte de crapaud , ou un chat , ou un petit chien noir , & sont toutes si insensibles , que , de quelque instrument qu'on se serve pour les imprimer sur la peau , le sorcier n'en ressent aucune douleur.

Outre ces marques que le diable imprime sur ceux qu'il attache à sa milice , il leur donne encore à chacun

Février 1787.

F

un nom de guerre pour les distinguer.

Voilà donc tous les conviés du sabat marqués & nommés. Que vont-ils faire à présent ? Les uns dansent, les autres renouvellent la cérémonie impie de renoncer à Dieu pour se donner au diable. D'autres mangent d'une pâte enchantée, ou se font fucer par le diable le sang du pied gauche, pour se préserver de révéler rien de ce qu'il leur commande de taire. On en voit plusieurs qui rendent un compte exact des maux qu'ils ont faits. Plus ils ont été méchants, plus ils sont loués, estimés, & applaudis. La jolie chose que de voir des crapauds danser, agir, parler ! C'est ce que l'on voit fréquemment au sabat ; & l'on peut dire que les crapauds y jouent un rôle distingué.

Le festin suit : mais quel festin ! Les mets, les plats, les tasses, les assiettes y tiennent du genre & de la forme des êtres infernaux à qui ils sont présentés. = Après le festin, il s'agit d'autres exercices. Quand les forciers ignorent ce qu'ils ont à faire,

le diable vient les instruire de leurs devoirs : mais quels devoirs ! l'impïété, le libertinage obscène, les prostitutions, les incestes Arrêtons-nous sur cette idée. L'Auteur n'est pas allé plus loin ; nous imiterons sa prudence ; mais nous lui reprocherons d'avoir négligé de nous apprendre si la folie de son Héros eut un terme, ou s'il éprouva le triste sort de tant d'autres fous qui ont eu le malheur de dévorer des milliers de volumes faits pour altérer la raison, & dont l'esprit ne se remit jamais. Il y a des folies heureuses, des chimères agréables ; il faudroit les souhaiter aux personnes trop tristes, trop sévères, se les permettre à soi-même, & n'en jamais guérir.

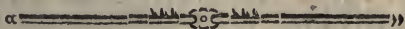
Souvent, en s'attachant à des fantômes vains,
Notre raison séduite, avec plaisir s'égare ;
Elle-même jouit des objets qu'elle a feints ;
Et cette illusion, pour quelque temps, répare
Le défaut des vrais biens que la nature avare
N'a pas accordés aux humains.

Mais un délire qui ne peut obtenir

que le sourire de l'imbécillité dont il est l'image, une crédulité bête, des visions qui n'apportent rien au cœur, & ne prouvent que le dérangement du cerveau, ne sont qu'une affiche effrayante & dégoûtante de la misère attachée à l'humanité. Cependant l'aspect & la société d'un imbécille comme M. Oufle est cent fois moins insupportable que la fréquentation d'un incrédule endurci, & nécessairement insensible, qui autorise le vice de son cœur par le défaut de son esprit. C'est le genre de folie le plus funeste & le plus odieux.



QUAND notre long travail fut fini, nous eûmes la complaisance ou la foiblesse de le lire à quelques personnes assemblées (car nous ne lisons jamais par vanité). Il se trouvoit là quelqu'un dont les idées de magie échauffèrent l'imagination. Il nous remit le lendemain le Conte que l'on va lire. On n'y verra peut-être rien de *magique*; mais il seroit difficile de n'y rien trouver de plaisant.



L'ESPRIT,

Conte à faire mourir de peur.

J'AIMEROIS à conter en bonne compagnie : mais on y a les oreilles si fines , qu'on entend ce que l'innocent conteur n'a pas seulement pensé ; alors on trouve son Conte impertinent. Il faut avouer que des imaginations si promptes n'encouragent pas beaucoup. Malheureusement on ne sauroit se taire ; sans quoi je ne viendrois pas raconter aujourd'hui une histoire que peut-être on interprétera mal.

En fait de ces amourettes qu'on sanctifie du beau nom de passion , je ne connois guère d'aventure plus plaisante que celle du Chevalier de Jonchères. C'est , à n'en pas douter , un Officier brave , un galant homme , charmant , disent les femmes. Il alloit passer quelque temps dans sa famille ,

& il s'avisa d'emmener avec lui ce pauvre Luzel, qui se désoloit comme un enfant sans ressources.

Il faut savoir que sa beauté fidèle étoit contrainte de prendre un époux de la main de ses parens : elle avoit juré qu'elle mourroit plutôt, & elle se portoit bien. On ne croiroit jamais qu'il y a là de quoi se pendre. Luzel y pensoit tous les jours ; & par excès de vertu , il abandonnoit ses droits, fondés sur mille sermens. Ce noble sacrifice étoit cause qu'il séchoit sur pied , & que sa belle n'engraissoit pas : d'où je conclus assez juste qu'il ne faut pas tant se piquer de vertu en amour.

Ah , M. l'Abbé , patience ! Pour un petit mot de réflexion qui m'échappe , vous vous scandalisez ! Vous me demandez mon Conte , mon Conte de l'Esprit , & vous excitez l'impatience de ces Dames ! Doucement ; je procède avec méthode , & j'économise mes petits moyens , par un art qui est bien plus ancien que moi. Apprenez d'ailleurs que je ne fais

point de Conte sans quelques petites réflexions. Si vous ne digérez pas cela, je puis m'arrêter tout court ; & j'enverrai mon Conte de l'Esprit à quelque Journal : mais ces Dames peut-être vous en feroient mauvais gré, & je lis dans leurs yeux qu'il faut que je continue.

Je disois donc que Jonchères & Luzel couroient dans une bonne chaise ; & vous saurez que Jonchères s'amusoit à siffler, tandis que Luzel soupiroit pastoralement. Le tendre ami croyoit, dans la perspective de chaque buisson lointain, reconnoître sa maîtresse qui venoit au devant de lui. Cette erreur le flattoit & le détrompoit tour à tour ; & lorsqu'il apercevoit clairement que jusqu'aux buissons des campagnes tout insultoit à ses douleurs, son ame s'échappoit en vains discours, que Jonchères entrecoupoit assez laconiquement. Il est pourtant vrai que Luzel étoit bien malade, & qu'un des bons remèdes à cette maladie, c'est le babil de l'amitié. Mais le dur Jonchères, comme

un vrai médecin d'armée, traitoit son malade en homme, sans songer que les amoureux sont des enfans.

Enfin cette pauvre blessure, irritée par une main si barbare, alluma une bonne fièvre dans les veines du malheureux ; & Jonchères, qui ne comprenoit rien à cette bêtise, devint un peu plus pitoyable. Il alita son cher ami dans la première auberge, qui se trouva, par aventure, être une maison décente & riche.

L'hôte étoit un homme assez rond de figure & d'esprit, & sa femme assez passable, après avoir passé : tous deux très-honnêtes gens ; & je suis bien aise de faire cette remarque, afin qu'on se dépersuade qu'il n'y a que les fripons qui font fortune. La maison ne brilloit pas autant qu'elle étoit opulente ; mais elle étoit commode & rangée, malgré la multitude des meubles, beaucoup plus riches qu'élégans. Il faut en excepter un seul, où la richesse & l'élégance étoient réunies ; c'étoit la fille de la maison, meuble charmant de figure & d'esprit,

de dix-huit ans déjà, & propre à mettre par-tout.

Voici ce que c'étoit que Baboline, la fille du bon homme tout rond de notre auberge. Une de ces tailles grandes, dont le mouvement est flexible dans tous les sens; des lis, des roses autant qu'il en faut, à un Conteur, pour ne pas mentir en parlant d'un très-joli visage; de ces beaux yeux spirituellement tendres, qui ont l'air de dire à un homme aimable: Dites-moi que vous m'aimez, & moi, je vous aimerai. Une bouche qui sourioit à propos de tout, avec des bras aussi blancs que du lait, qu'elle croisoit, en vous écoutant, d'une manière charmante au-dessous de la hotte des amours. C'est au plus juste la forme que présentait son tablier blanc, proprement épinglé de quatre épingles. J'en dirois bien davantage, si l'on ne s'étoit pas avisé de soupçonner la véracité des Conteurs. Depuis que le beau monde se dégourdit, on commence à croire que les choses ne se trouvent pas toutes faites comme

on les raconte ; & puis le Narrateur est accusé d'invention. Voilà ce que c'est que trop d'esprit ; il mène à l'incrédulité. Qu'il fût donc de savoir que Baboline étoit au surplus très-bien élevée, d'humeur complaisante, gracieuse à tout le monde ; mais sage comme un petit démon.

Il arriva ce que Dieu voulut, c'est-à-dire, qu'en punition de la dureté de Jonchères à l'égard de son malade, le diable vint le tenter sous la forme de Baboline. C'étoit un honnête homme que Jonchères : il passa bien huit jours à résister à cette mauvaise pensée : mais au bout de huit autres jours, il se sentit tout à fait amoureux : il employa la semaine suivante à dire qu'il aimoit ; au bout du mois on le crut. Il essaya de savoir s'il étoit aimé ; & au bout de l'autre quinzaine, Baboline lui répondit en soupirant qu'elle n'en savoit rien : mais au moins désiroit-elle de le savoir. Hélas ! à quoi cela lui serviroit-il ? ajouta-t-elle . . . comment à quoi ? répondit-on, mais quand ce ne seroit qu'à passer le temps.

Voilà ce que c'est que l'habitude des propos irréfléchis. Ce mot fit une impression profonde dans l'ame de la charmante hôtesse. Elle s' alarma, elle en pleura de douleur ; elle voyoit qu'il falloit rompre une innocente familiarité. Monsieur l'Officier n'étoit pas sage ; cela étoit clair : elle étoit la plus malheureuse fille du monde.... Ah ! ciel ! que M. de Luzel n'est-il guéri ! Qu'il s'en garde bien , lui répondit Jonchères : mais , au reste , je n'ai besoin ni de sa maladie ni de sa santé ; qu'il reste ou qu'il s'en aille , moi , je demeure. Je ne fais comment une plaisanterie m'est échappée quand j'ai le cœur plein de tristesse , de tendresse , de respect pour vous , Baboline. Pardonnez-la moi , je vous en conjure. En vérité , je ne savois ce que je disois. = Je vous la pardonne. = Et vous ne m'humilierez plus en soupçonnant mes intentions ? = Ah ! c'est vous qui m'avez éclairée. Je n'y pensois pas ; ne nous parlons plus =.

De ce moment en effet elle en évite toutes les occasions ; & voilà mon

Jonchères dont la tête pétille. Toutes les extravagances que l'amour y fait flotter, ne sauroient se rendre. Il se maudit de s'être rendu suspect, tandis qu'il est si tendre. Ce soupçon de Baboline le désole jour & nuit. Il a beau faire ; il ne peut renouer une conversation. Quel parti prendre?... Rien de si simple ; il faut l'épouser ; mais il faut avertir la cruelle de cette résolution , lui demander un entretien sérieux & secret , lui persuader qu'il sera sage ; & c'est ce qu'à la fin du mois il n'avoit pas encore fait.

Enfin vraiment pénétré de sa faute, & poussé par la plus scrupuleuse intention, le Chevalier ne peut supporter le courroux de l'innocence alarmée : il n'est pas né pour des plaisirs vicieux, & il le sent depuis qu'il aime. Cette honte qu'il a , ses motifs, qui sont de rendre la paix à cette ame charmante qu'il a troublée, & son amour aussi, joint à la témérité ordinaire du Guerrier, lui rendirent certaine nuit son lit insupportable. Il

s'habille à peu près; & dans la précipitation de ses idées, il oublie son habit, ses souliers, sort de sa chambre en bonnet de nuit, tire sa clef, & vient, en palpitant, lever le loquet du paradis où reposoient ses amours.

La décence villageoise est ici merveilleuse. Point de verroux : une mère peut à toute heure entrer dans la chambre de sa fille. Frappé de cette facilité, sans avoir seulement pensé à l'obstacle, Jonchères s'avance dans les ténèbres, & rencontre le fauteuil chargé des chastes vêtemens de sa beauté. Son cœur va comme le cliquet du moulin, l'haleine lui manque, ses genoux plient; le voilà donc assis tout près d'elle.

Et c'est alors qu'il songe à son extravagance. Que va-t-elle dire en se réveillant? Faute sur faute, & c'est ainsi qu'agit l'amour. Les bras lui tombent, sa main pose à côté du chevet; il y abandonne la clef qu'il tenoit depuis sa chambre. La sueur le prend; il sent un vertige, & pour se soutenir, il saisit le rideau.... Fut-ce

en tirant les rideaux ? Je n'en fais rien : mais il est certain que quelque chose contribua à faire pencher le ciel du lit, sur lequel on avoit entassé plats, assiettes, tasses, soucoupes de faïence & de porcelaine, dont la chute fit un bruit épouvantable.

Jugez de sa surprise ! elle étoit nécessaire pour le ranimer. Il s'enfuit au cri que fit Baboline. Le père, la mère, & les servantes accoururent avec des lumières : on trouva la pauvre fille ensevelie dans ses couvertures. On lui demanda la cause du désordre : hélas ! qu'en savoit-elle, à moins que ce ne fût un esprit, l'esprit sans doute qu'elle avoit vu tout blanc, au moment où le tapage l'avoit réveillée ?

Cependant le malheureux Jonchères arriva sans accident à la porte de sa chambre ; plus de clef. Il descend à celle de l'amant infortuné : on l'avoit emportée, & Luzel dormoit profondément. Il s'arrêta donc au parti de se morfondre durant le temps vraisemblablement qu'il faudroit à tout

le monde pour se rendormir , & d'aller reprendre sa clef où il l'avoit laissée.

Ce temps écoulé n'étoit pas le terme de ses malheurs. Au retour , les verroux étoient mis , & Baboline les avoit fortifiés par un rempart de fauteuils. La nuit se rafraîchissoit de plus en plus , & dans cette extrémité , il conjectura que la Gouvernante , qui couchoit dans une chambre au pied de l'escalier , n'y seroit pas rentrée , & qu'elle auroit partagé le lit d'une autre servante , en ce moment de frayeur universelle. Il s'y rendit bien doucement , attendu qu'une légère cloison séparoit cette chambre de l'appartement des maîtres de la maison.

Malheureusement l'hôte avoit acheté , la veille , deux ou trois cents verres , qui se trouvèrent rassemblés dans une grande corbeille posée sur une mauvaise table appuyée au lit de la Gouvernante. Mon Chevalier , qui s'avançoit à pas discrets , reconnut qu'il étoit barré par cette table , &

il essaya de la détourner pour arriver au lit. Mais au moment où il lâcha prise, l'antique meuble s'écroula, & l'éclat des verres dispersés fut tellement aigu, que toute la maison, de nouveau réveillée, retentit du cri des femmes. La Gouvernante, qui se trouvoit dans son lit, poussa le premier & le plus terrible. Un gros chat, qui s'étoit endormi sur une chaise, alla se réfugier, de peur, justement sur la poitrine de cette pauvre fille, qui n'osa toucher à l'esprit, & se contenta de crier miséricorde. Mon Jonchères, en fuyant, se rendit encore ici visible dans son habit de purgatoire; & en regagnant la porte, il marcha sur un gros chien, qui le prit aux cuisses, & redoubla le vacarme par ses aboiemens.

Où fuir? L'horrible cerbère le poursuivit encore dans l'escalier qu'il remonte. Heureusement, la voix d'un valet qui descendoit, obligea l'animal trop fidèle à redescendre aussi. Mais que devint ce valet, lorsqu'il vit monter, à toutes jambes, le malin esprit,

qui sembloit venir à lui pour l'emporter ? Il se crut déjà dans les enfers , & il ne lui resta que le courage de remonter bien vite à son petit grenier , dont il referma la porte avec précipitation.

Dans cet intervalle , le reste de la maison s'étoit réuni autour du lit de la Gouvernante , qui étouffoit ses cris sous la couverture , où elle se ramassoit en un peloton. Elle en sortit baignée de sueur & horriblement effrayée. On l'interrogea si souvent , qu'elle répondit enfin , mais d'une voix épuisée , comme si elle eût porté avec son chat tout le poids immense du cochemart infernal. Hélas ! que lui demandoit-on ? C'étoit l'esprit de Mademoiselle , le même qui étoit revenu dans sa chambrette pour casser encore les verres. Elle l'avoit vu ; il l'avoit meurtrie de coups , tandis qu'un autre esprit s'étoit appesanti sur elle.

Cette fois il n'y eut personne qui ne commençât à croire tout de bon qu'il revenoit un esprit mal intentionné. Mademoiselle Baboline se réveilla ,

pour la seconde fois , au bruit qu'on alla faire à sa porte : elle ouvrit , & en se rapprochant de son lit , elle aperçut la clef maudite , qu'elle connoissoit assez bien. Ses genoux entrement de peur , quoiqu'elle n'eût pas revu l'esprit ; & lorsque chacun lui dit qu'il revenoit certainement , elle feignit de le croire , & rendit graces au ciel de son heureuse délivrance. On juge bien qu'elle ne se distingua pas des autres , & qu'elle ne jugea pas l'esprit bien intentionné. Elle en eut un chagrin qui parut à son visage , & qui fut pris pour un effet de la tristesse générale de la maison.

Cependant le jour approchoit , & l'on eut besoin du valet qui devoit panser les chevaux de plusieurs marchands prêts à partir. Une servante alla frapper à sa porte : mais le malheureux ne voulut jamais répondre ; & cette servante , qui n'attendoit que la saison suivante pour s'en faire un mari , s'inquiéta si vivement sur le fort du bon garçon , qu'elle engagea

tout le monde à lui porter secours, si toutefois l'esprit s'étoit contenté de le battre, & ne l'avoit pas emporté. Baboline y voulut aller comme les autres, avec le dessein de remettre charitablement la clef à la porte de son cruel amant. Luzel, qui les entendit monter en troupe, crut que le feu ravageoit la maison; & la frayeur lui donnant un peu de force, il parvint à les suivre.

On fait que le diable, pour nous tromper, emprunte souvent la figure & la voix des personnes qui nous sont les plus chères. On fait cela si généralement, que le pauvre valet ne l'ignoroit pas : aussi frappa-t-on long-temps à la porte de son grenier, sans qu'il osât donner signe de vie par une syllabe. Enfin le maître se fit apporter des outils qui donnèrent l'entrée; mais on fut émerveillé bien autrement, lorsqu'on aperçut le grabat vide, & nulle trace par où l'on eût pu sortir. Assurément l'esprit avoit fondu le pauvre valet. On n'osoit pas même se hasarder à toucher

au lit , dans la crainte de le voir tomber en poussière , ou s'évanouir en fumée.

Luzel , qui avoit la tête un peu plus ferme que le cœur , s'avisa pourtant de remuer ce lit , & découvrit le misérable caché entre le matelas & la paillasse. A mesure qu'on s'opiniâtroit à le découvrir , il s'en défendoit avec des cris épouvantables , qui firent croire à la fin qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Luzel pria l'hôte de lui parler avec douceur , & de cesser toutes les violences. Les femmes le pressèrent avec amitié de répondre , s'il connoissoit au moins leur voix. Il exigea , somme toute , que chacun fît un signe de croix , avant que de compter sur sa confiance.

Ce fut après cela qu'il fit part de sa rencontre nocturne , dont Luzel sourit tout seul. On raconta à ce dernier les deux autres aventures , qui ne l'ébranlèrent point. Hélas ! Monsieur , lui dit l'hôtesse , comment ne croyez - vous pas au malin , quand

c'est peut-être lui qui vous a mis dans le triste état dont vous ne pouvez guérir ? Après avoir dit ces mots, elle prit une servante par le bras, & se fit conduire vous entendez ? où la peur suffit pour mener les gens. Aussi - tôt qu'elles eurent ouvert la petite porte, elles aperçurent l'esprit qui claquoit des dents sur son trône d'obscurité, l'esprit de Baboline, l'esprit blanc de la Gouvernante, & le diable du valet, qui se leva aussi grand que le plus grand géant qu'il y ait au monde. Oh ! jugez de l'épouvante des deux femmes ! Il n'y avoit plus ni maîtresse ni servante ; chacun pour soi dans les périls, & chacune se sauva, en poussant des cris qui alarmèrent tout le voisinage.

Réunies au reste de la troupe, la peur ne les quittoit pas encore. Je l'ai vu, nous l'avons vu ; c'est maintenant aussi clair que le jour que le diable est dans la maison. Eh ! mais, mon Dieu, dit Baboline, c'est peut-être qu'il a peur de s'en aller : si nous allions chacun dans nos chambres ?

Vous verrez , dit Luzel , que c'est un coquin , tout bonnement. J'espère , Monsieur le maître , que vous voudrez bien m'accompagner , & , tout foible que je suis , nous l'arrêterons à nous deux. Eh ! non , Monsieur , s'écria Baboline avec une frayeur charmante ; non , mon père , au nom de Dieu , n'allez pas chercher plus de mal qu'il n'y en a. Et dites-moi , ma femme , répondit l'hôte , a-t-il parlé ? Oh , la bête ! est - ce que les esprits parlent ? Ni les coquins , lorsqu'ils sont surpris , répliqua Luzel.

L'hôte , que ce discours encourageoit , dit à sa femme : Descendez , & allez-vous-en vous fortifier un peu le cœur. Moi , je vais chercher l'épée de Monsieur l'Officier , & nous verrons ce qui en est. Ah ! mon père , dit Baboline , songez donc que les esprits , ce sont des fantômes ; ce n'est que du vent , rien. On ne peut leur rien faire , & ils peuvent faire tant de mal ! je frémis seulement d'y penser.

Allons , allons ; vous , les femmes , descendez comme je vous dis. Quant

à moi , je suis résolu. Ainsi descendit l'aimable Baboline , dans des tranfes inexprimables. Quel malheur ! quelle sottise que l'amour ! & quel mauvais esprit que celui d'un Officier ! En continuant ces exclamations secrètes , Baboline arrivoit au-bas de l'escalier , les yeux tout gros de larmes.

Cependant notre amoureux esprit avoit prévu qu'on ne manqueroit pas de le venir chercher au lieu de sa dernière apparition. Il s'en évada , sans autre inconvénient que de laisser les traces sanglantes de ses pieds coupés , & des morsures encore ruisselantes du gros chien , sur tous les degrés de l'escalier. En passant devant la chambre de Luzel ; il la vit ouverte , le lit vide ; & je vous demande s'il fut lent à s'y précipiter & à se blottir dans les draps encore chauds ; ce qui le soulagea gracieusement du froid qu'il avoit enduré la nuit. Il s'enferma dans les rideaux , si bien que l'hôte , qui vint chercher l'épée , remonta sans l'avoir aperçu.

Après une perquisition fort inutile

de ce méchant esprit, l'hôte ne fut trop à quoi borner ses conjectures, d'autant moins qu'il avoit retrouvé toutes les portes de sa maison bien exactement fermées. Néanmoins Luzel ne voulut pas en démordre, & il rentra dans sa chambre, riant en son ame de l'apparition des esprits.

Mais en voyant les rideaux de son lit fermés, il se demande d'abord s'il est bien vrai qu'il ne les ait pas laissés ouverts; & sa surprise fut aussi grande que celle des autres, lorsqu'il vit un homme couché dans son lit. Soit frayeur, soit le premier effet de la surprise, il recule jusqu'à la porte, tout prêt à crier à l'aide, si Jonchères ne l'eût appelé par son nom.

Ils en étoient encore à gémir sur le sort des amans, lorsque l'aimable Baboliné parut à l'entrée de la chambre, pour demander à M. Luzel s'il ne se sentoît pas plus incommodé. Elle avoit pris ce prétexte pour monter à la chambre de Jonchères, & remplacer la clef sur la porte. Elle avoit été bien aise de voir redescendre son père

père sans succès : mais elle étoit sur les épines, tant qu'elle ne sauroit pas l'étourdi dans un lieu de sûreté ; & le jour, qui pouvoit éclairer tout le mystère de la nuit, renouveloit dans son ame de cruelles agitations.

Luzel lui répondit qu'il la remercioit bien fort de sa charmante attention, & il lui demanda si elle ne voudroit pas s'approcher pour entendre un mot qui lui feroit plaisir. L'innocente, qui ne demandoit qu'à sortir de ses perplexités, avança jusqu'à trois ou quatre pas du lit, où elle en reconnut l'auteur trop aimable. Elle rougit, & ses larmes échappèrent, malgré elle, avec un sanglot. Elle rendit la clef fatale, & se retira sans oser rien dire.

Les blessures du Chevalier, le froid de cette nuit désastreuse, la douleur & l'amour ébranlèrent si bien sa santé, que, dès ce jour même, il fut attaqué d'une fièvre qui lui dura longtemps. Pendant sa maladie, Baboline lui prodigua autant de marques de son amour, qu'elle lui prodiguoit de

Février 1787.

G

rigueurs en santé. Jamais elle ne put entendre l'expression des repentirs de son amant sur l'histoire de l'esprit, sans rougir, aussi pure qu'une rose, & sans le prier de s'interrompre sur un fait qui la couvroit de honte, disoit-elle.

Or maintenant, Mesdames & Messieurs, savez-vous ce qui arriva ? Le Chevalier de Jonchères, Officier françois & gascon, respecta cette innocence, & se fit, dans le cours de cet amour, un certain fonds de sérieux qui l'a rendu homme solide, sans s'éloigner de la galanterie. Il a proposé à sa maîtresse une épreuve réciproque de deux ou trois ans, fondée sur la naissance du Chevalier & sur la fortune de Baboline. Il est persuadé qu'une mésalliance, quand elle est le fruit du premier mouvement de la passion, & quand elle n'a que de vils motifs, doit être impardonnable. Mais si Baboline, à qui sa fortune peut donner un meilleur parti ; si le Chevalier, qui en mérite un plus grand par sa naissance, reconnoissent

qu'ils s'aiment avec autant de pureté & de bonne foi qu'aujourd'hui, la noblesse & la fortune se réuniront en faveur du mérite & de l'amour.

On peut faire pis, on peut faire mieux. Quant à mon avis, c'est qu'à la vérité, dans ce monde, la vertu est de ces femmes qui ne sont ni mal ni bien, mais toujours passables; & je serois fâché que Monsieur l'Abbé se scandalisât de cette conclusion de mon Conte.



Note sur l'Auteur du premier Ouvrage (1).

LAURENT Bordelon, né à Bourges en 1653, mourut à Paris, en 1730, chez le Président de

(1) Nous déclarons qu'elle est copiée du *Nouveau Dictionnaire Historique de tous les hommes qui se sont fait un nom par des talens, des vertus, &c. &c.*

Lorsque l'on trouve une note toute faite, & qu'on n'a rien à y ajouter, il est permis sans doute de prendre le parti que nous prenons. Il faut cependant le déclarer au Public; & c'est ce que tout le monde ne fait pas.

Lubert, dont il avoit été Précepteur. Il étoit Docteur de Bourges ; il n'en travailla pas moins pour le Théâtre de Paris. On a de lui plusieurs Pièces entièrement oubliées : *Misogine* , ou *la Comédie sans Femmes* Scènes du *Clam* & du *Coram* *Monsieur de Monte-en-Trousse* , &c. &c. &c. Le Théâtre convenant peu à son état, il se jeta dans la morale, & il la traita comme il avoit fait la Comédie, écrivant, d'un style plat & bizarre, des choses extraordinaires. De tous ses Ouvrages, ni *le Mital*, ni *le Voyage forcé de Becafort, hypocondriaque*, ni *le Gengam*, ou *l'Homme prodigieux transporté en l'air, sur la terre, & sur les eaux*, ni *le Titatutesnosy*, ni *le Supplément de Tasse-Roussi-Friou-Titave*, &c. ; il ne reste plus que son *Histoire des Imaginations extravagantes de M. Oufle*, servant de préservatif contre la lecture des Livres qui traitent de la magie, des démoniaques, des forciers, &c. On a réimprimé cet Ouvrage en 1754. (Il est néanmoins assez rare. Il reste sur-tout très-peu d'exemplaires de la première édition faite en 1710. Les estampes n'en sont pas sans mérite, tant pour le dessin que pour la gravure. Il s'en trouve un exemplaire à notre bureau, que l'on pourra se procurer en s'adressant au chef dudit bureau.)

Bordelon ne raconte pas les extravagances de son Héros avec le même esprit que Cervantes a mis dans le récit de celles de Don Quichotte (on a pu aisément s'en apercevoir). Son style est si diffus & si assommant, que les compilateurs les plus lourds trouveroient de quoi s'y ennuyer. (Sans être fort légers peut-être, nous avouons qu'il nous a fallu tout notre zèle pour conduire notre travail à son terme, sans nous endormir plus d'une fois.) Bordelon disoit qu'il écrivoit pour son plaisir, mais il ne travailloit pas pour celui de ses Lecteurs. Ayant dit un jour que ses Ouvrages étoient ses péchés mortels, un plaisant lui répliqua que le Public en faisoit pénitence. = Ses *Dialogues des Vivans* (Paris 1717) sont recherchés par quelques curieux, tout insipides qu'ils sont, parce qu'ils furent supprimés dans le temps, sur les plaintes de quelques personnes qu'on y faisoit parler.



QUATRIÈME CLASSE
ROMANS D'AMOUR.

LYSIGERASTE,

O U

LES DÉDAINS DE LYSIDE;

*Antipathie d'amitié arrivée de ce temps,
sous les noms d'Euthamas & de Lyside,
de Tersandre & Alexinde.*

Œuvre enrichie de belles moralités;
par M. TURPIN, Chevalier, Sieur
de Longchamp.

Quod tibi fieri non vis , alteri ne feceris.

Un Vol. in-8°. de 486 pages. Paris ,
chez Melchior Mondière, 1629.

«—————»
V OICI encore un Roman inconnu à l'Abbé
Lenglet Dufresnoy.

Il est dédié à Esther de Poix, femme de Pierre de Vieux-Pont; Chevalier des Ordres du Roi.

Cette Dédicace est suivie d'une Elégie, d'une Ode, d'une Consolation, d'une Complainte pour le pauvre Euthamas, d'un Sonnet, par M. de Vieux-Pont, d'un autre par Favier, & de quelques Stances par un Anonyme.

«=====»

L'AUTEUR plaint d'abord les amans malheureux, & les exhorte à lire avec fruit sa propre histoire, pour les détacher des ingrates beautés qui les dédaignent.

Ce n'est pas toujours le mérite, l'esprit, ni même une figure agréable qui inspirent l'amour. Euthamas avoit tous ces avantages au printemps de sa vie, sans parler d'un beau nom, d'un caractère loyal & franc, de tout ce qui est en droit de commander l'estime. Né dans le noble château de ses pères, près de ces belles plaines que le Cher arrose, il vit couler son enfance dans le bonheur; & pour

l'augmenter encore , on lui donna , pour compagne de ses jeux , la charmante Lyfide , fille d'un Gentilhomme voisin , & destinée à être un jour sa femme , de l'aveu des parens communs. Lyfide comptoit des Héros parmi ses ancêtres : sa taille , dit l'Auteur , étoit haute & belle ; son visage , un peu long , lui donnoit beaucoup de noblesse , sans rien ôter aux graces ; son maintien répondoit à son illustre extraction. Elle avoit un son de voix ravissant. Enfin , par sa blancheur , par ses yeux , ses cheveux , son esprit , elle ne le cédoit à aucune des plus brillantes Héroïnes de Roman.

Mais fière en proportion de toutes ces belles qualités , elle avoit eu , dès l'enfance , trop de flatteurs , elle avoit trop accoutumé son cœur au besoin d'être louée ; elle étoit devenue haute , altière , dédaigneuse ; elle avoit dénaturé le plus heureux caractère.

Dès l'âge de douze ans elle se rendit insupportable par son orgueil. Jusques-là elle avoit vécu avec Euthamas dans une intimité qui charmoit

les deux familles. Tout à coup elle borna les innocentes caresses qu'elle lui avoit faites ; elle ne daignoit plus lui parler ; elle le repouffoit ; elle finit enfin par concevoir pour lui une antipathie si violente , qu'elle ne pouvoit plus entendre prononcer son nom.

Euthamas , malgré son extrême jeunesse , avoit cependant déjà de l'amour pour elle ; & l'amour sans espoir n'en devient souvent que plus vif. Trop repouffé , il gémit , il s'irrite , il se plaint : mais Euthamas ne se permettoit point la plainte ; s'il se l'étoit permise , l'altière Lyfide l'eût foudroyé d'un regard.

Il accoutuma donc son jeune cœur à souffrir en silence. Retiré dans sa chambre , & ne pouvant lui parler , il lui écrit , non des lettres , mais des discours , des histoires sur les amantes dédaigneuses.

Les deux familles viennent s'établir à Paris , & les deux enfans les y suivent. C'étoit le temps du mariage de la sœur de Louis XIII avec l'in-

fortuné Roi d'Angleterre , qui fut depuis décapité. Lyfide , entourée de courtifans qui se récrioient fans cefse fur fon éclatante beauté , en devint bien plus orgueilleufe encore. Elle ne pouvoit plus voir Euthamas , fans feindre une incommodité ; & pendant que , retirée , elle paroiffoit souffrir du mal dont elle s'étoit plainte , l'infortuné , que les fêtes de la capitale excédoient , alloit confier fes peines aux échos des Tuileries. Il leur faifoit redire ces vers :

Sous le masque trompeur d'une belle apparence ,
J'ai chéri les attraits de l'infidélité ,
J'ai caressé de l'air ; & pour la vérité ,
Je n'ai fait qu'embrasser sa vaine ressemblance.

Ainsi fit Ixion , flatté de l'espérance
De dormir dans les bras d'une divinité :
La feinte fut l'appât de ma simplicité ,
Et la feinte le fut de son outrecuidance.

Terfandre , son ami d'enfance , ayant appris le mal qui le tourmentoit , vint le consoler. Hélas ! lui dit-il , je me suis vu dans les angoisses que tu

endures. J'en suis quitte aujourd'hui; j'ai rompu mes fers. Ecoute mon histoire, & puisses-tu ensuite imiter mon exemple !



Histoire de Tersandre.

Nous étions trop heureux, mon cher Euthamas, dans notre enfance. Nos parens, par leur fatale tendresse, font venus depuis empoisonner nos jours, en nous attachant, si jeunes, au char de deux beautés impérieuses. Ce que tu as essuyé de peines & d'outrages de la part de Lyfide, je l'ai pareillement éprouvé de la part d'Alexinde.

Je ne te dirai rien de sa figure, de ses graces, de tout ce qu'elle avoit de piquant & d'enchanteur. Tu l'as vue, & mille fois tu as entendu dire que la Touraine n'avoit jamais rien produit de plus capable de fixer un cœur; Lyfide seule lui étoit comparée.

Mais , quelque supérieure que fût sa beauté , sa hauteur l'étoit bien davantage. Plusieurs choses m'annoncèrent d'abord que la nature ne l'avoit formée ni sensible ni reconnoissante. Sans respect pour la vieillesse & pour le sang , elle choquoit les personnes âgées , elle méprisoit les conseils de ses parens , repoussoit leurs amis , blâmoit leurs manières , désapprouvoit leur conduite. Le dédain qu'elle contracta , dès l'enfance , pour tout ce qui l'entouroit , en imprima le caractère à sa bouche , & sa lèvre supérieure , en se relevant , marquoit d'abord un mépris révoltant. Sa susceptibilité devint si grande , que la moindre chose la contrarioit.

Je remarquois ces défauts , j'en gémissois souvent : mais je l'aimois , & tout s'effaçoit à sa vue ; je l'aimois , & j'étois condamné à un long malheur , à moins qu'un coup de tonnerre ne m'affranchît.

Te retracerai-je tous les tourmens que me fit endurer la cruelle , l'inhumanité avec laquelle elle repoussoit

mes vœux , avec laquelle elle jetoit la douleur dans mon sein ? Cette enfant gâtée de la nature ne vouloit pas souffrir qu'on osât l'aimer ; & ce n'étoit pas seulement ma tendresse , c'étoit encore le sentiment de sa mère , l'amitié de ses proches qui l'offensoient.

Cependant nos parens , qui avoient résolu notre alliance , nous faisoient continuellement voyager ensemble ; de château en château , chez leurs amis communs , sur les bords fleuris de la Loire : mais combien la dure Alexinde méloit de fiel & d'absynthe à la douceur que je trouvois encore à voyager avec elle ! Elle ne craignoit pas de me dire que nul Gentilhomme de Touraine ne méritoit sa main. On lui avoit parlé de la Cour : c'étoit là que se portoient tous ses vœux. Elle me disoit qu'inutilement ses parens vouloient la donner à moi ; qu'elle me haïssoit ; qu'elle aimeroit mieux mourir que de m'appartenir.

Et moi , né si haut , si fier , je continuois cependant de ramper devant

ce tigre. Il m'étoit impossible de rompre mes fers. Tout le monde s'apercevoit du changement survenu en moi. Le dépit m'invitoit à en publier la cause, & je me taisois.

Je tombai malade. Le danger où je fus bientôt, intéressa tout le monde, & la cruelle en jouissoit : je ne la vis pas une seule fois durant ma maladie.

La convalescence est une nouvelle vie morale, comme elle est une nouvelle vie physique.

Affranchi de la maladie, j'eus la force de réfléchir sur ma passion. Je m'examinai ; & ne vis rien, dans le peu de vertus & de talens que le ciel m'avoit départis, qui ne méritât un sentiment bien contraire au mépris. On m'apprit la joie indécente & barbare qu'elle n'avoit pas craint de montrer lorsqu'on trembloit sur mon sort.

Je soupirai encore, & d'une manière bien pénible, je l'avoue ; mais je voulus partir, quand je me trouvai un peu plus de force, en prétextant le besoin de respirer un autre air.

J'obtins la liberté que je demandois , & je partis en effet Seul , isolé alors , tout ce que j'avois laissé se retraça vivement à ma pensée. Il me fut impossible d'arracher le trait de mon cœur , & jamais l'image adorée de la barbare n'avoit triomphé plus impérieusement de toutes les facultés de mon être. Mon état étoit une vraie frénésie , & involontairement je laissois consumer ma vie au feu qui me dévorait.

Lorsque je fus revenu , mon père , alarmé de cet excès de mélancolie , me dit : Eh quoi , mon fils , est-ce ainsi que vous consolez ma vieillesse ? Où est donc cette activité qui doit caractériser votre âge ? J'ai vu un temps où vous aimiez l'exercice du cheval , celui de la chasse , tout ce qui prépare enfin au métier de la guerre , votre élément naturel. Mais je me doute de ce qui vous trouble : heureusement l'âge & l'expérience m'ont appris que quand on soupire à vingt ans , cela n'est pas fort dangereux. Avoue , mon enfant , que ma

conjecture est vraie ; mais c'est apparemment pour une autre qu'Alexinde que tu soupîres , & voilà ce qui me fâche. Quoi , déjà de l'infidélité pour elle , avant que tu aies reçu sa main ?

J'appris à mon père qu'il se trompoit ; je lui ouvris mon cœur tout entier ; je l'instruisis enfin de tous les torts d'Alexinde.

Heureux mille fois , mon cher Euthamas , ceux qui trouvent leur ami dans leur père ! Cet avantage inappréciable que m'accorda le ciel , m'a retiré de l'état affreux où je te vois. Sans les bras que la nature me tenoit , je ne me ferois jamais dégagé des nœuds d'un indigne amour. Apprends , mon ami , avec quelle tendresse & quelle dextérité , tout à la fois , l'homme respectable à qui je dois le jour m'a aidé à les briser.

Quand je lui eus peint , avec autant de vérité que d'énergie , l'injurieux mépris dont on payoit le plus tendre amour , mon père me dit :

Mon enfant , tu connois toute ma tendresse , & tu fais que le plus cher

de mes vœux a toujours été pour ton bonheur. Conformément à ce désir, je te destinois Alexinde comme le plus honorable parti & la plus belle personne de toute la province. Tu l'aimois ; j'étois persuadé qu'elle t'aimoit de même. Je proposai ton alliance avec elle, & ses parens y souscrivirent.

Tu m'apprends qu'on ne t'aime point ! Mes idées changent. Graces au ciel, mon fils est fait pour honorer la maison qu'il associera à la sienne, quelque brillante qu'elle puisse être. Il est bien malheureux sans doute de déplaire à la hautaine & orgueilleuse Alexinde ; mais nos Héros ne manquent point de filles qui peuvent s'égalér à elle. Sa vanité & sa présomption lui persuadent qu'elle ne doit épouser qu'un Prince ; dès ce moment, elle est indigne de toi. Je t'avouerai bien plus, & cet aveu te prouvera mon amour ; je l'aurois vue avec peine entrer dans ma famille. N'ayant pas, comme toi, les yeux fascinés par une passion aveugle, j'ai

bien examiné, bien étudié cette fille altière : elle n'aime & ne peut aimer qu'elle ; elle méprise jusqu'à ses parens ; à son âge, & dans le printemps de sa vie, elle a déjà secoué tous les principes. Je sens qu'elle m'auroit dédaigné aussi ; mais j'avois pris le parti de sacrifier mon bonheur au tien.

Ces expressions touchantes de la tendresse paternelle étoient trop faibles encore pour faire évanouir mon amour ; & la dure Alexinde avoit acquis trop de puissance sur mon cœur, pour qu'il fût en moi de briser si aisément le joug de l'esclavage. Cependant quand j'eus épanché mon fatal secret dans le sein de mon père, je me sentis soulagé. J'avois trouvé un ami ; je me jetai dans ses bras, comme dans un asile sacré ; & l'amour paternel commença insensiblement à me consoler de celui que j'avois à vaincre.

Mon sage guide eut la sobriété de me parler peu de mon mal. Aux conseils si froids que d'autres prodiguent en pareille occasion, il substituoit la

diversion des exercices du corps. Il me menoit chez ses voisins , & me mettoit à la source de tous les plaisirs champêtres , pour dissiper *la fièvre amoureuse* qui me faisoit toujours sentir ses accès.

Au bout de quelque temps , quand il me crut capable de recevoir une consolation durable , il m'apprit que la mère d'Alexinde venoit de la conduire à Paris. Il me dit ensuite qu'on alloit la marier , sans nommer encore l'heureux mortel destiné à la posséder.

Ce mot cruel fut un coup de poignard pour moi. Mon père , sentant alors qu'il avoit été trop vite , me traîna avec lui à l'armée royale qui alloit assiéger Benjamin de Rohan dans la ville de Saint-Jean-d'Angély. Guidé par le désespoir , je me précipitai avec ardeur dans les bataillons des rebelles ; & le Roi , à qui on vanta mes premiers pas dans la carrière militaire , voulut me voir ; il daigna louer mon courage en la présence des braves.

Ah ! cet éloge flatteur ne parvint

pas jusqu'à mon ame : l'inexorable Alexinde la remplissoit encore toute entière. J'eus l'inconcevable foiblesse de lui écrire du camp de Poitou.

C'étoit dans le temps où j'étois commandé pour escorter le Héraut chargé de dire , selon les usages de l'ancienne Chevalerie , ces mots sacramentaux au Chef des rebelles : *A toi , Benjamin de Rohan , le Roi , ton maître & le mien , t'ordonne de lui rendre sa bonne ville de Saint-Jean-d'Angely ; à faute de quoi il te déclare à jamais roturier , toi avec les tiens.*

J'attendois avec impatience la réponse d'Alexinde : elle ne vint que trop tôt ; elle étoit désespérante. Je tombai dans un abattement indéfinissable. Mon père arriva , & me trouvant le visage décomposé : Malheureux enfant , me dit-il , que viens-tu donc d'éprouver de nouveau ?

Au lieu de lui répondre , je lui présentai la lettre que je venois de recevoir ; il y lut ces étonnantes paroles : « Quand vous m'aimiez exclusivement à tout , j'ai rejeté vos vœux. Que

dois-je faire aujourd'hui , que vous me sacrifiez à la gloire ? Apprenez que , quand même vous m'auriez intéressée alors , je vous haïrois , pour avoir donné une pensée à la guerre. Je vous conseille de cueillir beaucoup de lauriers en Poitou & en Saintonge , de ne plus penser à moi , & de ne plus m'écrire ».

Mon père me dit : Il faut suivre les conseils de cette dédaigneuse ; & aussi-tôt , pour m'arracher à mes cruelles peines , il me traîna au siège de Montauban ; il me présenta à M. de Mayenne qui commandoit l'armée. Ce Prince me réserva pour l'accompagner. Je le suivis autour des murs de cette cité rebelle , à travers les balles & les hasards , que nous bravions tous deux , lui par courage , moi par désespoir. Hélas ! ce Héros périt sous mes yeux , d'un coup d'arquebuse qu'il reçut à l'œil ; il tomba mourant dans mes bras. Toute l'armée le pleura , & le Roi lui-même lui donna des larmes. Il périt , Euthamas , & moi , je continuai de vivre pour souffrir encore.

Ce fut alors que mon père crut qu'il étoit temps de parler. Après m'avoir préparé à l'assaut nécessaire qu'il falloit donner à mon cœur, il me nomma mon rival, le vil Lucidor, humble roturier, qui osoit déshonorer le titre respectable & antique de Baron, en se le donnant; qui avoit pris une superbe livrée de jaune & or, avec des armes factices, surmontées d'une couronne *emperlée & fleuronée*; heureux enfant de Plutus, enrichi des misères publiques; magnifique & ridicule tout à la fois; sans courage comme sans nom; ayant beaucoup de prétentions, sans avoir rien pour les soutenir.

Tel étoit, m'assuroit-on, l'heureux vainqueur d'Alexinde. On m'ajoutoit qu'une union si bien assortie alloit se faire à Paris.

Cette nouvelle, en choquant mon amour-propre, en ranimant ma fierté, fit une impression victorieuse sur mon cœur. Je me retraçai en un instant toutes les duretés d'Alexinde, & je me trouvai bien plus disposé à écouter mon père.

Il profita, pour mon avantage, en homme d'esprit, du beau champ que mon dépit amoureux ouvroit à sa tendresse active; &, comme un cœur passionné a besoin d'un autre aliment quand le sien lui manque, sans m'en rien dire, mon père forma des projets sur les moyens de se ménager une autre belle-fille.

Tu fais, mon cher Euthamas, qu'après la mort de M. de Mayenne, le Roi permit aux Gentilshommes qui étoient venus en foule se ranger sous ses drapeaux, d'aller passer l'hiver dans leurs terres. Les bontés dont ce Héros, qui n'étoit plus, avoit honoré mon jeune courage, me firent demander à Louis la conduite de l'escorte qui devoit accompagner sa dépouille mortelle jusqu'à Aiguillon, qu'il avoit choisi pour le lieu de sa sépulture. Les cœurs sensibles & malheureux aiment à remplir des devoirs tristes & pénibles. Je me mis donc à la tête de la troupe funèbre, qui, entourée de crêpes, renversant ses mousquets & ses drapeaux, marchoit

au son lugubre des tambours revêtus de noir. Nous passâmes ainsi l'Aveiro ; nous côtoyâmes les antiques tours de Massiac ; nous arrivâmes enfin à Aiguillon , l'une des principales terres de Mayenne , & nous déposâmes tristement son corps dans un pauvre couvent de moines , au milieu des lamentations de tous ses vassaux.

Nous reprîmes ensuite le chemin de la Touraine.

En arrivant au château de mon père , simple & honorable manoir de mes aïeux , j'y trouvai une nombreuse & belle compagnie qui venoit nous féliciter de notre retour. Là , mes yeux , qui avoient besoin de trouver un point fixe à mon cœur , s'arrêtèrent d'abord avec intérêt sur la jeune Mélidée. C'étoit celle que la tendresse ingénieuse de mon père avoit voulu me ménager.

Il ne me restoit plus nul espoir du côté d'Alexinde , dont l'hymen avec le merveilleux Baron Lucidor alloit se conclure. Je ne te dirai pas , Euthamas , que Mélidée eût la beauté

&

& les graces enchanteresses de mon inhumaine. Non, mais elle avoit un autre charme, supérieur à la beauté, & bien plus durable, la douceur. Voilà ce qui me frappa, ce qui m'intéressa d'abord, & d'autant plus vivement, que j'avois été malheureux par le défaut contraire à cette vertu. Dès-lors je vis changer en moi, pour ainsi dire, le caractère de l'amour, qui ne s'attache qu'aux choses séduisantes. Je commençai à m'attacher aux qualités solides.

(Ici Tersandre, pour s'affermir dans sa résolution, dépeint les défauts des jeunes beautés de son temps; & nous croyons devoir rapporter ses propres expressions, qui donneront à nos Lecteurs une idée de la coquetterie qui régnoit en France au commencement du règne de Louis XIII.)

« Toutes les jeunes personnes, dit-il, changent tous les mois de mode en habits. Tout leur souci est d'avoir un collet d'un nouveau goût. Toute la matinée, elles l'emploient à se friser & dorloter, puis vont ouïr une

Février 1787.

H

Messe à midi, non point tant par dévotion, que pour se rencontrer comme à un rendez-vous, & cajoler ensemble, pour se faire voir aux jeunes muguets, & piaffer dans les églises, à la cadence de je ne fais quelles postures qu'elles font en cheminant, pensant avoir bonne grace; & en effet vous diriez qu'elles veulent danser une pavane, ou faire l'entrée d'un ballet. Elles ont toujours un pied en l'air; leur tête ne fait que tourner d'un côté & d'autre, comme une girouette ou un moulin à vent. Au lieu de lire dans leurs Heures, elles ne font que badiner avec un éventail, & regarder qui a le plus beau nez.

» Les bourgeois portent maintenant la même sorte d'habits & d'affiquets que les Dames & Demoiselles ».

D'après cet échantillon du style & de la manière du Roman, nous revenons au fond des pensées, & nous continuons notre Extrait.

Terfandre poursuit donc ainsi.

Mon père voyoit avec bien du plaisir que ma blessure commençoit à se cicatriser. Ma mélancolie n'étoit plus, & je commençois, en rompant d'indignes fers, à reprendre mon ancienne gaieté. Quand mon père jugea que ma guérison étoit fort avancée, pour l'accélérer encore, ou pour s'assurer du moins de mon état, il prit un parti bien dangereux, celui de me faire voir encore Alexinde. Je frémis à cette nouvelle qu'il m'annonça : je rappelai pourtant toute ma fierté ; je me ressouvins de tous les outrages que j'avois essuyés, & je me laissai conduire à Paris, où l'orgueilleuse étoit encore.

Nous y arrivâmes dans le temps de l'entrée du Nonce, & j'assistai au repas splendide qu'on lui donna à l'Archevêché. Là, je revis tous les Gentilhommes avec lesquels j'avois guerroyé en Poitou & en Saintonge contre les Huguenots. J'étois à causer dans une salle avec le Duc Charles de Guise & le Prince de Joinville son frère. Le sujet de notre entretien étoit

la mort de M. de Mayenne , leur cousin-germain. Tout ce qu'il y avoit de Seigneurs se réunit à nous , le jeune Duc de Montmorency, Bouteville, des Chapelles, Crussol, Thoiras , du Hallier, & plusieurs autres. Je parlois , avec toute la chaleur du sentiment & de la reconnoissance, du malheureux Prince tué sous les murs de Montauban. L'action avec laquelle je parlois fit prendre le sentiment pour de l'esprit.

Alexinde , qui passa dans ce moment , m'aperçut ; & l'orgueilleuse , me voyant entouré de tout ce que la Cour avoit de plus brillant , en conçut une certaine idée plus avantageuse de moi. Dans la crainte d'être aperçue , elle remit sur son visage son loup qu'elle avoit à la main , & s'approcha. Elle entendit tous les éloges flatteurs qu'on donnoit à ma reconnoissance ; & n'aimant rien que ce qui faisoit du bruit , elle s'imagina qu'un homme qu'on louoit en étoit plus aimable. Dès ce moment , son Baron Lucidor plut bien moins à ses yeux.

Elle s'informa de ma demeure , & me fit dire qu'elle étoit à Paris. Je me rendis aussi-tôt chez elle, où elle étoit sur sa bonne foi , & maîtresse absolue de ses volontés , par la mort récente de son père & de sa mère.

Je m'étois préparé à cette entrevue : elle fit peu d'effet sur mon cœur ; j'avois eu le temps de me remettre. Elle s'en aperçut d'abord , à la politesse extrême que je lui montrai sans affectation. Toutes les femmes , en pareille occasion , ont sur elles un empire que nous sommes loin d'atteindre. Alexinde sauva son embarras par une gaieté que tout le monde auroit cru sincère. Elle me rappela tous les jeux de notre enfance , & l'amitié tendre qui nous unissoit alors. Je me gardai bien de lui rappeler les horribles dédains qu'elle m'avoit témoignés depuis. Elle me parla de Mélidée , dont je lui fis , sans chaleur , le portrait & l'éloge. Elle me demanda , avec un sourire très-fin , si l'instant de mon bonheur étoit encore bien éloigné. Je lui répondis

simplement & sérieusement que nous ferions unis dans un mois.

Je ne fais si elle s'attendoit que je lui parlerois aussi de son Baron ; mais si elle eut cette espérance , elle fut bien déçue. Elle avoit commencé la conversation en riant ; sa gaieté étoit tombée de plus de moitié à la fin de ma visite , & je fus beaucoup moins embarrassé qu'elle en sortant.

Cette conversation me donna la douce satisfaction de voir qu'une flamme qui m'avoit rendu si malheureux étoit éteinte pour jamais. Je fus même flatté de pouvoir croire que je n'étois pas indifférent à l'inconséquente Alexinde. Ce retour de ses sentimens ou de sa fantaisie me fortifia davantage dans le projet de renoncer pour jamais à elle ; & je t'avouerai franchement , mon cher Euthamas , que je fus enchanté de trouver cette occasion de la payer de tous ses mépris.

Dès le lendemain , elle m'écrivit les choses les plus tendres ; je lui répondis avec le plus profond respect.

Je la piquai ; & plusieurs lettres que je reçus successivement d'elle , annonçoient une sorte de dépit amoureux. Je voyois bien que son désir étoit que je retournasse chez elle. Je fus assez maître de moi pour lui tenir rigueur.

Le croirois-tu ? L'arrogante fut obligée de venir me chercher elle-même. Je me prosternai à sa vue. Ah ! ce n'étoit pas ce respect offensant qu'elle vouloit m'inspirer. O ciel ! quel avantage donne sur elle une femme dédaigneuse , au cœur honnête qu'elle a affligé d'abord , & offensé ensuite ! En vain elle déploya , pour me ramener , tout l'artifice , toutes les séductions qui étoient en elle. Il ne lui restoit plus qu'à me sacrifier son Baron : elle me le sacrifia d'elle-même ; & sa bouche superbe fut contrainte d'avouer qu'elle m'aimoit , de me demander excuse de tous ses dédains , de me déclarer qu'elle n'auroit jamais d'époux que moi.

Je jouis modestement d'un triomphe auquel je ne me ferois jamais

attendu , & qui me flatta peu. Les révérences les plus profondes étoient toutes mes réponses. Elle me quitta avec l'indignation peinte sur le visage.

Elle m'écrivit encore plusieurs fois. Tantôt elle me mandoit : (1) « Rigoureux Tersandre , si vous avez trouvé autrefois assez de douceur en mes yeux , pour vous donner de l'amour & le désir de mon alliance , je vous prie de trouver maintenant assez de douleur dans mes larmes , pour oublier l'offense de mes dédains ». Tantôt elle me prioit « de prendre en considération sa souffrance , & de ranimer mes premières flammes , qui me donneroient la jouissance de mes justes désirs ».

Elle fit bien plus. N'ayant pu regagner mon cœur , elle m'offrit le dangereux attrait de la volupté ; mais comme je ne fus jamais un fat , je

(1) Nous nous servons des propres expressions de notre vieux Auteur. Voyez page 351 de son Livre.

t'épargne un récit qui amuseroit bien des jeunes gens de notre âge. Tous les efforts d'Alexinde ne me rendirent pas mon amour ; au contraire ils ne m'inspirèrent que du mépris pour elle. Je la quittai sans regret , & j'épousai Mélidée.

Ce fut alors que le repentir déchira horriblement le cœur de la superbe. Elle m'écrivit : « Injuste Tersandre , si vous avez pu me sacrifier à une autre , du moins ne refusez pas quelques larmes à ma mort. Elle est inévitable , elle est prochaine. Je suis sans colère , malgré l'excès de votre ingratitude. Que ne vois-tu , cruel ; l'état horrible où tu m'as réduite ? Ma main écrit , tandis que mon cœur ne médite plus que sur la manière de sortir de la vie. Dans deux heures , j'aurai été.

» Je ne m'aveugle point sur mes torts. J'avoue que l'orgueil est l'unique cause de ma perte ; mais j'avois si franchement reconnu ma faute , que tu es un barbare de ne m'avoir point pardonné. Ah ! je le vois , tu

H v

ne m'as jamais aimée. O Tersandre ; c'en est donc fait ! ton sort est irrévocablement lié à une autre ! Cette idée me tue d'avance. Adieu , adieu pour jamais ».

Quelques jours après , j'appris qu'elle s'étoit en effet donné la mort.

Mais j'appris en même temps , mon cher Euthamas , que tu souffrois pour l'ingrate Lyfide , autant que j'avois souffert pour l'altière Alexinde. A cette nouvelle , je me suis arraché des bras de Mélidée , & me voici dans les tiens. O mon ami , je viens te consoler.

Tersandre ayant fini son récit intéressant , Euthamas soupira , & dit : Quelle ressemblance de ce que tu fus , mon ami , avec ma situation actuelle ! Mais , hélas ! tes souffrances ne sont plus , & les miennes ne m'ont jamais causé de plus horribles tourmens.

T E R S A N D R E.

Veux-tu guérir ?

E U T H A M A S.

C'est le premier de mes vœux.

T E R S A N D R E.

Arme-toi donc de courage ; imite-moi.

E U T H A M A S.

Je ne puis.

T E R S A N D R E.

Je ne croyois pas être un Héros ; je ne le suis pas aussi. Je ne suis qu'un homme , & tu ne l'es pas. A force d'aimer ta Lyfide , tu as pris toutes les foibleffes de son sexe. Apprends ; Euthamas , qu'il n'est pas dans la nature d'aimer long-temps qui ne nous aime point. L'amour est un commerce ; il a besoin de retour. Ta passion , que tu crois invincible , tombera d'elle-même ; dans six mois , dans un an , tu rougiras alors de ta déplorable pusillanimité. Mais en attendant cet instant heureux , tu souffres , & je voudrois avancer la révolution que je prévois.

Mon ami , le ciel nous donna à l'un & à l'autre un cœur sensible &

H vj

honnête ; & ce même ciel , pour exercer notre vertu , nous a fait aimer deux femmes incapables de sentiment , deux femmes personnelles , hautes , capricieuses , injustes. Sans mon père , je languirois encore sous le même joug qui t'accable. Pourquoi l'amitié ne feroit-elle pas ce que l'amour paternel a fait. Mon père m'a guéri ; dispose ton cœur aux impressions sages que le mien se prépare à te donner.

O Euthamas , tu oublies que tu es Gentilhomme & citoyen. Né pour remplir un état dans ta patrie , qu'as-tu fait jusqu'à présent ? Sans doute l'amour , sentiment impérieux , a pu te ranger sous ses lois ; c'est le destin ordinaire de la jeunesse & de l'humanité. Mais si cet amour est rejeté avec hauteur , veux-tu te dégrader sans espoir , & poursuivre éternellement une chimère ?

Quelle est-elle cette Lyfide qui a le droit de te rendre malheureux ? Mérite-t-elle les sentimens d'un homme d'honneur ? Trouves-tu en elle des qualités si estimables ?

Ecarte pour un instant le bandeau qui t'aveugle ; ou si tu ne le peux pas , si tu ne le veux point , écoute du moins un ami qui t'aime. Je la connois mieux que toi. Elle est belle , je l'avoue ; elle a de l'esprit , des graces , tout ce qui est en droit de séduire ; mais plus cruelle encore , plus méchante qu'elle n'est belle , je n'ai vu , jusqu'ici , personne en qui elle n'ait trouvé à reprendre. Qui épargneroit-elle , puisque son père & sa mère ne sont pas à l'abri de ses épi-grammes ?

Ton unique désir est d'en faire ta femme. Es-tu sûr de sa vertu ?

E U T H A M A S.

Arrête , Tersandre , & garde-toi de

T E R S A N D R E.

Je m'arrête en effet ; je te fais grace de bien des observations fâcheuses & vraies , pour ne point te déplaire.

Mais fût-elle vertueuse & pure ;

comme tu te l'imagines dans ton fatal aveuglement , elle ne t'aime point , & ne t'aimera jamais.

D'après cette triste vérité , avouée par toi-même , que te reste t-il à faire ? A la fuir , si tu n'as pas encore la force de t'en détacher. Ce n'est qu'en le fuyant qu'on peut vaincre l'amour.

A ton âge , il est honteux de n'avoir rien fait encore pour la gloire. Malgré les beaux noms dont les gens passionnés décorent l'amour , il n'est qu'une foiblesse ; & pour l'excuser , il faut l'accompagner de quelques hauts faits d'armes. Ainsi ont pensé nos immortels ancêtres. Les belles elles-mêmes dédaignent un amant qui ne fait pas les quitter pour voler aux combats. En leur donnant pour rivale la gloire guerrière , loin de les indisposer , on les assujettit. Je suis bien éloigné de me citer ici pour exemple ; mais si je n'avois pas laissé l'orgueilleuse Alexinde , pour aller me ranger sous les drapeaux de Louis ; si je n'avois pas cueilli à sa suite quelques lauriers & rapporté un peu de

considération , je n'aurois jamais excité dans son ame la flamme tardive que je t'ai dépeinte. Si tu veux aimer, imite du moins Amadis, & les brillans Chevaliers des vieux âges, qui n'étoient pas moins amoureux des combats que de leurs maîtresses ; & garde-toi de ressembler au fade amant d'Astrée, qui ne savoit que se plaindre, en se traînant éternellement sans gloire sur les pas de sa belle.

E U T H A M A S.

Eh ! quelle gloire peut-on acquérir dans ces malheureuses guerres civiles, où tu te vantes d'avoir fait ton apprentissage !

T E R S A N D R E.

Tu as raison , & j'approuve ton humanité. Laissons donc ici nos compatriotes s'entr'égorger, puisque nous ne pouvons empêcher leur zèle barbare. Mais l'Empereur fait maintenant la guerre aux Turcs : viens avec moi en Hongrie ; je te promets de te suivre.

E U T H A M A S.

Ah ! Tersandre , il m'est impossible d'imiter le grand sacrifice que tu as fait ; puisque tu en fus capable , tu n'aimois pas comme j'aime. Non , je ne pourrai jamais briser mes fers , comme tu as brisé les tiens. Si quelqu'un a le droit de me donner des conseils , je le sens , c'est toi. Tu sors de l'abîme où je suis tombé. Ce que tu me dis de faire , tu l'as fait ; & loin de ressembler à ces ames froides & insensibles qui parlent raison à des cœurs que la passion égare , tu me montres tes peines récentes , tes combats , ton triomphe.

Heureux ami , jouis de l'avantage que tu as sur moi ; mais n'essaye point de me guérir ; tes peines seroient superflues. Tu donnas la mort à Alexinde , Lyfide me la donnera. Sa cruauté , toute barbare qu'elle est , semble ajouter à mon amour ; ses outrages & ses rigueurs enfoncent davantage le trait dans mon cœur. J'aime jusqu'aux larmes qu'elle me fait répandre.

Elle vient de me chasser de sa présence , je ne la reverrai peut-être plus. Je sens ma mort qui s'avance ; mais du moins j'aurai la satisfaction en mourant de ne m'être permis aucune plainte contre elle : même au-delà de ce monde je l'aimerai encore. Adieu , mon cher Tersandre ; je rends grace à vos sentimens pour moi ; conservez-les à ma mémoire : dans peu votre ami aura vécu.

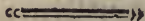
Il ne disoit que trop vrai. Depuis ce moment , le malheureux ne fit plus que languir. Lyfide accéléra encore sa fin , en se déchaînant contre lui , en lui prêtant des torts , des défauts , des vices. A ces discours amers , qu'un zèle indiscret lui rapportoit , il se contentoit de répondre , en fondant en larmes : O pur amour , qui remplissez mon cœur , vous le savez , si je mérite cette injustice , & si Lyfide n'est pas encore l'intérêt unique qui me reste au monde , malgré toutes ses rigueurs.

Thysimène , autre ami d'Euthamas ,

essaya , à son tour , de ramener l'inhumaine par une lettre très-éloquente. Il échoua aussi.

Nous finissons cette triste peinture , en disant qu'Euthamas mourut peu de temps après cette tentative.

Pour Lyfide , l'Auteur ne nous apprend point ce qu'elle devint. Il faut penser qu'elle conserva son mauvais caractère. Les cœurs de cette trempe ne peuvent connoître ni les remords , ni les regrets , ni l'amour.



CE Roman est rempli de citations d'Auteurs grecs & latins , selon le goût du temps. On y trouve une multitude de sentences ou moralités [comme on parloit alors) , de traits historiques , d'anecdotes , toutes choses qui prouvent que Turpin de Longchamp étoit un homme fort instruit.



LE ROI,
LE SOPHI, ET LE BARBIER,
C O N T E.

1776.



UN Roi de Tartarie, se promenant un jour auprès de son palais, trouva un Sophi, ou Derviche persan, qui, lui adressant la parole, s'écria : *Seigneur, si vous voulez me donner cent dinars (un dinar vaut un sequin), je vous donnerai un bon conseil.* Le Monarque, persuadé qu'il y avoit peu de conseils de cette valeur, imaginant qu'on alloit lui dire quelque chose de fort extraordinaire, les lui fit donner. *Seigneur, lui dit le Sophi, voici mon conseil. Ne commencez jamais une chose que vous n'en ayez envisagé la fin &*

les conséquences. Les Visirs & tous ceux de la suite du Roi se mirent à rire, voyant qu'il avoit payé si cher un avis si commun, quoiqu'au fond assez raisonnable. Mais le Sultan ne pensa pas comme eux ; il sentit que les maximes les plus nécessaires sont celles que l'on suit le plus rarement, parce qu'on ne se les rappelle pas à propos. Ainsi le Monarque, trouvant le conseil excellent, en fit sa devise favorite, & la fit écrire & graver sur toutes les pièces de son argenterie, & particulièrement sur son plat à barbe, qui étoit d'or.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'un grand Seigneur de la Cour, espérant monter sur le trône, conspira contre la vie de son Souverain. Il fit faire au barbier du Roi la proposition de le raser avec un rasoir empoisonné, qui le feroit mourir sur le champ. Pour y engager ce malheureux, il offrit une somme considérable, dont il lui livra même une partie, l'assurant d'ailleurs d'une grande fortune après le crime consommé. Le

barbier y étoit tout résolu, & se rendit chez le Sultan avec cet horrible projet. On apporte le plat à barbe; le barbier le prend d'un air tranquille : mais en lavant la barbe du Monarque, il jeta les yeux sur la devise, & elle lui fit faire des réflexions. « Pourquoi, dit-il, commet-trois-je ce crime? que peut-il en résulter de bon pour moi? Rien. Je n'aurai pas plutôt fait périr le Roi, que l'on me soupçonnera de sa mort: je serai arrêté, peut-être tué sur le champ; ou si l'on diffère mon supplice, ce sera pour me faire subir la question la plus rigoureuse; les tourmens me forceront d'avouer mon crime & de déclarer mon complice: ma perte & la sienne seront inévitables; l'argent que j'ai reçu & celui qui m'est promis me deviendront inutiles; & quand même tout cela n'arriveroit pas, quand je ne serois ni soupçonné ni arrêté, ma vie en seroit-elle plus en sûreté? Non; celui qui m'a engagé à commettre le crime, sera intéressé à me faire périr, pour

ne laisser aucune trace de sa trahison ».

Tout en faisant ces réflexions, il avoit posé le bassin sur une table, & pris le rasoir empoisonné ; mais au moment de s'en servir, il se trouble, il hésite ; enfin il le remet dans sa trouffe, & en prend un autre. Le Sultan, qui s'étoit aperçu que le barbier étoit plongé dans de sérieuses réflexions, & voyant qu'il changeoit de rasoir, voulut en savoir la cause. *Barbier*, lui dit-il, *tu me paroïs rêveur : tu viens de changer de rasoir ; pourquoi cela ? Il y a du mystère là-dessous ; je veux que tu m'en donnes l'explication : dis-moi la vérité.* Le ton du Monarque en imposa au barbier ; son trouble augmenta ; il changea de couleur : enfin il se jeta aux pieds du Sultan, lui avoua qu'il avoit été séduit par un Seigneur qui le trahissoit, & qui l'avoit engagé, en lui donnant de l'argent & en lui promettant une somme considérable, à le faire périr. *Qui t'a empêché de consommer ton crime ?* dit le Sultan. *C'est la maxime que j'ai*

lue sur ton plat à barbe, répondit le barbier, en lui rapportant les réflexions qu'elle lui avoit fait faire. Le Prince en sentit alors, plus que jamais, toute l'importance. Il pardonna au barbier, en faveur de son aveu, fit arrêter sur le champ le Seigneur, qui ne put désavouer son crime, & qui eut la tête tranchée. Il envoya chercher le Sophi, qu'il combla d'honneurs & de biens, & dit aux Visirs & aux Grands du royaume qui étoient présens : *Vous avez ri lorsque j'ai payé cent dinars un bon conseil ! Apprenez que ce conseil vient de me sauver la vie, & vous garantir du malheur d'avoir pour maître l'assassin de votre Roi.* Il leur conta ce qui étoit arrivé.

Fin du Volume de Février.

T A B L E

DU VOLUME DE FÉVRIER.

S U I T E de l'Histoire des Extravagances de M. Oufle ,	page 3
Lyfigeraſte , ou les Dédains de Lyſide ,	151
Le Roi , le Soplî , & le Barbier ,	187

Approbation du Cenſeur Royal.

J'AI lu , par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux , le Volume de *la Bibliothèque Univerſelle des Romans* pour le mois de Février de la préſente année. J'ai trouvé que les Ouvrages dont on rend compte & ceux qu'on inſère dans ce Recueil , étoient intéreſſans ; que les analyſes en ſont bien faites , & les notes curieuſes. Donné à Paris ce 7 Avril 1787.

SÉLIS, *Cenſeur Royal , Profefſeur d'Eloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Berlin, &c.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

M A R S 1 7 8 7.



A P A R I S,

AU BUREAU, place Saint-Michel, au coin de la rue Ste-Hyacinthe, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

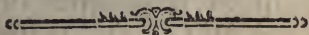


BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LES PRÉTENTIONS
DU COCHE,

Traduit de l'Anglois.



LE Chevalier Temple, & après lui,
nombre d'Ecrivains ont remarqué
que l'Angleterre offroit une plus grande

variété de caractères & d'originaux que les autres contrées de l'europe. Ils en font tous honneur à la liberté de notre gouvernement, qui laisse à chaque individu le privilège d'être sage ou fou à sa mode, & ne le force jamais à l'hypocrisie, ni à la servitude de l'imitation. Pour moi, je ne suis pas très-persuadé de la vérité de cette observation; & je doute également du fait, & de la raison qu'ils en donnent. Il est bien peu d'observateurs qui puissent se vanter de connoître à fond le caractère des nations; & toutes, dans leurs mœurs apparentes, présentent à l'œil une espèce d'uniformité, comme tout objet qui n'est vu qu'en passant & de loin. Il faut s'approcher, & considérer à l'oisir, pour distinguer les nuances légères qui diversifient le caractère naturel; & si nous en remarquons davantage dans notre pays, c'est que nous sommes plus à portée d'observer nos compatriotes, & mieux placés pour approfondir l'objet. Je ne crois pas davantage que la cause de cette diver-

fité soit l'effet de la liberté politique ; car où est le gouvernement qui veille de si près sur les individus, qu'il ne laisse pas leur conduite & leur vie privée en pleine liberté ? Peut-on raisonnablement imaginer que les hommes des autres nations ne soient pas, aussi bien que nous, les maîtres de leur temps, de leurs actions particulières, de l'intérêt de leur ménage, & libres d'être à leur gré ce qu'il leur plaît, économes ou prodigues, tristes ou folâtres, sages ou libertins ? La liberté est certainement nécessaire pour le développement parfait & le jeu des humeurs & des penchans dominans de l'homme ; mais cette espèce de liberté se trouve par-tout, dans les monarchies, comme dans les républiques.

J'eus occasion, il y a quelques jours, d'observer combien la passion dominante de chaque individu étoit toujours prête à saisir le moment de liberté qui lui étoit offert, & avec quelle facilité elle se montre & se met à l'aise, dès qu'elle est délivrée du

poids de la contrainte qui gêne son effor : c'étoit dans un voyage que je fis dans une voiture publique. Ordinairement les voyageurs qui s'y trouvent ne se connoissent pas & ne se font jamais vus , avec la certitude de ne se revoir peut-être jamais, le voyage fini. On devroit donc , ce semble , être fort indifférent sur l'espèce d'opinion qu'on laisse de soi à tous ces phantômes passagers : c'est tout le contraire. L'espèce de certitude qu'on a qu'on ne sera pas découvert , & qu'il n'y a là personne pour nous arracher notre masque, fait que tous se donnent & empruntent le personnage que chacun ambitionne le plus ; & il n'est guère d'occasion où l'on se livre plus visiblement à l'affectation de la supériorité.

Le jour du départ , dès le point du jour , je montai dans la voiture avec trois hommes & deux femmes : tels étoient mes compagnons de voyage. Il étoit curieux d'observer l'air d'importance & de dignité que chacun prenoit en entrant dans la

voiture, & avec quelle politesse superbe on se rendoit l'un à l'autre les complimens ordinaires. Après ces premières formalités remplies, nous restâmes assis, tous à nous regarder en silence. Chacun recueille sur son visage & dans tout son maintien le plus de dignité & de noblesse qu'il peut, & fait tous ses efforts pour inspirer à ses compagnons le plus grand respect possible pour sa personne.

J'ai toujours vu que le silence se propageoit, en quelque sorte, lui-même, & que plus on avoit été longtemps dans un cercle sans parler, plus il étoit difficile de sortir de cet état muet, & de trouver quelque chose à dire. Cependant l'ennui commençoit à nous gagner, & il n'étoit personne de nous qui ne désirât au fond de son ame que la conversation s'établît; mais c'étoit à qui risqueroit la première parole. Personne n'étoit disposé à descendre de sa dignité, & à faire le premier pas. A la fin, un des trois hommes, personnage rubicond & chargé d'embonpoint, qui s'étoit paré

pour cette expédition d'un beau surtout, avec un chapeau relevé d'un large galon, tira sa montre, la regarda en silence, & ensuite se mit à la balancer dans sa main. C'étoit, j'en suis sûr, une invitation à la compagnie de lui demander l'heure qu'il étoit; mais personne ne saisit cette ouverture. Malgré l'obstination générale, la démangeaison de parler l'emporta sur son ressentiment; & de lui-même : Il est deux heures passées, dit-il, & dans deux heures nous serons au déjeûné.

Point de réponse : chacun resta dans son silence endurci. Les dames se rengorgèrent; moi, je m'amusai à observer leur fière contenance; & des deux autres cavaliers, l'un avoir l'air de s'occuper à compter les arbres de la route, tandis que l'autre, son chapeau enfoncé sur ses yeux, jouoit l'homme assoupi. L'homme à la montre se montra d'un fort bon caractère; & pour faire voir que les dédains de la compagnie ne l'avoient pas découragé, il se met à fredonner un air

entre ses dents , & à battre la mesure sur sa tabatière.

Ainsi , mécontens les uns des autres , & assez peu contens de nous-mêmes , nous arrivâmes enfin à la petite hôtellerie du déjeuner. Dès qu'on fut descendu , chacun chercha à se dédommager de ce long silence , par une foule de questions & d'ordres à l'aubergiste & à ceux qui nous servoient. Après que chacun se fut procuré ce qui étoit de son goût , ou qu'il fut clair qu'il falloit s'en passer , nous nous assîmes enfin autour de la même table. L'homme au surtout d'écarlate , conservant son caractère , fut le premier à regarder à sa montre , & nous dit que nous avions encore une demi-heure à nous arrêter , & qu'il étoit fâché de voir si peu de gaîté dans la compagnie ; qu'en voyage on étoit tous égaux ; & que pour lui , il étoit toujours prêt à faire société avec toute la voiture. = Je me souviens , dit-il , d'un jour (c'étoit justement le matin , à la même heure qu'aujourd'hui) que nous voyagions

ensemble, milord Memble, le duc de Tenderden & moi. Nous arrivâmes dans une petite auberge, dans le goût de celle où nous voilà. L'hôtesse, qui ne soupçonnoit pas à qui elle parloit, fut si joyeuse, si folle; elle fit des réponses si facétieuses à nos questions, qu'en vérité nous pensâmes en mourir à force de rire. Malheureusement la bonne femme m'entendit parler bas à l'oreille du Duc, & le nommer par son titre: elle resta si surprise, si confuse, que nous eûmes bien de la peine, après, à titer d'elle une parole. Depuis ce temps, le Duc ne s'est jamais trouvé avec moi, qu'il n'ait reparlé de la petite auberge, & qu'il ne m'ait fait la guerre sur ce que j'avois si-tôt interrompu notre plaisir, en effrayant cette pauvre hôtesse.

A peine le conteur avoit il eu le temps de se faire, en secret, compliment sur la considération que son récit devoit lui donner dans la compagnie, qu'une des ladis, en atteignant un plat fort éloigné d'elle sur

la table , fit des remarques sur les incommodités des voyage , sur la difficulté que trouvoient les personnes accoutumées à se faire servir chez elles par un nombreux domestique , à se procurer, en route , les différentes commodités qu'on y désiroit. Mais elle remarqua , qu'ordinairement les gens de qualité voyageoient *incognito* & sous le déguisement ; & que la seule chose qui les distinguât du peuple & les fît reconnoître , c'étoit leur bonté pour les pauvres aubergistes , & leur indulgence à pardonner toutes les fautes qu'ils faisoient dans le service ; que pour elle , pour peu qu'un aubergiste fût honnête & poli , elle se trouvoit toujours contente du reste , ne s'attendant pas à trouver sur les routes toutes les douceurs & les commodités de sa maison.

Alors une émulation générale s'empara des esprits. Un des hommes , qui n'avoit pas encore dit un mot de toute la route , demanda les papiers publics ; & après les avoir parcourus d'un air pensif & profond : = Il est

impossible, dit-il, de savoir comment il faut se conduire avec les actions. La semaine dernière, c'étoit le bruit public qu'elles alloient baisser, & cela m'en fit prendre pour vingt mille liv. sterling, que je voulus réaliser. Point du tout; les voilà tout à coup haussées aujourd'hui, contre l'attente de tout le monde; & il y a toute apparence qu'à mon retour à Londres, j'y risquerai encore pour une trentaine de mille liv. sterling au moins. = Alors un jeune homme, qui ne s'étoit fait remarquer jusques-là que par la vivacité de ses regards, & sa légereté à remuer la tête & à passer d'un objet à l'autre, ferme sa tabatière avec bruit, & nous apprend qu'il avoit cent fois causé avec le chancelier & les juges, sur les actions; qu'il ne se donnoit pas pour un homme parfaitement instruit des principes sur lesquels elles étoient établies, mais qu'il avoit toujours ouï dire que rien n'étoit plus funeste au commerce, d'un produit plus incertain, & de moins solide dans ses fondemens; & que trois juges

de ses plus intimes amis lui avoient conseillé de ne jamais y risquer ses fonds, mais de les placer plutôt sur des terres, jusqu'à ce qu'il trouvât occasion d'acheter un domaine dans le lieu de sa naissance.

On s'attend, qu'après avoir ainsi laissé échapper quelques rayons de notre dignité, nous devons nous regarder mutuellement avec vénération : semblables à ces Princes de Roman, qui, au moment où l'enchantement qui les déguisoit venant à se dissoudre, reconnoissent leur dignité, & se traitent en conséquence. Inutilement. Aucun de ces traits ne fit grande impression sur la compagnie : chacun fut soupçonné d'en avoir imposé aux autres sur son véritable état. On redoubla d'airs de hauteur & de prétentions, & les heures devenoient, de plus en plus, sérieuses & ennuyeuses, personne n'étant flatté de l'effet que son personnage produisoit sur les autres.

Nous voyageâmes ainsi quatre jours entiers, avec un esprit de malveillance

intérieure, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, & dans un échange réciproque d'indifférence & de dédains affectés. Si-tôt que deux de nous pouvoient se séparer de la compagnie, & se trouvoient seuls un moment, c'étoit de se moquer de l'impertinence des autres.

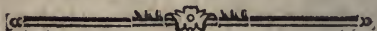
Enfin le voyage finit. Depuis, le temps & le hasard, qui démasquent tout, m'ont appris que l'ami des lords & des ducs étoit le sommelier d'un homme de qualité, qui avoit ouvert une boutique du fruit de ses épargnes; que l'homme qui parloit de tant de mille liv. sterling qu'il mettoit à la banque, étoit le commis d'un banquier. La ladi, qui avoit si soigneusement caché sa qualité, tenoit une boutique de traiteur auprès du change; & le jeune homme qui étoit si bien avec le chancelier & les membres du parlement, étoit un de ces écrivains qui copient pour vivre, dans un grenier du temple. Il ne restoit qu'une de nos femmes, dont je n'ai jamais pu découvrir l'état.

Celle-là n'avoit pris aucun masque particulier ; elle avoit l'air de se prêter à la scène qui se jouoit devant elle , sans affecter ni distinction , ni supériorité.

Je songe toujours à la folie de pratiquer cent petites fraudes , trop communes pour pouvoir jamais réussir , & dont le succès même ne peut procurer aucun avantage réel. A quoi sert de prendre le matin un caractère qu'il faut dépouiller le soir , & le ridicule de viser à une considération & à des honneurs qui ne durent pas plus que le souffle de la parole de l'imbécille qui vous les rend ?

Malheureusement l'histoire du Coche est celle de la société dans le voyage de la vie ; chacun y veut tirer parti de l'ignorance & de la crédulité des autres ; chacun se déguise & se donne un mérite d'emprunt ; & écoute , avec une complaisance admirable , des éloges que sa conscience lui reproche de souffrir. Ainsi , chacun se trompe lui-même en croyant tromper les autres ; & l'on oublie que l'on

touche à l'heure où toutes les illusions disparoissent, où toutes les qualités empruntées s'évanouissent, & où l'on paroît tel que l'on est dans son état naturel.



N O T E.

UNE circonstance de cette fiction, plus morale qu'intéressante, mais intéressante néanmoins, puisqu'elle est morale, amène le récit de l'anecdote plus gaie & non moins morale que l'on va lire. Cette circonstance est celle où l'on représente milord Menble & le duc de Tenderden, voyageant *incognito*, s'amusant beaucoup de la familiarité naïve d'une femme qui ne les connoît pas, & regrettant le plaisir trop court que leur a procuré son erreur, lorsqu'ils sont reconnus.

Une femme de Meaux que nous avons connue, & qu'on nommoit

la mère Faïsan (1), étoit chargée des commissions de la ville, & venoit pour cela toutes les semaines à Paris. Elle faisoit ce voyage à pied, & toujours en chantant, & accostant souvent les passans, pour leur faire des contes ou des niches.

Un jour qu'elle traversoit la forêt de *Bondy*, elle trouva les Princes de ** & de **, qui déjeûnoient avec leurs gentilshommes, au retour de la chasse, sur le bord du chemin. Aucune marque de dignité ne les distinguoit, & elle les prit pour des domestiques de grands seigneurs, qui chassoient. Il n'en falloit pas davantage pour l'arrêter. Elle les aborda, & les plaisanteries ne leur furent pas épargnées. Ses faillies furent si piquantes, qu'ils prirent goût à l'entendre. Ils l'attaquèrent à leur tour, &

Ce sobriquet étoit un héritage. Il passoit pour constant dans le pays, parmi le peuple, que sa grand'mère étoit accouchée d'un faïsan.

lui demandèrent comment elle pouvoit rire & chanter de si bon cœur, étant obligée de faire dix lieues par jour, à pied, pour gagner sa vie. *C'est que la vie m'est chère*, dit-elle, *& qu'elle est plus douce quand on la gagne, que quand on n'a qu'à jouir.* = Ils lui demandèrent encore si elle vouloit déjeûner avec eux. *Vous auriez dû commencer par me le proposer*, répondit-elle; *aviez-vous peur d'un refus?* Elle s'assit, & avala d'abord un gros morceau de pâté. Ils lui versèrent à boire; & à peine eut-elle porté le verre à la bouche: *Ah! gueux*, dit elle, *vous buvez le vin du maître!*

Il seroit trop long de rapporter toutes les saillies qui animèrent cette scène vraiment originale. Les Princes se firent reconnoître, & elle ne fut point honteuse de ce qui lui étoit échappé. Ils lui ordonnèrent de se présenter à leur hôtel toutes les fois qu'elle viendrait à Paris. Elle n'y manqua que très-rarement, tant qu'elle vécut. Dès que les Princes la voyoient arriver, ils éclatoient de

rire , & quittoient les affaires qui pouvoient être suspendues , pour s'égayer avec elle. Ils étoient faits pour les plaisirs simples , & eile les soula-geoit du poids de la grandeur.



QUATRIÈME CLASSE.

*LA CHAMBRE DE JUSTICE
DE L'AMOUR.*

*A Paris , chez Pierre Bontemps ,
1668 , in-12.*



CETTE fiction nous a paru trop spirituelle pour la laisser dans l'oubli , & le sexe de son Auteur n'étoit pas sa plus forte recommandation. Elle est de mademoiselle des Jardins , qui n'a pas été la moins ingénieuse des femmes romancières du dix-septième siècle , & dont nous avons parlé dans nos premiers volumes.



L'AIMABLE Reine Vénus méditoit depuis long-temps de fixer l'attention de l'Amour sur les affaires importantes de son empire. Le trouvant un jour dans la disposition d'écouter ses remontrances , elle lui parla de cette manière :

« Vous êtes , mon fils , le plus
» puissant des Dieux. Le peuple le
» plus barbare vous reconnoît pour
» le souverain du monde ; mais tant
» que vos sujets seront aussi miséra-
» bles qu'ils le sont maintenant , vous
» n'aurez pas à vous glorifier beau-
» coup de la vaste étendue de votre
» empire. La grandeur d'un Monarque
» ne se mesure pas à celle de son
» royaume ; & l'on regarde moins au
» nombre & à la fidélité même de ses
» sujets , qu'à la félicité qu'il leur a
» procurée.

» O mon fils ! il n'est que des
» malheureux dans vos états. Plus
» occupé de conquérir que de régner,

» vous ne prêtez l'oreille qu'aux chants
» de victoire ; & vous n'entendez pas
» les soupirs secrets , les plaintes ti-
» mides & éternelles de tout cet em-
» pire , où la mort n'a plus rien qui
» épouvante , & où chaque jour on
» l'implore pour être délivré de ses
» peines. Dans le dernier voyage que
» j'ai fait à Amathonte , j'ai vu tant
» de misère , qu'il m'eût fallu le cœur
» des furies pour n'en être pas at-
» tendrie.

» Je fais tout cela, répondit l'Amour.
» Tous mes sujets ont la liberté de
» m'adresser leurs plaintes , & je suis
» plus instruit de leur état que vous
» ne le pensez. Je fais la cause , &
» j'espère trouver le remède de tous
» ces maux. Mon empire est sans
» doute le plus riche & le plus char-
» mant qu'il y ait dans l'univers ; &
» le moindre de mes sujets n'auroit
» rien à envier dans la félicité des
» Dieux , si tous les biens qu'il ren-
» ferme étoient plus équitablement
» distribués.

» Le désordre est venu de l'orgueil

» & de la mauvaise foi des personnes
» qui reçoivent mes droits & mes re-
» venus. Vous savez que si je mets
» des impositions sur mes peuples ,
» que si je contrains tous les hommes
» à me payer quelques tributs aussi-tôt
» qu'ils entrent dans l'âge de la raison ,
» c'est pour leur utilité plus que pour
» la mienne ; & qu'il est dans mes
» intentions que ces aimables & fri-
» ponnes créatures qui en font la re-
» cette en mon nom , les renvoyent ,
» par un retour de circulation , à la
» source qui doit tarir enfin , si rien
» n'y retourne jamais.

» Cependant elles en usent le plus
» injustement du monde. Elles sont ,
» à la vérité , fort diligentes à recevoir
» ce qui leur est dû par ma loi , mais
» de très-difficile convention sur l'ar-
» ticle de rendre de l'autre main , tant
» à ceux qui ont mérité par de longs
» services & par une exacte fidélité ,
» qu'à ceux même qui , n'ayant encore
» que la volonté de me servir , n'en
» ont pas moins de droit au bénéfice
» d'encouragement. Mais il leur semble

» que tous ces tributs ne leur font
» payés que pour satisfaire leur vanité,
» & que je suis trop heureux moi-
» même de leur abandonner tout cela,
» pour qu'elles s'appliquent à perpé-
» tuer le respect de ma puissance & de
» mon nom. C'est une chose très-
» embarrassante que de les obliger à
» rendre compte, parce qu'elles me
» feront voir que tout est perdu; &
» que je ne puis, sans tout boulever-
» ser, remettre de l'ordre dans cette
» partie, la plus délicate de mes
» fonctions de maître & protecteur
» unique de toutes les classes de mon
» empire.

» J'en connois qui ont reçu, pour
» une année, plus d'un million de
» soupirs, de protestations, & de
» vœux, à qui l'on arracheroit plus
» aisément l'ame du corps, qu'une
» seule parole de tendresse & d'huma-
» nité. = Elles ont, lui répliqua
» Vénus, une dureté de cœur & des
» principes d'une injustice effroyable;
» & c'est une honte que des amans
» couchés sur votre état, après mille
services

» services rendus & autant de sollici-
» tations inutiles , soient aussi peu
» avancés que le premier jour , &
» n'aient pas touché le bout de la
» main. Tout votre royaume ne sert
» & ne souffre que pour le profit de
» vos belles receveuses , qui seules ne
» sont soumises à aucun service...

» = Voilà pourquoi , ma mère ,
» j'ai résolu d'établir une chambre
» ardente , qui connoîtra des abus &
» des malversations qu'elles ont com-
» mises dans la recette & la dépense
» de mes revenus , afin de mieux
» connoître ce qu'elles m'ont volé.
» Je les obligerai d'abord de rappor-
» ter un état de tous les biens qu'elles
» avoient avant qu'elles se mêlassent
» de mes affaires. Quelques unes , à
» la vérité , feront voir qu'elles avoient
» eu en partage deux beaux yeux , un
» beau teint , une belle bouche , & des
» talens distingués. Mais ces biens-là
» tout seuls n'étoient de nulle valeur ;
» & sans mes attrait , mes armes &
» mes lois , elles n'en auroient tiré
» que quelques éloges stériles & lan-

Mars 1787.

B

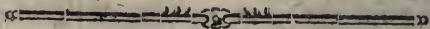
» guiffans, tels qu'on en donne aux
» belles peintures.

» Mais quand on examinera le trésor
» de la recette, le nombre infini de
» fleurettes galantes, d'empressements
» respectueux, de protestations tendres
» & passionnées, de soupirs enflam-
» més, &c. ; il faudra convenir que
» c'est en mon nom qu'elles ont pro-
» fité, & qu'elles ne sont riches que
» de mes biens. Je veux ensuite qu'il
» soit permis à toute personne de les
» dénoncer, & principalement pour
» le commerce des billets, où je fais
» qu'elles ont fait des gains incroya-
» bles, parce que, bien loin d'en
» payer la valeur, elles les ont eus
» presque pour rien ».

La nouvelle d'une déclaration pro-
chaine donna de grandes espérances,
& fit renaître la joie dans tous les
états de l'Amour. On se flatta de voir
ranger dans le devoir des personnes
qui n'avoient point mis de bornes à
leur vanité ni à leur injustice : elles
s'en étoient fait trop accroître, & leurs
avantages leur avoient donné une

fierté & une dureté trop insupportables. On bénissoit l'Amour du dessein de les humilier un peu, de les faire souvenir de leur origine, & de leur apprendre qu'on ne le vole pas impunément. On attendit en paix l'évènement favorable. Quelques-uns croyoient que cette affaire se réduiroit en taxes, & que les coupables en feroient quittes pour quelques paroles obligantes & quelques petites amitiés. Les autres affuroient que la chose iroit plus loin, & que l'on s'en prendroit aux biens & aux personnes mêmes. Les belles dames ne laissoient pas que d'être effrayées : la permission de les dénoncer alloit mettre en évidence toutes leurs exactions horribles. La plupart avoient tiré jusqu'au dernier soupir. On les accusoit toutes d'avoir fait périr leur monde de misère dans les larmes & les prisons. Il n'y avoit alors personne au royaume d'Amour qui n'eût été attaqué dans sa liberté, & qui ne sût exagérer, dans cette circonstance, ce qu'il avoit souffert de rigueurs sous les chaînes. Les dénon-

ciateurs, qui espéroient le tiers, n'avoient pas la bouche cousue ; & beaucoup d'autres, non moins vindicatifs, mais plus scrupuleux ou plus adroits, tâchoient de faire entrer les dames dans une amiable composition, pour prix d'un secret éternel sur leur brigandage.



*Edit d'établissement de la chambre
de justice d'Amour.*

AMOUR, par sa seule grace, le plus ancien de tous les Dieux, & le Roi de tous les Rois de la terre, à tous les amoureux qui ces présentes verront ; SALUT :

Personne ne doute de la grandeur de notre puissance ; & s'il se trouve quelqu'un assez déraisonnable pour en douter, nous avons de quoi la lui faire sentir. Nous étions avant que le monde fût ; & après avoir long-temps

reposé dans nous-mêmes, nous crûmes que nous ne devions pas toujours être stériles, & qu'il étoit de notre gloire de nous répandre au dehors par quelque ouvrage digne de nous. Or nous résolûmes de débrouiller le cahos pour en composer un corps merveilleux, dont toutes les parties fussent rangées avec une économie parfaite. Nous leur inspirâmes, à chacune, cet esprit qui les vivifie, & nous y versâmes cette inclination amoureuse, qui depuis a servi de germe aux plus rares productions. C'est ce qu'ont témoigné tous nos Historiens & nos Poètes.

L'homme, notre bien aimé, reçut la plus pure & la plus divine portion de cet esprit; mais il est arrivé que celui qui nous avoit le plus d'obligations, a le plus abusé de nos graces. Les plantes, les animaux, & tous les êtres de la nature ont suivi nos lois sans les troubler. L'espèce humaine les a violées par un trafic honteux, mille fourberies, mille infidélités qu'elle a introduits dans notre empire.

Il est vrai qu'au commencement il nous plut assez par sa manière de vivre. La sincérité & l'innocence régloient sa galanterie ; il suivoit nos inclinations toutes pures , & l'on ne voyoit par-tout qu'un commerce innocent de voluptés & de délices : mais cet âge bienheureux ne fut pas de longue durée. La corruption qui suit les choses excellentes , en est venue , par degrés , à un tel excès , que nous nous sentons obligés d'y remédier , sur les plaintes à nous portées par Pyrame , Thisbé , Léandre , Héro , & quantité d'autres amans héroïques. Ce qui nous touche le plus sensiblement , c'est que les gens de cour , nos principaux sujets , & ceux qui auroient dû , par vanité , maintenir le respect pour nos lois , ont donné les premiers exemples du dérèglement par un respect fort suspect , dont ils se piquent à l'égard des financières , qu'ils n'estiment point , & ne savent guère employer que d'une manière qui ne répond pas à nos vûes. La contagion s'est répandue , de la cour à la dernière

bourgeoisie. Les cœurs, qui se donnoient autrefois *gratis*, se vendent sans pudeur, & ne se livrent pas. L'inclination, qui fut la monnoie si précieuse de notre empire, est maintenant si décriée, qu'on punit de ridicule ceux qui risquent de s'en servir. Il n'y a plus que l'argent dans le commerce, & quelques autres pièces fausses, appelées orgueil, prudence & dissimulation : de quoi nous sommes si fort irrités, qu'il nous est impossible de le souffrir davantage.

A ces causes & plusieurs autres à ce nous mouvans, de l'avis de notre bonne & honorée mère Vénus, de nos chers frères les petits Amours, nos chères sœurs les Grâces, nos cousins les Jeux & les Ris, nous avons établi & établissons par ces présentes une chambre de justice, pour punir les crimes & les excès qui se sont commis depuis vingt ans, & rétablir l'ordre & le charme naturel dans la galanterie : ordonnons que perquisition soit faite des auteurs de

la loi du mariage , pour la voir violer à leurs yeux , trop foible châtiment encore de leur orgueil & de leur hypocrisie : que perquisition soit faite aussi d'un nommé Platon , pour ses maximes erronées , & que châtiment soit fait exemplairement de tous ceux qui , sous le plumet , n'ont pas de honte d'obéir au nommé Socrate ou à son exemple , ainsi que de toutes celles qui s'égarent dans le délire de l'infortunée Sapho , comme n'ayant pas les mêmes raisons qu'elle. Condamnons les fourbes & les indifférens , les fières & les capricieuses à comparoître devant nous , pour s'entendre prononcer la peine qui sera ordonnée ; & tous ceux & toutes celles qui se trouveront coupables d'avoir abusé de notre nom , ou mal employé nos graces , sans exception de qualité ni de personnes , depuis le trône jusqu'à la houlette.

FAIT au conseil d'état tenu en notre cour de Cythère , au plus beau de nos-jours , l'an sept ou huit mille

selon le calendrier amoureux, & de notre règne le je ne fais combien.

L'AMOUR.

Et plus bas ;

LA NATURE.

Aussi-tôt après la notification de cet édit, il arriva, comme il arrive dans ces sortes d'affaires, que les uns furent effrayés, les autres bien réjouis, & le reste dans une disposition à railler. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les coupables ne furent pas les plus alarmées. Elles pouvoient coquetter maintenant sans offenser l'Amour. Il n'y eut que de sombres jaloux, dont l'ame, aussi ténébreuse que leur habit, conçut des craintes sur l'annonce d'une disposition qui devoit rendre tout le peuple d'Amour plus heureux. Ils firent une forte brigade, selon l'usage, avant l'ouverture de la chambre. L'Amour eut peur de s'être trop précipité ; mais tous les vrais galans lui dirent : « O Sire ! ne crai-

» gnez rien ; mais ne faites rien à
» demi. Tout le peuple se rend à vos
» lois , & se fait honneur de suivre
» vos volontés particulières. Vous
» ferez de lui tout ce qu'il vous plaira,
» si vous le délivrez des pédans qui
» abusent de votre autorité, qui s'en
» parent , qui en jouissent plus que
» vous , & qui la minent , en même
» temps qu'ils en inspirent le respect ,
» par des actes qui n'en laissent que
» la crainte dans les ames. Rendez-
» vous , Sire , à vos sujets , & démas-
» quez les imposteurs qui vous entou-
» rent. Vous verrez ces sujets em-
» brasser la chaîne que vous leur
» offrirez ; mais ils ne veulent obéir
» qu'à vous , & non aux monstres qui
» n'emploient votre nom que pour
» le faire détester. Ce ne sont pas les
» rois , mais les sujets des rois qui
» font les rebelles. Nous renoncerons
» tous à l'amour & à la vie en même
» temps , si vos promesses de nous
» soulager & de relever votre gloire
» ne sont qu'une séduction , dont la
» formule vous auroit été suggérée.

» Vous savez , Sire , si l'amant qui
» se voit dupe de sa confiance , est
» prompt à entrer en fureur ; & si les
» traîtres ont beaucoup de courage
» pour lui résister. Nous vous deman-
» dons justice contre les belles :

» On les voit en tyrans se servir contre nous
» De l'absolu pouvoir qu'elles tiennent de vous.
» Fières que , sous leur loi , tout le monde
» soupire ,

» On les voit chaque jour usurper votre empire ;
» Consacrer leur caprice au gré de leur hu-
» meur ;

» Accepter , retenir ou rebuter un cœur ;
» Et croire , dans l'orgueil qui les rend témé-
» raires ,

» N'être sous votre nom qu'esclaves volontaires.
» On ne peut plus aimer , si , par votre
» pouvoir ,

» Vous ne les réduisez à faire leur devoir ;

» Si vous ne bannissez cette sotte constance ,

» Qui n'est qu'un vain prétexte à leur indiffé-
» rence.

» On veut impunément causer mille trépas ;

B vj

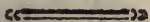
- » Faire cent malheureux , pour un qui ne l'est
» pas ;
» Et sur la folle erreur de vous être fidèles ,
» Rebuter cent amans qui soupirent pour elles..
» Nous venons donc ici vous conjurer , Amour ,
» De régler les abus qui sont en votre cour :
» Et par un règlement , à jamais d'interdire
» A la sottise fierté l'accès dans votre empire ;
» D'interdire des droits qui ne sont pas pour
» vous ,
» Et de nous faire un sort plus solide & plus
» doux.
» Sinon , contre l'orgueil nous userons des
» armes
» Qui protégeoient jadis votre gloire & vos
» charmes ;
» Et nous rechercherons vos autres ennemis ,
» Par dépit contre vous , bien plus que par
» mépris ».

Après avoir lu cette harangue du tiers état , l'Amour se releva sur son trône , & prononça ces paroles :

Des amans rebutés j'approuve fort la plainte ;
J'apporte un règlement qui pourra les venger.

Les belles apprendront à me mieux ménager ;
Et les amans perdront leur douleur & leur
crainte.

Après avoir ainsi parlé , il distribua
une quantité de petits papiers , qu'il
tenoit dans la main , à plusieurs petits
Amours qui en apportèrent à tout le
monde. En voici la copie.



RÈGLEMENT D'AMOUR.

SUR les plaintes qui nous ont été
faites contre la fierté & l'injustice des
belles qui abusoient en silence de
notre nom & de nos richesses , que
nous leur avions accordées de bonne
foi ; sur l'avis que nous avons eu de
leur inhumanité , ignorance , avi-
dité , &c. ; nous jugeons à propos
de les obliger à nous fournir un
nombre assuré d'amans ; & afin de
faire justice à tout le monde , voici
l'ordre que nous y mettons , & que
nous entendons y faire observer.

I.

Les belles brunes fourniront cent
amans.

I I.

Les belles blondes , quatre-vingts.

I I I.

Les spirituelles , avec un air chiffonné , soixante.

I V.

Les spirituelles laides , ce qu'elles
pourront , persuadés que nous sommes
qu'elles nous entendent bien.

V.

Les minois , trente ou quarante ;
& les personnes bien faites , trente
seulement.

V I.

Les gaguïs nous en fourniront dix.

V I I.

Les friponnes , mille.

V I I I.

Les sentimentales , deux cents ,
parce qu'elles n'ont que des sots à
séduire.

I X.

Les laidrons, cinq cents, pour raison
qu'elles savent bien ; mais les laides ,
un seulement.

X.

Nous n'obligeons les femmes auteurs à rien ; & tout ce qu'elles nous offriront , fera regardé comme marchandise volée ou de mauvais aloi.

L'effet que ce règlement produisit sur les esprits, fut de les tenir divisés comme auparavant ; mais il suffisoit que l'Amour y trouvât son compte. Les uns crioient à l'injustice , à la

décadence , & invoquoient les mœurs. On renversoit toutes les lois de la décence ; on établissoit la coquetterie & une subordination tyrannique. Les autres bénissoient le Dieu d'Amour , & le louoient de toutes les vertus opposées à celles qui méritoient ces plaintes. Les femmes cachèrent , à l'ordinaire , le fond de leurs pensées : elles promirent le tribut , au risque de se ruiner , pour être maintenues dans le droit de tyranniser & d'épuiser tous les cœurs. Effectivement , il arriva que le souverain fut content ; mais cela n'arriva pas sans beaucoup de réclamations , parmi lesquelles il y en avoit à distinguer.

En premier lieu , celle d'un homme qui se présenta devant l'Amour , & qui paroissoit plongé dans la plus noire tristesse. Voici ce qu'il prononça :

Quoi donc , Amour , pour toute récompense
D'avoir languï si long-temps sous tes lois ,
Quand mon Iris , si cruelle autrefois ,
Sembloit vouloir payer le prix de ma constance ;

Quoi ! cent amans partageront mon sort !

Oh ! prends pitié de ma tendresse !

Nul mortel n'osera prétendre à ma maîtresse

Sans me donner la mort.

Mais l'Amour, sans s'émouvoir, lui
répondit :

Je suis ravi de voir ces tendres mouvemens

Que mes traits font naître en ton ame ;

Mais c'est trop t'égarer dans de beaux sentimens.

Iris a cent beautés, & , sans nuire à ta flamme,

De quoi contenter cent amans.

Ce pauvre amant se retira tout désolé ; après quoi il en parut un autre , dont la douleur étoit assez plaisante. Il l'exprima par ces mots :

Amour , Climène est assez belle ,

Et doit au moins cinquante amans :..

Mais c'est ce nombre qui me gêne.

On ne pourra parler seul à Climène.

C'est un désordre , & pour le prévenir,

Fais que chacun ait sa semaine

Pour la voir & l'entretenir.

L'Amour sourit à sa demande , &
lui répondit :

Quand on a de l'adresse

En dépit des jaloux ,

On trouve sa maîtresse
Aux momens les plus doux.

Il arriva dans ce moment une aventure qui causa de la surprise. Une femme s'avança, en prenant un soin particulier de cacher son visage. Elle avoit la plus belle taille du monde ; & elle dit, avec une voix fort timide & encore étouffée par son voile, qu'elle venoit se faire régler sur le pied de laide, & prier l'Amour de ne pas l'obliger à se montrer, pour lui épargner la honte de paroître aussi peu favorisée qu'elle l'étoit. = L'Amour, sans soupçonner aucune feinte, lui déclara pourtant qu'il falloit se montrer. Alors cette femme, au désespoir, se jeta aux pieds de l'Amour en arrachant son voile : elle découvrit à ses yeux la beauté la plus parfaite, & fit entendre, parmi les soupirs & les pleurs, la voix la plus charmante.

Amour, je t'ai reçu dans le fond de mon cœur
Sans nulle résistance.

Ah ! par quelle rigueur
Viens-tu me commander une lâche inconstance !
Je n'aime que Tircis , lui seul peut m'engager ;
Ce n'est qu'à lui que je veux plaire :
Souffre , Amour , que je le préfère ,
A ce nombre d'amans où tu veux m'obliger.

L'Amour parut touché de cette
plainte ; mais il y répondit , quoi-
qu'avec douceur :

Faites-en le premier de tous vos favoris ,
C'est un assez bel avantage ;
Mais avec tant d'appas , ce seroit grand dom-
mage
Que de ce seul amour votre cœur fût le prix.

Cette beauté fidèle reprit son voile
en soupirant , & se retira pleine d'in-
dignation contre le nouveau régle-
ment. Il ne manqua pas de femmes
qui apportèrent encore des plaintes ,
mais d'une nature bien différente.
Toutes se piquèrent d'obéir en cette
circonstance avec un zèle incroyable :
elles ne vouloient point de bornes
au pouvoir de leurs yeux. L'Amour ,

chariné de cet empressement , les assura qu'en réglant ce pouvoir , il ne l'avoit pas borné , & que nul excès n'étoit condamnable en amour. Il y eut un démêlé entre les friponnes & les agréables ; un autre entre les belles & les spirituelles : toutes prétendoient à la prééminence. Mais le plus difficile à appaiser , fut celui des belles blondes & des belles brunes. L'Amour le termina d'autorité , & fit céder les blondes , en dépit de tous les poètes du temps passé ; & se leva de son lit de justice , après avoir prononcé ces paroles qui feront règle universelle dans l'avenir :

On n'a vu trop long-temps que des fleurs à
Cythère ;

Et dans mon appétit cette erreur m'a fait tort.

Qu'on sache désormais que l'Amour , dans sa
terre ,

Donne la préférence aux arbres de rapport.





N O T E

Sur l'Auteur de cet Ouvrage.

MADemoiselle des Jardins, si connue sous le nom de Villedieu, fut d'abord très-tendre, & puis très-foible; toujours spirituelle & toujours inconséquente. Elle épousa successivement trois maris, le premier par tendresse, le second par convenance, le troisième par situation. Elle écrivit beaucoup, & abusa de son imagination. Le style se ressentit de cette fécondité, qui est toujours un malheur. Ses ouvrages les plus estimés sont les Annales Galantes, les Exilés de Rome (*devenus si agréables & si intéressans dans notre Collection par les soins de M. le Marquis de P***); les Désordres de l'Amour, les Galanteries Grenadines, les Nouvelles Africaines, avec les Annales Galantes de la Grèce.

On a auffi d'elle Manlius & Nitétis, Tragédies; le Favori, Tragi-comédie, un grand nombre de Sonnets, d'Elegies, d'Eglogues, & quelques Pièces mêlées de vers & de prose. Ces divers Ouvrages ont été recueillis en douze volumes, & devoient être réduits à un bien plus petit nombre; ils ont été réimprimés plusieurs fois, & le seront vraisemblablement encore. Madame de Villedieu, qui eut le cœur très-tendre & l'esprit assez libertin, écrivit toujours d'après ses affections naturelles. Rien ne recommande autant une femme auteur que ce caractère de sensibilité & de foiblesse, décelé par sa franchise: on croit trop la voir, pour n'aimer pas à la lire. On a dit de cette Dame qu'elle s'étoit servie, en écrivant, d'une des plumes de l'Amour. Cette louange ne fera pas exagérée, si l'on considère, dans ses écrits, son cœur plus que son talent; & alors on concevra le goût qu'on eut, & qu'on conserve encore pour elle.

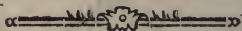
Madame de Villedieu fit un voyage à La Haye, ville très-agréable, &

dont on retrouve les agrémens indisputables dans le tableau qu'elle en trace. On ignore quelle fut la véritable raison de ce voyage ; mais en la lisant, on la remercie de l'avoir fait.

Elle revint à Paris , où elle éprouva plus d'une fois la libéralité de Louis XIV. Ses affaires s'y dérangèrent cependant au point que la médiocrité devint son partage. Elle prit le parti de se retirer dans un village où elle avoit un petit bien , à quatre lieues d'Alençon , où elle étoit née. Elle y mourut dans le mois d'octobre 1683 , âgée de cinquante-un ans,



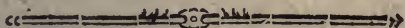
*QUATRIÈME CLASSE.**ROMANS D'AMOUR.*

*DONNA HORTENSE,**NOUVELLE ESPAGNOLE.**Un vol. in-12. de 242 pag.**Paris, chez Jouvenel, 1698.*

CETTE nouvelle est dédiée à Madame la Princesse de Conti, fille légitimée de Louis XIV. Lenglet Dufresnoy trouve qu'elle est assez bien écrite, mais que le dénouement en est trop fatal. Il ajoute que l'Auteur a eu tort de faire
périr

périr si malheureusement son Héroïne , qui étoit une personne très-sage & très-vertueuse.

Nous croyons qu'il ne seroit pas difficile de répondre à cette critique ; mais nous aimons mieux commencer d'abord notre Extrait , afin que nos Lecteurs y répondent eux-mêmes , ou du moins qu'ils décident la question. Nous dirons cependant un mot de cette critique , en finissant.



HORTENSE étoit fille unique de la Duchesse d'Arcos. Cette Duchesse étant restée veuve fort jeune , & maîtresse d'une grande fortune , se consacra entièrement à l'éducation de sa fille , qui , à l'âge de quatorze ans , donnoit les plus belles espérances. Graces , douceur , esprit , figure , décence (sans parler d'un si grand nom) , Hortense réunissoit tous les avantages , sans en être plus fière.

Madame d'Arcos , persuadée qu'il faut toujours donner aux jeunes personnes des amies de leur âge , mit

Mars 1787.

C

auprès de sa fille une enfant nommée Pélagie , qui étoit aussi un petit modèle d'agrémens & de perfections.

La Duchesse tomba peu de temps après dangereusement malade. Avant de mourir , elle appela Ouffrasie , celle de ses femmes en qui elle avoit le plus de confiance , & lui ordonna de remettre , aussi-tôt qu'elle ne seroit plus , une cassette & une lettre à sa fille.

Elle expire après cette disposition.

Hortense sentit cette perte aussi vivement qu'il étoit possible.

Le Marquis & la Marquise de Lastorres , à qui la Duchesse avoit remis l'autorité qu'elle avoit sur sa fille , eurent beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère. On lui donna une maison & un état convenables à sa naissance , & la Marquise en faisoit les honneurs.

Cette Marquise avoit un fils unique, Dom Gaspard , à qui elle vouloit ménager sa triste & belle pupille. Dans cette vue , elle affectoit de marquer de l'amitié à toutes les personnes

qu'Hortense aimoit. Le nombre en étoit fort borné. La pauvre enfant n'aimoit que Pélagie, qui méritoit bien toute sa tendresse, & Ouffrasie, qu'elle voulut avoir pour gouvernante. Les soins de la Marquise excitoient vivement sa reconnoissance; & à cause de la mère, elle conçut aussi une forte d'amitié pour le fils. Elle commençoit à se prêter aux dissipations qu'on s'étudioit à lui procurer; mais des occupations sont plus propres que les plaisirs à distraire les grandes douleurs. Elle s'appliqua à peindre en miniature, & y réussit bientôt parfaitement. Pélagie, qui n'avoit ni le même chagrin, ni autant de goût pour l'occupation, trouva dans son cœur un intérêt plus conforme aux penchans de son âge. Elle aima Dom Gaspard, qui la distinguoit, & qui étoit un des plus aimables Cavaliers de la Castille.

La sage Ouffrasie n'avoit pas voulu; dans les premiers momens, ajouter à la douleur d'Hortense, en remplissant les dernières intentions de la Duchesse;

mais quand elle la vit plus calme, elle lui remit la lettre fatale de sa mère, avec la cassette. La lettre portoit, qu'Hortense devoit ajouter foi à tout ce qu'Ouffrasie lui diroit.

Et celle-ci commença le récit extraordinaire qui suit :

« Douce & bonne Hortense, je vais vous étonner, vous affliger, renouveler la perte que vous avez faite. Apprenez l'histoire déplorable de votre malheureuse mère. Vous avez vu les restes de sa beauté; mais ce n'étoit rien auprès de ce qu'elle fut dans son printemps. Jamais il n'avoit rien paru de si parfait à la Cour. Votre père seul ne l'aimoit point; il la sacrifia à Dona Francisca, bien inférieure en agrémens, & la plus indigne créature de toute l'Espagne. Cette scélérate gagna une des femmes de votre mère, pour laquelle elle prépara un bouillon empoisonné. Votre père voyant ce bouillon, n'en soupçonnant pas la composition affreuse, éprouvant dans ce moment une foiblesse d'estomac, & ayant à se rendre

aux devoirs de sa charge, le prit des mains de celle qui l'alloit porter, & qui n'osa point le lui refuser. Il sortit ensuite pour aller au palais, & tomba mort aux pieds du Roi.

Vous savez que parmi nous ce sont les *Doignias* qui vont apprendre aux femmes la mort de leurs maris, en mettant aux pieds de leur lit un grand cappel qui ressemble à un vilain habit de religieuse, sans leur dire un mot; qu'elles leur coupent ensuite impitoyablement les cheveux, & que les pauvres veuves sont confinées ensuite pour un an dans une chambre noire, dont toutes les fenêtres sont exactement fermées, sans avoir la permission d'y recevoir aucune visite.

Seule confidente de votre mère, je savois qu'elle n'avoit jamais assez aimé son mari, pour ne pas souffrir, avec la plus grande douleur, un pareil traitement. Or je connoissois une de ces *Doignias*, lugubres messagères d'une cérémonie si inhumaine; je la priai de se reposer sur moi du soin de couper les cheveux à ma maîtresse.

J'engageai ensuite ma fille à se retirer pendant un an dans la chambre de deuil destinée à la nouvelle veuve. J'emmenai en même temps votre mère dans un quartier inconnu de Madrid, où je lui avois loué une maison. Dans la sienne, on prenoit ma fille pour elle; & on lui portoit dans son cachot sa nourriture, comme à la vraie Duchesse d'Arcos.

Ayant ainsi recouvré sa liberté, & bien sûre que personne ne pouvoit se douter de sa retraite, le soir, avec un grand voile, elle venoit se promener avec moi au *Prados Imbossado*. Un jour elle y distingua le jeune Seigneur le plus séduisant. Il faut que je lui rende justice; elle combattit l'amour avec toutes les armes de la raison: mais quelle femme a jamais assez de force pour vaincre ce géant! Que vous dirai-je enfin? elle l'épousa secrètement. C'étoit le Prince de Quérestosse. Elle en eut une fille, véritable image de son père... Cette fille est l'aimable Pélagie.

Le Prince, attaché au service de

l'Empereur , fut bientôt obligé de retourner en Allemagne ; & l'année du veuvage de votre mère étant finie , elle revint chez elle , délivra ma fille , qu'elle maria depuis par reconnoissance , & recommença à tenir sa maison.

Vous aviez alors deux ans , Hortense ; & je puis vous assurer que votre mère avoit pour vous l'amitié la plus tendre. D'abord , elle avoit confié la petite Pélagie à ma fille , qui l'éleva comme sa propre enfant. Vous savez que quand elle eut l'âge de dix ans elle vous la donna pour amie. Ah ! que son bonheur étoit pur alors ! ayant sous les yeux les deux aimables gages de sa tendresse , ne les distinguant pas dans son cœur , & attendant encore , pour comble de bien , le plus aimable des époux.

Le bonheur , mon enfant , n'est pas fait pour nous ; & sans doute un mauvais génie roule sans cesse & sans relâche un tonneau de misères au-dessus de nos têtes. Le Prince de Querstosse mourut dans une bataille contre les

Turcs ; & votre mère en eut une douleur si vive , qu'elle ne put survivre à cette perte. Telle est la déplorable cause d'une fin si prématurée.

Ouvrez maintenant cette cassette, Hortense ; votre mère vous ordonne, par ma voix , de remettre à votre sœur tous les bijoux qu'elle renferme : tel est son seul patrimoine. Le reste de sa fortune est à vous ».

Hortense baïsa la cassette, qu'elle arrosa mille fois de ses larmes ; & puis , O ma mère , ma tendre mère , s'écria-t-elle , combien vous avez été malheureuse ! Je ne m'étonne plus si je vous ai si souvent trouvée les larmes aux yeux. J'en demande pardon à vos manes sacrés ; je ne remplirai pas vos derniers ordres comme vous l'avez voulu ; j'expliquerai vos sentimens secrets ; je donnerai la moitié de ma fortune à ma sœur , à cette aimable Pélagie , que je n'appellerai plus que de ce doux nom. Elle aime Dom Gaspard ; elle en est aimée. Ah ! combien je vais être heureuse , dans mon infortune , d'unir son sort au sien !

Depuis ce moment, elle redoubla encore de soins pour Pélagie : elle s'appliqua à faire disparaître l'intervalle qui devoit être entre elle & la petite fille présomptive d'Ouffrasie. Par la plus aimable des recherches pour une femme, elle lui fit prendre les mêmes robes, les mêmes ajustemens, la même parure qu'à elle, sans lui rien dire cependant d'abord du grand secret qu'elle venoit d'apprendre.

Cependant Pélagie, qui aimoit plus que jamais Dom Gaspard, étoit fort embarrassée. Elle savoit que tous les vœux de la Marquise étoient de lui faire épouser Hortense; elle craignoit d'ailleurs qu'Hortense n'aimât ce jeune homme; & alors quelle horrible alternative!

D'un côté, petite fille d'Ouffrasie, elle alloit prendre l'amant de sa jeune maîtresse, elle alloit être la plus ingrate personne du monde.

D'autre part, il étoit bien dur de ne pouvoir plus penser à Dom Gaspard,

qui avoit toutes les préférences pour elle.

Hortense avoit atteint sa seizième année. La Marquise crut qu'il étoit temps de parler du mariage qui l'intéressoit si fort. Elle en conversa donc avec son époux : mais celui-ci s'y opposa. Faut-il le dire ? Quoique marié & âgé de quarante-cinq ans, la beauté d'Hortense avoit fait une si forte impression sur lui, qu'au lieu de la donner à son fils, il fit tout au monde pour se la procurer à lui-même. Il parla de sa flamme à Hortense, qui s'en offensa.

Indigné d'un tel refus, si sensible à des cheveux gris, & après mille inutiles démarches pour amener Hortense à ses fins, il eut recours à la vengeance, terme trop ordinaire des amours maltraitées en Espagne. Comme son tuteur, il la força d'épouser le plus odieux de tous les Napolitains. Pour se consoler dans son malheur, elle mena avec elle l'aimable Pélagie, qui toujours aimoit Dom Gaspard,

& en étoit toujours également aimée. Ce fut alors qu'elle lui apprit le mystère de sa naissance.

C'eût été une grande consolation pour Hortense de voir sa sœur heureuse. Mais le fier Marquis de Lastorès ne voulut jamais donner à son fils une fille qu'il croyoit faite pour obéir. Hortense lui dit qu'elle étoit sa sœur; mais il feignit de n'en vouloir rien croire.

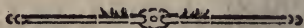
Enfin cet insoutenable Marquis meurt. Dom Gaspard , désormais maître de ses volontés , mande cette nouvelle à Pélagie , en lui offrant sa main.

Transportée de joie , elle court montrer cette heureuse lettre à sa sœur. Hortense la lisoit avec le plus grand intérêt , quand son mari l'aperçoit. Il ne doute pas que ce ne soit un billet d'amour : il lui entend préférer avec transport le nom de Dom Gaspard. Il est convaincu que c'est un rival ; il s'approche comme un furieux de sa femme , & lui demande la lettre.

Hortense lui répond que cette lettre n'est point à son adresse, qu'elle renferme le secret de son amie, qu'elle n'a point le droit d'en faire part à personne.

Le brutal, se croyant trahi, tire un poignard, & en perce le sein de sa femme. Puis il se jette sur la lettre. Il voit qu'elle est pour Pélagie; il est au désespoir : mais sa femme est morte.

Elle avoit auparavant institué sa sœur son héritière, en cas qu'elle n'eût point d'enfans. Elle n'en avoit point; & de cette manière, Pélagie, en épousant Dom Gaspard, porta toute la succession de la maison d'Arcos dans celle de Lastorrès.



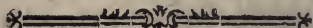
NOUS avons dit, au commencement de cet Extrait, que Lenglet Dufresnoy n'étoit pas satisfait de la catastrophe. Il auroit désiré que l'intéressante Hortense ne mourût point sous le poignard d'un brutal. Cette critique pourroit amener ici une question à discuter.

Faut-il toujours couronner la vertu dans une Pièce de théâtre & dans un Roman , & y faire échouer le vice ? Certainement cela seroit plus raisonnable & plus utile ; mais ces sortes d'ouvrages sont la représentation de la vie humaine ; & dans la vie , les personnes honnêtes ne triomphent pas toujours : il n'est même que trop ordinaire d'y voir réussir celles qui ne le sont pas. Or c'est à ce qui est , bien plus qu'à ce qui doit être , que ceux qui écrivent en morale s'attachent. Ainsi Racine a rendu malheureux l'innocent Hippolyte , d'après les anciens Tragiques de la Grèce ; Voltaire a fait périr la vertueuse Zaire sous le glaive d'Orosmane ; & l'immortel Auteur de Clarisse Harlowe a rempli de malheurs la vie de son aimable Héroïne. Le point essentiel , dans ces sortes de compositions , c'est d'intéresser ; & l'on fait toujours bien quand on atteint ce but.

Au reste , nous sommes persuadés que nos Lecteurs auront pris quelque intérêt à la situation de la Duchesse d'Arcos , dont les amours ne sont pas de la classe ordinaire.



*SEPTIÈME CLASSE.*ROMANS MERVEILLEUX.

*LES VOYAGES**DE GULLIVER,**Traduits de l'Anglois par l'Abbé**Desfontaines, deux vol. in-12.**nouv. édit. Paris, 1772.*

L'AUTEUR de cet Ouvrage, si universellement connu, dont la célébrité commença dès son apparition, si avidement recherché & lu de toutes les classes de Lecteurs, est le fameux

Swift, un des Ecrivains de l'Angleterre les plus distingués. Tout ce que nous pourrions dire en faveur de ce Roman original ne pourroit en aucune manière ajouter à la réputation dont il jouit. Nous nous flattons qu'on trouvera, même à travers l'esquisse que nous allons en tracer, qu'il unit l'agrément à l'utilité à un degré très-supérieur, une gaîté inépuisable à une philosophie profonde. C'est un tissu brillant & varié de fictions hardies, quoique souvent singulières ; d'allégories ingénieuses, qui cachent tantôt des vérités de physique, tantôt des leçons de morale ; de satires fines & déguisées, de certains usages particuliers à sa nation, & des préjugés communs à l'humanité. Il est divisé en quatre Voyages. Les deux premiers sont destinés à prouver cette vérité : que toute grandeur est relative ; que les corps ne sont en eux-mêmes ni grands ni petits, & qu'ils ne le sont que relativement aux autres corps auxquels on les compare ; enfin que la nature est inépuisable. Dans le troi-

sième, en faisant la peinture de l'Isle de *Laputa*, l'Auteur offroit le miroir à la Cour d'Angleterre ; & dans le quatrième, en imaginant des *houyhnhms* ou chevaux raisonnables, & des *yahous* ou hommes brutes, son dessein fut d'humilier l'orgueil de l'homme, & de l'instruire de sa misère.

Gulliver, qui fait lui-même le récit de ses aventures, fut envoyé, à l'âge de quatorze ans, au collège d'*Emmanuel*, à *Cambridge*. Il n'y resta pas long-temps. Le bien que son père avoit dans la province de *Nottingham* étoit si mince, que les dépenses du collège en absorboient en grande partie le revenu. Il fut obligé d'en sortir au bout de trois ans. En le quittant, il fut mis en apprentissage chez M. Jacques *Bates*, fameux Chirurgien à Londres, chez qui il resta quatre années. Les petites sommes dont son père le gratifioit de temps en temps pour ses menus plaisirs, étoient employées à s'instruire dans le pilotage & les mathématiques, sciences pour lesquelles il avoit un

grand goût ; car il étoit dans le dessein de voyager sur mer , & il pressentoit déjà que c'étoit là sa destinée. De chez M. *Bates* , il passa à Leyde pour s'y appliquer à la médecine. Il reçut , pour se soutenir dans cette ville , tant de son père que de son oncle *Jean* , une somme de quarante livres sterling , avec la promesse de trente autres livres sterling par an.

De retour de Leyde , enflammé du désir de voyager , il fit solliciter l'emploi de Chirurgien sur l'*Hirondelle* qui étoit prête à mettre à la voile , & il l'obtint à la recommandation de son bon maître M. *Bates*. Cet emploi lui fournit l'occasion de faire divers voyages au levant & ailleurs. Revenu de ces régions lointaines , soit dégoût , soit légèreté , il désira de s'établir à Londres ; & M. *Bates* même , toujours plein de bonté pour son ancien disciple , le détermina dans son irrésolution. Il loua sur le champ un appartement modeste , dans un petit hôtel situé dans le quartier appelé *Old Jewry*. Il épousa alors Mademoiselle

Marie Burton , seconde fille de M. Edouard Burton , marchand dans la rue de *Newgate* , laquelle lui apporta quatre cents livres sterling en mariage.

Mais M. *Bates* étant mort deux ans après , en le perdant , il perdit aussi ses malades. Sans protecteur & sans emploi , presque sans fortune & toujours honnête homme , que devoit-il faire ? Il consulta sa femme & ses amis sur le parti qu'il avoit à prendre. Enfin , après de mûres réflexions , il résolut encore un voyage de mer : il fut successivement Chirurgien sur deux vaisseaux. Plusieurs courses qu'il fit dans l'espace de six ans , ne laissèrent pas que d'augmenter sa petite fortune : mais le dernier de ces voyages n'ayant pas été heureux , il voulut , dans son dépit , renoncer pour toujours à la mer & à l'inconstance des ondes , & fixer sa mobile destinée auprès de sa femme & de sa famille. Hélas ! il ne fut pas plus heureux à Londres que sur les mers. Trois ans s'écoulèrent dans l'attente d'une fortune dont il n'embrassoit que l'ombre. Enfin , fatigué

d'espérer, excédé d'une position qui ne varioit point, il accepta un parti avantageux que lui fit proposer le Capitaine *Prichard*, & s'embarqua avec lui sur l'*Antelope*, à Bristol, le 4 de mai 1699.

Leur voyage fut d'abord assez heureux, par conséquent peu fertile en événemens. Aussi le Voyageur nous fait-il grace de tout détail à cet égard; mais il ne passe pas sous silence la tempête violente qu'ils essuyèrent après les premières semaines, & qui les jeta en un instant vers le *nord-ouest* de la terre de *Van Diemen*. Par une observation qu'il fit, il trouva qu'ils étoient à trente degrés deux minutes de latitude méridionale. Le vent étoit si fort, que le vaisseau fut se briser contre un rocher qu'ils n'apercevoient pas, à quelque distance d'eux. Cinq de ses compagnons & lui se jetèrent heureusement dans la chaloupe; mais à peine étoit-elle dégagée d'entre le vaisseau & l'écueil, qu'un coup de vent qui survint la renversa. Il n'a jamais su ce qu'étoient devenus ses compagnons,

qu'il ne revit plus : sans doute qu'ils périrent. Pour lui , étant revenu sur l'eau , il eut le bonheur de se sauver à la nage ; & après avoir trouvé pied , & marché une demi-lieue dans la mer , il prit terre , & s'avança , à quelque distance , dans l'isle , qui lui parut déserte. Allant toujours sans trop savoir où , & marchant presque sans objet , un gazon doux & frais qui s'offre sous ses pas , l'engage à s'y reposer. Brisé par la fatigue du naufrage , accablé par la chaleur du jour , qui devenoit très-ardente , il laissa tomber nonchalamment ses membres lassés sur cette herbe fleurie , & se livra à un profond sommeil. Mais à son réveil , quelle fut sa surprise , lorsqu'il se trouva attaché à la terre de tous les côtés. Il étoit couché sur le dos. Le soleil étant déjà très-ardent , & ayant les cheveux également liés de manière à ne pouvoir pas remuer la tête d'une ligne , on pense bien que ces rayons , tombant perpendiculairement sur ses yeux , l'incommodoient singulièrement. Ce n'est pas tout ; bientôt il sent remuer

sur sa jambe gauche quelque chose qui, montant doucement sur sa poitrine, s'élève jusqu'à son menton. Peignez-vous son étonnement, lorsqu'il voit une petite créature humaine, haute d'environ six pouces, ayant un arc en sa main, & un carquois sur le dos. Celle-ci est suivie d'un grand nombre d'autres, & en un instant il est couvert d'une fourmilière de ces petits animaux. Dans sa frayeur, il pousse de grands cris. Ces insectes humains, au tonnerre de sa voix, se précipitent en foule du haut de son corps ; & tombant les uns sur les autres, il y en eut plusieurs, comme il l'apprit dans la suite, qui, dans ce désordre, firent des chûtes dangereuses & meurtrières.

Comme ce qui cause notre frayeur excite d'autant plus notre curiosité, ils revinrent bientôt & en plus grand nombre. Notre intrépide Voyageur ne laissoit pas que d'être troublé dans la position cruelle où il étoit. C'étoit Samson, privé de ses cheveux, parmi les Philistins. L'un des petits nains,

en ce moment , s'écriant *tolgo phonac* , il se sentit percé à la main gauche de plus de cent flèches qui le piquoient comme autant d'épines. Plus il faisoit d'efforts pour se débarrasser , plus il étoit assailli de nuées de flèches. Heureusement il avoit une veste de buffle très-en état de braver l'orage de leurs traits. Il prit donc le parti de s'en envelopper , & de se ramasser dans sa capacité , comme fait une tortue dans sa coquille , afin de les laisser par son repos , ou de les fléchir par sa patience. Cette idée lui réussit. Cette peuplade turbulente , dont le murmure étoit pareil au bourdonnement d'un essaim d'abeilles , le voyant tranquille , s'adoucit & cessa ses hostilités. Peu de temps après il vit s'élever , à quelque pas de lui , une espèce d'échafaud , haut d'un pied & demi , d'où l'un d'entre eux , dont l'extérieur annonçoit un grave personnage , lui fit une harangue assez longue , qu'il crut fort belle , car il n'y entendoit rien ; mais il en jugea par les gestes nobles & expressifs dont l'orateur accompa-

gnoit chaque parole. Pour lui, n'ayant pas d'autre langue à lui parler que celle des gestes, il y répondit par quelques signes pleins de soumission, & par quelques autres qui attestoient qu'il mouroit de faim. L'orateur, qui sûrement étoit un homme d'esprit, l'entendit fort bien, & sur le champ ordonna qu'on lui apportât à manger. Cent personnes volent à sa voix. Les uns apportent des paniers pleins de viandes, les autres dressent des échelles sur son corps, pour les porter à sa bouche ; & ils s'étonnent de voir des épaules de mouton entières, aussi grosses que des aîles d'alouette, dévorées d'un coup de dent. Par la quantité de viandes que son estomac engloutissoit, jugeant de celle du vin qu'il lui falloit, ils firent rouler vers lui les plus forts tonneaux qu'ils eussent, qui furent défoncés & vidés promptement. La quantité d'alimens par lesquels il venoit d'appaiser sa faim & de corroborer ses forces ; & sur-tout les drogues soporifiques dont les médecins, par prudence, avoient

fait frelater le vin , l'ayant insensiblement disposé au sommeil , il s'endormit très-profondément. L'empereur , qu'on avoit instruit , très-curieux de voir un homme aussi extraordinaire , profita de ce moment favorable pour le faire transporter vers lui ; & fit construire , à cet effet , une espèce de voiture immense , ayant sept pieds de longueur , sur trois pouces de haut , à laquelle travaillèrent à la hâte cinq mille charpentiers. Quinze cents superbes chevaux de l'écurie du souverain de *Lilliput* (c'est le nom du pays) , hauts d'environ quatre pouces & demi , furent attelés à la machine , & le conduisirent vers la capitale , éloignée d'un quart de lieue environ. On fit une grande marche ce jour-là. Le lendemain on partit de grand matin , & on arriva vers midi à cent toises des portes de la ville. A son arrivée , l'empereur & toute sa cour sortirent de la ville pour le voir. Il y avoit , à l'endroit où la voiture s'arrêta , un ancien temple , regardé comme le plus vaste du royaume ; monument immense &

& superbe, qui attestoit la grandeur du peuple qui l'avoit fait construire. Il fut décidé qu'il y feroit logé. La grande porte du côté du nord avoit bien quatre pieds de haut, & presque deux pieds de large. Quatre-vingt-onze chaînes, aussi fortes que celles qui pendent à nos montres, y attachoient le prisonnier. Vis-à-vis du temple, à la distance de vingt pieds, s'élevoit une antique tour haute de cinq pieds. C'est du haut de son toit que le roi devoit lorgner cet homme épouvantable, qu'ils appeloient l'homme montagne.

Mais peu satisfait, & toujours plus curieux, le monarque voulut un jour le voir de plus près. Il vint donc, suivi de ses courtisans & des dames de la cour, qui s'assirent sur des fauteuils à quelque distance; mais on ne lui permit pas de monter sur le corps de l'homme montagne, de peur d'accident. Il approcha sans témoigner la moindre frayeur (car ce prince avoit l'ame grande), tourna plusieurs fois autour de lui, l'examina de tous les

Mars 1787.

D

côtés ; & lorsqu'il se fut arrêté , Gulliver , aussi curieux de voir l'empereur de Lilliput , que celui-ci l'étoit de le voir lui-même , se tint couché de côté pendant tout le temps qu'il resta devant lui , de manière que son visage étoit parallèle à celui du roi. Aussi nous assure-t-il que le portrait qu'il nous en fait est parfaitement ressemblant. Ce prince étoit d'une taille plus haute qu'aucun de ses sujets , ce qui le faisoit redouter de ceux qui le regardoient ; une lèvre d'autruche , un nez aquilin , un teint d'olive le distinguoient singulièrement. Il avoit l'air élevé , son maintien étoit noble ; il savoit allier sans effort la grace à la majesté dans toutes ses actions. Son habit étoit fort simple ; mais il avoit sur la tête un casque d'or , tout rayonnant de diamans , & ombragé d'un superbe panache. Il tenoit à la main son épée nue , dont la poignée & le fourreau étoient d'or , & dont la lame avoit un peu plus de deux pouces de longueur. Les dames de la cour étoient superbement habillées ; car le luxe est

de tous les peuples & de tous les temps. Les grands , à cet égard , sont comme les belles ; les uns veulent éblouir , les autres cherchent à séduire. Le cercle que ces dames formoient faisoit un tel effet , que la place qu'elles occupoient paroissoit comme un tapis étendu sur la terre , brodé de figures d'or & d'argent.

La renommée , qui vole de climats en climats , avoit annoncé par-tout l'arrivée d'un homme aussi haut que la montagne la plus élevée du pays. A cette nouvelle , on accouroit des provinces les plus reculées de l'empire. Les villes étoient désertes , les villages abandonnés ; la culture même de la terre en auroit souffert considérablement , si l'empereur n'avoit réprimé cette ardente curiosité par de fort sages édits. Cependant on tenoit des conseils , pour délibérer sur ce qu'on avoit à faire de ce monstre humain. Il étoit à craindre que cet homme , qui leur paroissoit avoir des forces si extraordinaires , ne vînt , dans sa fureur , à briser ses chaînes ,

comme on brise le verre. D'un autre côté, la consommation épouvantable qu'il faisoit ne pourroit-elle pas causer une disette de vivres dans toute l'étendue de l'empire ? Tous opinoient à le faire périr ; mais les avis étoient partagés sur la manière. Les uns vouloient qu'on le laissât mourir de faim, les autres auroient souhaité qu'il fût percé de flèches empoisonnées. Pendant qu'on délibéroit ainsi sur le genre de mort qu'il devoit subir, plusieurs officiers de l'armée arrivent au lieu de l'assemblée, & racontent avec intérêt la conduite douce & humaine qu'il avoit tenue envers quelques personnes qu'on avoit livrées entre ses mains, pour se venger du crime dont elles s'étoient rendues coupables en l'attaquant malgré la défense qui en avoit été faite. Sa douceur & son humanité gagnèrent tous les esprits ; & au lieu de se décider sur le genre de mort dont on devoit le faire périr, il fut ordonné que tous les villages, à quatre cent cinquante toises aux environs de la ville, livreroient chaque

jour, pour sa subsistance, six bœufs & quarante moutons, avec une quantité proportionnée de pain & de vin. Six cents personnes furent employées à le servir; trois cents tailleurs eurent ordre de lui faire un habit à la mode du pays; & six gens de lettres, des plus savans de l'empire, furent chargés de lui apprendre la langue.

Les premiers mots qu'il voulut d'abord savoir, furent ceux par lesquels il pourroit exprimer le désir de recouvrer sa liberté. Dès qu'il put les articuler, le roi le vit souvent à ses genoux, lui répétant avec feu ces mots chéris. Ce prince lui fit entendre que c'étoit de lui-même qu'il devoit obtenir l'objet de sa demande, & que sa conduite à venir pouvoit seule la mériter. Il lui dit ensuite, qu'il voulût bien ne pas trouver mauvais qu'il fût fouillé par deux commissaires, suivant les lois du pays; que sa propre sûreté & celle de ses sujets exigeoient une pareille précaution; & que s'il avoit des armes, il le prioit de consentir à les livrer sans résistance. Qu'en auroit-il

pas fait pour gagner les bonnes grâces du roi ? A quelle dure condition n'auroit-il pas traité , pour voir briser ses fers ? Il fut donc visité par les deux commissaires , qui dressèrent un inventaire exact de tout ce qu'ils trouvèrent dans ses poches. Un des objets qui les étonna le plus , ce fut l'aspect de son sabre nu ; mais ce qui les remplit d'une terreur peu commune , ce furent ces petits bouts de fer creux qu'on nomme pistolets , lorsque , voulant leur en faire connoître l'usage , les ayant chargés à poudre , il les tira en l'air. A ce bruit effroyable , ils tombèrent tous à la renverse , frappés comme d'un coup de tonnerre.

Par la résignation , l'obéissance , & la douceur que Gulliver fit paroître dans toutes les occasions , il s'attira la confiance de l'empereur de *Lilliput* , & celle de ses sujets. Il n'existe aucun peuple sur la terre , à son avis , qui soit aussi habile à danser sur la corde , que ce peuple léger. Ce prince , pour divertir son nouvel hôte , voulut un jour lui donner ce spectacle amusant.

On fera peut-être étonné, en apprenant que les meilleurs danseurs de corde de ce pays sont les personnes les plus distinguées de la nation. Nous ne savons pas trop ce que nous devons penser à cet égard ; mais , à examiner la chose de près , peut-être trouveroit-on qu'il en est des cours de l'Europe , à peu de choses près , comme de celle de *Lilliput*. Ce sont les grands du royaume , ce sont les personnes qui aspirent aux grands emplois , aux premières dignités , qui s'exercent à ce noble exercice ; & la partie la plus importante de l'éducation de la noblesse de la cour , c'est d'y être formée dès la plus tendre jeunesse. Une charge à la cour est-elle vacante ? un ministre est-il disgracié ? Aussi-tôt cinq ou six grands seigneurs , pleins d'une noble émulation , se présentent , & demandent au roi la grâce singulière d'amuser la cour d'une danse sur la corde. Le jour est fixé , on s'assemble , on s'exerce , & celui qui danse avec le plus d'agilité & de grace , est l'heureux mortel qui obtient la charge.

Ces habiles danseurs font souvent, malgré leur adresse, des chûtes meurtrières; & ce n'est pas ce qui amuse le moins. Un prétendant s'est-il estropié? l'événement est consigné dans les archives impériales.

Un autre usage de ce pays, bien singulier, est celui qui a lieu devant l'empereur, l'impératrice, & le premier ministre seulement. L'empereur, le jour de la cérémonie, met sur la table trois fils de soie très-déliés, dont l'un est cramoisi, le second jaune, & le troisième blanc. Ces fils sont destinés à décorer ceux que sa majesté veut distinguer par cette marque insigne de sa faveur. Les concurrens avertis s'assemblent au palais impérial; & voici l'espèce d'exercice auquel ils sont soumis. L'empereur & son premier ministre tiennent un bâton par les deux bouts; quelquefois l'empereur lui seul tient le bâton par un des bouts; les contendans, dont l'honneur ou la honte dépend d'un fait, s'animant à l'aspect d'un fil jaune ou cramoisi, s'élancent, par-

dessus , & celui d'entre eux qui a le mieux sauté , remporte le fil cramoisi : le jaune est à celui qui vient après ; & le blanc appartient au dernier. Dans la suite , ces favoris superbes s'en font des boudriers , & cette distinction leur inspire une noble fierté.

Gulliver n'avoit cessé , depuis qu'il savoit articuler quelques mots de la langue , de solliciter sa liberté. L'affaire fut proposée à différens conseils ; & après quelques difficultés , elle lui fut accordée. Les articles de l'acte de sa délivrance furent dressés ; il en promit l'observation par serment , & ses fers furent brisés.

Notre Héros , jouissant de sa liberté , ne l'eut pas plutôt recouvrée , qu'il eut le désir de voir *Mildendox* , la capitale de l'empire. L'empereur lui accorda cette faveur , même d'assez bonne grace. Cette ville forme un carré parfait , dont chaque côté a cinq cents pieds de long. Ses murs , flanqués de fortes tours , à dix pieds de distance l'une de l'autre , s'élèvent à deux pieds & demi de terre. Elle

contient cinq cent mille habitans. Tous les dehors en sont ravissans ; de superbes avenues aboutissent à chaque porte , & des bâtimens magnifiques embellissent cette ville immense. Gulliver , pour y pénétrer , enjamba le mur , par-dessus la porte occidentale , & parcourut la ville , allant très-lentement , & marchant de côté , de peur d'endommager les toits des maisons. Il y avoit autrefois opéra & comédie ; mais les auteurs , négligés de la cour , n'y ont plus de génie , & l'on n'y joue plus que des farces.

Le palais de l'empereur est placé au centre de la ville. Un mur haut de vingt trois pouces l'environne. Ce fut en passant par-dessus , que notre Voyageur curieux pénétra dans l'intérieur des cours , & en vit les magnifiques appartemens. Excellent goût d'architecture , façade imposante , glaces , riches lambris , superbes ameublemens , rien n'y manque pour faire de ce bâtiment le plus beau palais du monde.

Sans entrer dans de plus grands

détails sur la description de la capitale & ses curiosités, il est temps d'en venir aux grands événemens qui illustrèrent son séjour dans l'isle de *Lilliput*, qui fut de neuf mois. Il y avoit à peine quinze jours qu'il avoit vu tomber ses fers, lorsque *Reldresal*, l'un des secrétaires d'état au département des affaires secrètes, vint lui faire une visite. La visite d'un ministre est rarement sans motif. Gulliver, pour lier conversation avec lui plus aisément, le prit dans sa main, & l'entretien fut des plus animés. *Reldresal* commença par lui faire compliment de la liberté qu'on venoit de lui rendre; mais il ne lui dissimula point que sans des raisons particulières de politique (car c'est toujours là le motif caché des bienfaits), il seroit peut-être encore chargé de fers. Quelque florissant que vous paroisse l'empire, lui disoit-il, il est en proie à deux terribles fléaux, dont un seul est capable de le renverser; une faction puissante au dedans, un ennemi redoutable au dehors. Quant aux dissensions intérieures qui

déchiroient les entrailles de l'état, elles étoient fomentées par deux partis formidables & sans cesse opposés, celui de trameckfan, & celui de flameckfan, dénomination empruntée des hauts & bas talons de leurs souliers, par lesquels ils se distinguoient. Il paroît que le roi penchoit pour les bas talons, comme plus conformes à l'ancienne constitution de l'état : du moins il ne se servoit que de bas talons, & l'on remarquoit même qu'il avoit baissé les siens d'un *drum* (la quatorzième partie d'un pouce).

A cette espèce de guerre sourde qui minoit l'état, il s'en joignoit une plus active, soutenue pendant trente-six lunes par le peuple de *Blefuscu*, éternel rival de *Lilliput*. Voici le sujet important de la rupture entre les deux peuples les plus fameux de l'univers. Tout le monde fait que la bonne manière de casser les œufs, pour les manger, est de les casser par le gros bout; & l'on en a toujours usé ainsi. Mais l'aïeul du roi régnant, lorsqu'il étoit encore enfant, s'étant

coupé le doigt en mangeant un œuf, son père, par un édit remarquable, défendit à tous ses sujets de casser désormais les œufs par le gros bout, sous les peines les plus grièves. Le peuple fut très-mécontent de se voir forcé à casser les œufs comme il plaisoit à sa majesté. Il y eut depuis cette époque des révoltés continuelles, où périt un grand nombre de citoyens ; & les révoltes étoient fomentées par le peuple de *Blefuscu*, jaloux de la puissance de *Lilliput*. D'après des calculs exacts, on comptoit jusqu'à onze mille fanatiques qui avoient mieux aimé mourir que de se soumettre à la nouvelle loi. Plus de cent gros volumes furent écrits de part & d'autre ; mais ceux du parti des gros *boutiens* furent défendus ; car ils prouvoient que, selon la vraie interprétation du texte, chap. 54 du *brundecral*) leur alcoran), il étoit permis à un chacun de casser les œufs par le bout le plus commode. Or les gros *boutiens* exilés avoient eu tant de crédit auprès de l'empereur de *Blefuscu*, qu'ils l'avoient

engagé à déclarer la guerre à celui de *Lilliput* ; & cette guerre , longue & cruelle , se continuoît avec le même acharnement. Alors même *Blefuscu* équipoit une flotte formidable , pour tenter une descente sur les côtes ennemies.

Reldresal, après lui avoir développé le nœud de ces intrigues , & expliqué le mystère de sa visite , lui dit qu'il avoit été envoyé par l'empereur , pour savoir qu'elles étoient ses dispositions à son égard. Gulliver , quoique peu au fait des cours , mais qui avoit le talent d'observer , connoissoit trop le cœur humain pour n'avoir pas eu mille fois l'occasion d'éprouver que le seul moyen d'obtenir des grâces , c'est de se rendre utile. Aussi offrit-il ses services à l'empereur , & assura-t-il le secrétaire d'état d'un dévouement sans bornes aux intérêts de sa majesté.

Déjà la flotte de *Blefuscu* mettoit à la voile ; déjà on la voyoit s'avancer en bon ordre dans le bras de mer , large d'environ quatre cents toises.

Tout à coup notre Héros, qui avoit eu soin de se cacher, s'élance dans l'eau, & marche droit à la flotte ennemie. A sa vue, les Blefusculiens, effrayés, se précipitent en foule, abandonnent leurs vaisseaux, & se sauvent à la nage dans leur île. Gulliver les voyant fuir en nageant & en croassant comme des grenouilles, rassemble leurs vaisseaux, les attache avec une ficelle, cable de ce pays, & les traîne au port royal de Lilliput. L'empereur, étonné de ces merveilles, qui étoient des jeux pour lui, dans l'extase de l'admiration, voulut reconnoître un si grand service en le créant *Nardac*, titre d'honneur le plus distingué de l'empire. Mais, hélas ! le plus haut degré de faveur est élevé sur le bord d'un précipice ; & le moment des graces est suivi de celui de la chute. Gulliver en est un exemple frappant. Sa majesté Lilliputienne avoit de l'ambition. Déjà elle arrangeoit dans sa petite tête les projets les plus vastes & les plus hardis ; & elle n'aspiroit à rien moins qu'à se rendre

maîtresse de l'isle de *Blefuscu* avec le bras de Gulliver, d'en faire une province de l'empire, & à obliger les grosboutiens & tous ses sujets à casser les œufs par le petit bout; ce qui l'eût élevé à la monarchie universelle. Gulliver, qui n'avoit pas pris encore l'esprit de la cour, & qui, toute sa vie, eut l'équité pour principe, & pour règle de conduite, se refusa constamment à une pareille proposition : il protesta même hautement qu'il ne seroit jamais l'instrument dont on se serviroit pour asservir un peuple libre. Ce refus courageux fit germer, depuis ce jour, un levain dans le cœur d'un prince ambitieux; & ses envieux, dans la suite, furent profiter de cet avantage. Voulez-vous vous élever? rampez à la cour. Désirez-vous de retenir la faveur sur vous? soyez prêt à sacrifier la vertu & l'honneur, à l'intérêt & aux passions du souverain.

L'Auteur, avant d'entamer l'accusation qui lui fut intentée par ses ennemis, & de parler de sa sortie de

l'isle de Lilliput, en fait ici la description, trace le tableau des mœurs des habitans, & nous donne une idée de la littérature, après nous avoir instruit de leurs usages, de leurs lois, & de leur manière d'élever les enfans. On fait déjà quelle est la taille des *Lilliputiens*; tous les objets, tous les êtres y sont proportionnés aux hommes. C'est l'univers en miniature. Les chevaux & les bœufs y sont de quatre ou cinq pouces; les moutons d'un pouce & demi, & les oies de la grosseur d'un moineau.

Un usage très-singulier à Lilliput, mais qui n'en est pas moins général, c'est qu'on y enterre les morts la tête en bas. La raison de cette coutume est, qu'ils s'imaginent que dans onze mille lunes ils doivent tous ressusciter; que la terre, étant plate, tournera sens dessus dessous; & qu'alors, au moment de leur renaissance, ils se trouveront debout sur leurs pieds. Les savans de Lilliput savent bien qu'en penser; mais l'opinion de la multitude est toujours la plus suivie.

Une loi qui paroîtra sans doute aussi singulière que l'usage précédent, car elle est tout à fait opposée à celles des peuples polis de l'Europe ; c'est la loi qui condamne un délateur à la mort, si l'accusé est trouvé innocent, & qui confisque au profit de ce dernier les biens de celui qui l'a accusé injustement.

La fraude, chez eux, est punie plus sévèrement que le vol : la mort est la peine qui la suit. Ces peuples pensent qu'avec des soins & de la vigilance, tout homme peut se mettre à couvert des attentats d'un voleur ; mais que la probité est sans défense contre la fourberie & la mauvaise foi. Dans l'assemblage informe de nos lois, nous n'en avons que pour punir : à Lilliput, on est d'avis que la justice ne consiste pas moins à récompenser l'homme juste, qu'à punir le coupable.

La probité dans les grands emplois y est toujours préférée au génie. Les Lilliputiens disent avec raison, qu'un esprit supérieur, sans vertu, peut être

très-nuisible à un état ; & que la science de la politique n'a que faire d'être si compliquée & si mystérieuse, qu'un homme ordinaire ne puisse, avec du bon sens & de la probité, porter le poids des affaires, &, éclairé des lumières de l'expérience, conduire avec succès la machine du gouvernement. L'ingratitude y est mise au rang des plus grands crimes. Ces lois sages, que nous venons de rapporter, sont celles qui existoient depuis la fondation de la monarchie : mais, hélas ! comme tout dégénère dans ce bas monde ! Aujourd'hui on y danse sur la corde pour parvenir aux grandes charges ; & celui qui saute par-dessus un bâton avec le plus de grace & de bonheur, est décoré d'un fil blanc, jaune, ou cramoisi.

Les pères & mères ne peuvent se charger de l'éducation de leurs enfans : ils sont obligés de les envoyer dans des séminaires publics, dont chaque ville est pourvue, où les enfans sont enseignés, non selon le caprice de leurs parens, mais selon

leur naissance & leurs dispositions. Un riche Lilliputien veut-il donner un gouverneur à son fils ? il préfère dans son maître un esprit juste à un esprit sublime, des mœurs pures à beaucoup de connoissances. Il fait ne faire aucun cas de ces instituteurs savans, discourant très-doctement sur des mots, qui, pour enseigner aux enfans l'ancienne langue du pays, qui n'a que peu de rapport avec celle qu'on y parle aujourd'hui, accablent leur mémoire de règles inutiles, & d'exceptions qui sont encore des règles ; & qui, pour des questions grammaticales, un amas de principes superflus & de préceptes abstraits, leur laissent ignorer le bel usage & les finesse de la langue. Des règles de grammaire ne sont jamais substituées à des règles de conduite ; une vaine science de mots à la science importante des mœurs ; & l'étude d'une langue dont il ne sera plus question pour eux hors de leurs séminaires, à l'étude des sciences utiles, des beaux arts, de l'histoire de leur

pays, & à la connoissance des devoirs de la société. Il exige sur tout du maître, qu'il sache se dépouiller de-
vant ses élèves de ce sérieux guindé, de cette marque pédantesque, qui, au lieu de leur en imposer, ne fait que les aigrir, ou qu'ils s'obstinent à trouver ridicule : il veut qu'il se familiarise avec dignité, persuadé qu'il est plus difficile de descendre sans s'abaisser, que de conserver un visage fâcheux, & d'avoir toujours l'air de vouloir se faire obéir. Dans l'étude de l'histoire, il lui recommande de s'attacher moins à inculquer dans leur mémoire la date des événemens, qu'à leur en faire pénétrer les causes, & à leur peindre le caractère, les talens, les vertus & les vices des souverains, de leurs généraux & de leurs ministres. C'est l'histoire de l'esprit humain, & non celle des faits qu'il faut apprendre.

D'après ce que nous venons de dire de ces sages insulaires, on voit bien qu'ils ont une philosophie; mais cette philosophie ne consiste point en de

vains ergotismes. Ils ne savent ce que c'est que des argumens in *baroco*, in *barbaro*, qui apprennent à faire des raisonnemens, sans apprendre à raisonner. Ils n'ont jamais entendu parler des cathégories d'Aristote. Toute leur philosophie est dans la pratique des vertus sociales. Mais un usage important, dont l'influence s'étend même sur la destinée de l'empire, & que nous ne passerons point sous silence, car rien de ce peuple admirable ne doit être oublié, c'est celui qui permet aux enfans de se livrer à leur vocation, & les laisse libres sur le choix de l'état qu'ils doivent embrasser, ayant moins d'égard à leurs facultés & à leur naissance, qu'à leur goût & à leurs talens; & cet usage y est si généralement suivi, qu'il n'est pas rare d'y voir le fils d'un laboureur devenir ministre d'état, & le fils d'un ministre, rester marchand toute sa vie.

Nous voilà arrivés à l'époque de la sortie de Gulliver de l'isle de *Lilliput*, & à celle de l'accusation qui lui

fut intentée par ses ennemis ; car ces peuples ne sont pas sans tache. Ils sont hommes , & par-là sujets aux passions des hommes. Le cœur humain ne connoît pas d'exception.

Gulliver , dont l'ame honnête & naïve étoit peu au fait du manège des cours (comme nous l'avons dit), ne soupçonnoit guère qu'il y eût dans celle de Lilliput des gens assez méchans pour tramer contre un homme dont ils n'avoient point à se plaindre, une intrigue aussi noire que celle dont il pensa être la victime. Il se dispoisoit à se rendre auprès de l'empereur de *Blefuscu* , qui l'attendoit dans son isle , lorsqu'un seigneur de la cour , qui lui avoit des obligations particulières , vint le trouver secrètement, la nuit , pour l'informer de tout ce qui se tramait sourdement contre lui. Il lui apprit que , parmi plusieurs autres grands crimes , il avoit été déclaré coupable du crime de lèse-majesté ; & pour l'en convaincre , il lui remit les articles sur lesquels on avoit intenté le procès. Le trésorier & l'amiral ;

ses ennemis déclarés, l'avoient déjà condamné à périr d'une mort ignominieuse; mais le roi, inclinant vers la douceur, avoit tâché de gagner le suffrage du chambellan, pour le leur opposer; & pendant les discussions, *Reldresal*, premier secrétaire d'état, étant arrivé, inspiré par l'amitié qu'il avoit vouée à Gulliver, s'étoit opposé à la condamnation dictée par l'amiral, & avoit opiné, puisqu'il falloit qu'il fût puni; à lui faire crever les yeux seulement. Tout le monde s'étant rendu à cet avis, malgré les protestations de l'amiral qui s'irritoit d'un châtiment si doux, la clémence de l'empereur, qui bornoit la punition de si grands crimes à la perte de ses yeux, fut généralement louée.

Etant libre encore, & connoissant ses forces, tout autre, à sa place, n'eût eu d'autre désir que de renverser de fond en comble la capitale de l'empire; mais l'air de la cour n'avoit pas tellement corrompu ses sentimens, qu'il ne se ressouvînt du serment qu'il avoit prêté entre les mains de l'empereur,

pereur , & du titre de *Nardac* dont ce prince l'avoit honoré. Il se souvenoit aussi de l'exemple de Socrate , qui aima mieux mourir que de se dérober , pouvant le faire , à une condamnation injuste. Cependant l'exemple de Socrate , quelque séduisant qu'il fût , ne put le déterminer à se laisser crever les yeux ; & pour éviter la punition , il partit pour *Blesfescu* , où il étoit attendu , & où il lui avoit été permis antérieurement de se rendre. L'empereur , apprenant son arrivée , vint au devant de lui , suivi de toute sa cour , & le reçut à quelque distance de la ville , avec la bonté & l'empressement dignes d'un aussi grand prince.

Son séjour dans cette cour y fut marqué par des preuves continuelles de cette bonté. Elles furent suivies des propositions les plus flatteuses ; mais il avoit éprouvé l'inconstance de la faveur , & même le malheur de la vertu dans le séjour du vice. En estimant le cœur du prince , il se défia trop de la méchanceté des courtisans , pour vouloir s'exposer à leur jalousie

Mars 1787.

E

implacable ; & il résista aux offres brillantes qui lui étoient faites. Il nourrissoit d'ailleurs le désir impérieux de retourner dans sa patrie , & il gémissoit de penser qu'il n'en trouveroit peut-être jamais l'occasion.

Quelle fut sa joie , un jour que , se promenant sur le rivage de la mer , il crut apercevoir de loin quelque chose qui avoit la forme d'une chaloupe renversée ! Il ne se trompoit pas. La marée poussa peu à peu le bateau vers le rivage ; & secouru des vaisseaux blefusculiens , il l'eut bientôt amené au port royal de l'île.

L'empereur de *Lilliput* , n'imaginant pas que Gulliver fût instruit des circonstances de son procès , & croyant le voir bientôt revenir à sa cour , n'eut d'abord aucun soupçon sur une absence qu'il avoit permise : mais son séjour , prolongé dans l'île de *Blefuscu* , & chez un peuple rival , commença à lui donner de l'inquiétude. Il fit assembler son conseil ; & après un mûr examen , il fut résolu qu'on dépêcheroit au roi de *Blefuscu* une

personne de qualité, pour lui représenter qu'il gardoit auprès de lui un homme devenu le sujet de son maître, & déclaré coupable du crime de lèse-majesté, en l'assurant que s'il refusoit de le rendre, son refus seroit regardé comme une déclaration de guerre. Cette personne avoit ordre d'ajouter que l'empereur espéroit que, pour maintenir la paix qui régnoit entre eux, il voudroit bien lui envoyer le criminel réclamé, pieds & mains liés, pour être puni comme un traître. Sa majesté blefuscudienne répondit à sa majesté lilliputienne, qu'elle devoit penser que la chose étoit impossible; que d'ailleurs, quoique Gulliver lui eût fait beaucoup de mal dans la dernière guerre, il lui avoit, d'un autre côté, des obligations; & que du reste les deux nations ne tarderoient pas à être délivrées de la présence de cet étranger, car il étoit sur le point de retourner dans sa patrie. Ces raisons durèrent peu satisfaire sa majesté lilliputienne : elle trouvoit sans doute fort étrange, comme tous les mo-

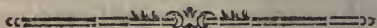
narques de la terre, qu'un sujet condamné à perdre les yeux eût pris des mesures pour les conserver. Le roi de *Blefuscu*, quelques jours après, instruisit Gulliver de la tracasserie qu'on lui faisoit à son égard; & se flattant encore de pouvoir l'attacher à son service, l'assura de toute sa protection. Mais Gulliver, brûlant, après une si longue absence, de revoir sa patrie & d'embrasser encore une fois sa femme & ses enfans, & fermement résolu de n'avoir plus à faire aux puissances, tant qu'il pourroit se passer d'elles, témoigna à sa majesté sa vive reconnoissance, en la priant de souffrir qu'il prît congé d'elle. L'empereur, ne pouvant le retenir plus long-temps, fut obligé de consentir à son départ; & les préparatifs étant achevés, ses provisions étant faites, il reçut les adieux du roi & de la cour, & mit à la voile le 24 septembre 1701.

Le premier jour il ne découvrit rien autre chose que des isles inhabitées; mais le lendemain, sur le midi, il aperçut un navire faisant route vers

le *sud-est*. Il mit toutes ses voiles. Le navire relâcha les siennes, & ils se joignirent avant la nuit. Il est aisé de se peindre la joie qu'il éprouva à la vue d'un vaisseau qui devoit le conduire dans sa chère patrie & au sein de sa famille. Il fut mis à bord avec sa petite cargaison. Ce vaisseau étoit un navire marchand anglois, revenant du Japon. Les gens de l'équipage, étonnés de trouver un homme errant seul dans l'immensité des mers, dans une chaloupe, lui faisoient une infinité de questions; mais ils ne croyoient pas un mot du récit de ses aventures. Ils s'imaginoient que ses malheurs avoient dérangé sa tête: mais lorsqu'il leur fit voir les petits animaux qu'il avoit avec lui, ils ne purent plus douter de la vérité de ses récits. Après une traversée assez longue, mais peu fertile en événemens, le vaisseau arriva heureusement aux Dunes le 13 d'avril 1702. Le seul malheur qui lui arriva, fut la perte d'une brebis qui fut dévorée par un rat du vaisseau.

Il revit enfin l'Angleterre, qu'il avoit

craint si souvent de ne plus revoir ; mais ce désir une fois satisfait , il ne songea plus , au bout de quelque temps , qu'à s'embarquer de nouveau. Ennuyé de son loisir , honteux même de son inutilité , sa passion pour les voyages de mer se réveilla ; & malgré les larmes d'une épouse chérie , les tendres plaintes de son fils *Jean* , de sa fille *Elisabeth* , & les représentations de son oncle , il confia de nouveau sa fortune au caprice des ondes , & partit sur l'*Aventure* , vaisseau marchand , commandé par le capitaine *Jean-Nicolas de Liverpool*.



VOYAGE A BROBDINGNAC.

TELLE est l'étoile impérieuse de ceux à qui la nature a marqué leur destinée : même en prévoyant des peines , ils cèdent avec plaisir à l'ascendant qui les domine. *Gulliver* en goûte à se retrouver sur ces mers ,

dont l'inconstance & la fureur lui sont si bien connues. Le vaisseau fut lequel il étoit embarqué devoit se rendre à Surate. La traversée fut heureuse jusqu'au Cap de bonne Espérance, & même jusqu'à Madagascar; mais arrivés vers cette ville fameuse, les vents commencèrent à souffler impétueusement, & les poussèrent à l'orient des isles Moluques. Le capitaine, homme très-exercé dans la navigation de ces mers, avertit l'équipage de se préparer, pour le lendemain, à une terrible tempête; & ce qu'il prévoyoit ne manqua pas d'arriver. Notre Héros, suivant l'usage, fait une description très-détaillée de la manœuvre pendant la tempête. Nous épargnerons ce détail à nos lecteurs, parce que nous croyons qu'ils aiment mieux voir arriver les voyageurs au port, que de voir danser leurs vaisseaux sur l'onde.

Pendant cet orage terrible, le vaisseau fut jeté dans des mers éloignées, que les plus vieux mariniers ne purent reconnoître. Les vivres étoient abon-

dans ; mais l'équipage étoit réduit à une grande disette d'eau. Cependant on continua la même route , dans l'espoir de découvrir quelque terre où l'on pourroit satisfaire ce besoin pressant : mais inutilement. Le capitaine commençoit à s'effrayer , les matelots invoquoient les Saints , & les vieux mariniers commençoient des neuvaines. L'alarme enfin étoit générale , lorsqu'un garçon , du haut du perroquet , cria qu'il voyoit terre. Le lendemain on se trouva assez près d'une isle. On jeta l'ancre à quelque distance , & le capitaine envoya douze hommes dans une chaloupe , pour découvrir quelque source. L'Auteur , qui avoit un goût décidé pour l'observation , demanda à être débarqué , dans l'espoir de faire quelque heureuse découverte. Dans ce dessein , il s'avança dans les terres ; mais il ne découvrit rien. Déjà il commençoit à se lasser , & il revenoit lentement sur ses pas , lorsqu'il vit la chaloupe s'enfuir à force de rames , & un homme d'une grandeur prodigieuse , qui la

poursuivoit. Quoiqu'il fût au milieu de la mer, il n'avoit de l'eau que jusqu'aux genoux. Gulliver, effrayé, prit la fuite sans balancer, & grimpa aussi promptement qu'il put sur le sommet d'une montagne. Ses pas se trouvoient, à chaque instant, ralentis par la hauteur de l'herbe qui s'élevoit à vingt pieds.

Après un moment de repos, étant descendu de l'autre côté de la montagne, il marcha quelque temps à travers un champ d'orge pour s'y cacher, les blés étant hauts de quarante pieds. Pour les arbres, ils étoient si grands, qu'il lui eût été difficile d'en supputer la hauteur. Il cherchoit à sortir par quelque passage, lorsqu'il aperçut, dans le champ voisin, un homme aussi grand que le premier, tenant une longue faucille à la main, & appelant sept autres hommes d'une pareille taille pour moissonner le champ où notre Voyageur, géant dans l'isle de *Lilliput*, & pygmée dans ce nouveau pays, étoit caché. Ces hommes étoient aussi hauts qu'un clocher or-

dinaire ; leurs pas étoient d'environ dix toises ; & lorsqu'il les entendit parler , il crut entendre le tonnerre. Cependant les moissonneurs s'avançoient dans le champ en coupant les blés. Gulliver s'éloignoit d'eux autant qu'il pouvoit : mais comment fuir à travers cette espèce de forêt ? Enfin il arriva à un endroit , où la pluie & l'orage avoient couché les blés. Alors il lui fut impossible de passer outre , les tuyaux étant si fort entrelacés qu'il ne pouvoit ramper à travers ; & les épis ayant des arêtes si longues & si pointues , qu'elles le perçoient au travers de son habit. Que faire pour éviter ces monstres humains ? Epuisé de fatigue , & s'abandonnant au désespoir , il se coucha entre deux sillons , attendant le sort qui lui étoit réservé , & se représentant sa veuve désolée , ses enfans orphelins réduits à la misère , & ses amis inconsolables de sa mort.

Cependant un des moissonneurs n'étoit déjà plus qu'à cinq toises du lieu où il étoit caché. Il étoit à

craindre que cet homme ne l'écrasât, sans l'apercevoir, d'un coup de pied, ou ne le coupât en deux de sa faucille. La frayeur lui arracha, malgré lui, quelques cris que le géant entendit; mais il ne savoit d'où partoit ce léger filet de voix. Il se mit à chercher ça & là ce que ce pouvoit être. Enfin il l'aperçut, & le prenant par le bout du doigt à la fesse, il l'éleva à plus de soixante pieds pour l'examiner de plus près. Gulliver, craignant d'être écrasé par cet homme comme nous écrasons ces petits animaux mal-faisans que nous trouvons sous nos pas, leva les yeux au ciel, se mit, autant qu'il put, dans une posture humble & suppliante. Le géant parut satisfait de sa figure, & commença à le regarder comme quelque chose de fort curieux. Alors il le mit dans un pan de son habit, & courut le porter à son maître, persuadé qu'aucun animal de cette espèce n'avoit encore paru dans l'isle.

Le laboureur, après l'avoir examiné très-attentivement, comprit très-bien

que c'étoit une petite créature raisonnable : il l'enveloppa dans son mouchoir, & renvoyant ses gens au travail, le porta à sa femme, qui, à sa vue, recula de quatre pas, comme font les femmes dans ce pays-ci à l'aspect d'une araignée. Cependant lorsqu'elle eut vu ses petites manières pleines d'agrément, & qu'elle eut remarqué l'intelligence qu'il faisoit paroître, elle commença à s'intéresser à lui. Il étoit midi. On servit à diner. L'Auteur fait ici la description du repas, auquel il assista étant placé sur la table, où il courut plus d'un risque, soit de la part de l'enfant de la maison, soit de la part du chat, qui étoit plus gros qu'un bœuf. Après le repas, qui fut court, & qu'il trouva long, il fut mis, étant accablé de fatigue, dans une chambre grande de deux ou trois cents pieds de largeur, & sur un lit qui avoit dix toises. A peine commençoit-il à se livrer au sommeil, qu'il entendit un certain bruit dans les rideaux, & vit deux gros rats, ayant la taille d'un mâtin, courir sur

le lit, & l'attaquer de deux côtés à la fois. Heureusement il trouva son sabre sous sa main, le tira, fendit le ventre à l'un, & mit l'autre en fuite.

Le laboureur avoit une fille, alors âgée de neuf ans, qui annonçoit beaucoup d'esprit pour son âge, & un heureux naturel. Elle imagina, de concert avec sa mère, d'arranger pour Gulliver le berceau de sa poupée, afin qu'il fût mieux & plus en sûreté. Le berceau fut suspendu en l'air, de peur des rats. C'étoit elle qui habilloit le petit homme, & le déshabilloit régulièrement; qui blanchissoit ses chemises, qui lui apprenoit la langue du pays. Elle le nomma elle-même *Grildrid*, mot qui signifie ce que les Italiens entendent par *homuncelino*; & les Anglois, par *maunikin*. De son côté, il l'appeloit *glumdalclitch*, petite nourrice.

Il s'étoit déjà répandu dans le pays, que le laboureur avoit trouvé dans les champs un petit animal qui avoit l'air d'une créature humaine, qui

marchoit sur deux pieds, qui parloit une langue qui lui étoit particulière, & qui déjà savoit quelques mots de celle du pays. Un laboureur voisin, & intime ami du premier, vint pour voir si ce qu'on en disoit étoit vrai. Or ce laboureur étoit un vieil avare : il conseilla à son ami de mener le petit nain dans la ville prochaine, & de le faire voir pour de l'argent. Ce fut *glumdalclitch*, sa petite maîtresse, qui lui apprit, les larmes aux yeux, & en le mettant dans son sein, ce qu'on vouloit faire de sa personne. On juge du chagrin de Gulliver ! Il fallut cependant subir son sort. Le projet réussit, le voyage fut court, les curieux se pressèrent, & l'argent abonda. Notre Héros maudissoit sa destinée ; & la jeune fille, en l'exhortant à la patience, perdoit la sienne, & ne cessoit de pleurer.

De cette ville, son maître, séduit par l'appât du gain, résolut de passer dans les autres villes du royaume les plus considérables. Il poussa enfin jusqu'à la capitale, distante de quinze

cents lieues de son village : elle s'appelle *Lordbruldrud* , ce qui signifie , dans la langue du pays , l'orgueil de l'univers.

Arrivés dans cette capitale fameuse , le roi , la reine , & les dames de la cour firent savoir au payfan qu'ils désiroient de voir cette petite créature dont on disoit tant de merveilles. Gulliver fut mené à la cour : il amusa beaucoup toutes les dames , & la reine sur-tout , qui n'étoit rien moins que sérieuse , quoiqu'elle fut très-grande. Eprise de ses manières agréables , de sa jolie petite figure , de son esprit enjoué , elle désira d'en faire l'acquisition. Les vœux d'une reine sont une loi à laquelle il est quelquefois très-doux d'obéir. Le payfan , indépendamment de ce sentiment naturel , avoit une raison particulière pour ne se pas faire presser : il voyoit dépérir chaque jour le petit nain ; il pouvoit en un moment recueillir plus d'argent qu'il ne devoit en espérer d'un long séjour. Il fit , ce qu'on ne se permet que trop souvent avec les

princes dans tous les pays du monde ; il feignit de se rendre aux vœux de la reine , & ne céda qu'à son propre intérêt. Mille pièces d'or très-gracieusement présentées furent le prix de son imposture.

Quoique Gulliver n'ignorât point qu'il vaut mieux souvent dépendre de l'avidité d'un rustre que de la faveur même d'un souverain , il remercia cependant & le sort & la reine. Elle avoit, malgré la hauteur de sa taille & la grandeur de son rang , des manières si aimables , des paroles si douces , des bontés si touchantes , qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. Comme il ne pouvoit plus se passer de sa grande petite amie , qu'il appelloit toujours sa nourrice , il supplia la reine de la demander à son père ; & la reine , qui savoit combien il est cruel de séparer deux objets que la sympathie unit , s'empressa de lui prouver qu'elle connoissoit les charmes & les droits de l'amitié. - Le paysan accorda volontiers sa fille à ses vœux.

— Celui-ci s'étant retiré , l'aimable

souveraine prit Gulliver dans sa main, & le porta au roi, qui étoit alors renfermé dans son cabinet. Ce prince, aussi savant qu'aucune personne du royaume, s'étoit livré de bonne heure à l'étude de la philosophie & des mathématiques. Il ne s'aperçut pas d'abord de ce qu'il y avoit de remarquable dans la figure de ce petit animal, & ne put s'empêcher de dire à la reine qu'il ne concevoit pas d'où pouvoit lui venir tant d'affection pour un splacknock (*insecte du pays*). Cependant, en considérant de plus près sa figure & son maintien, il soupçonna que ce pourroit bien être une machine artificielle, espèce d'automate imaginée par un habile artiste : mais lorsqu'il eut entendu sa voix, & qu'il eut trouvé du sens & des idées dans la suite des sons qui sortoient de sa bouche, il pensa que ce pouvoit être un être raisonnable, & il fut dans la plus haute admiration. Il manda sur le champ trois savans qui vivoient à la cour. Ces messieurs, qui ne s'accordent guère entre eux,

parce qu'ils sont tous dans l'erreur (car la vérité étant une , & portant avec elle un caractère d'évidence infaillible , l'opinion & les systêmes feroient chassés de dessus la terre , si elle daignoit se montrer ici bas); ces messieurs , dis-je , différèrent tous de façon de penser ; mais ils se réunirent , en disant que cet être singulier étoit un phénomène qui ne pouvoit être rangé parmi les êtres produits selon les lois invariables de la nature : *Lusus naturæ*.

Gulliver , qui étoit indigné de se voir traité par ces philosophes comme un embryon , un caprice de la nature , prit la liberté de s'adresser au roi , & assura sa majesté que ces savans ne favoient ce qu'ils disoient ; qu'il venoit d'un pays où son espèce étoit répandue en aussi grand nombre qu'ils l'étoient dans le leur , & que tous les êtres , tous les objets y étoient proportionnés à sa petitesse. Les philosophes répondirent à cette assertion par un sourire dédaigneux , & restèrent persuadés qu'il tenoit cette leçon

du laboureur. Mais le roi, qui avoit bien plus de lumières qu'eux, & plus de pénétration dans l'esprit, pensa que la chose pouvoit bien être comme il le disoit, & commanda qu'on prît un soin particulier de lui. La reine donna ordre à son ébéniste de faire une boîte qui lui servît de chambre à coucher : cette chambre avoit seize pieds en carré & douze de haut, avec des fenêtres, une porte & deux cabinets, & fut faite en trois semaines. Gulliver jouissoit d'un fort heureux dans cette cour. Admiré du roi, comme un être merveilleux qu'on conserve précieusement dans une ménagerie ; chéri de la reine, qui ne pouvoit se mettre à table sans lui, qui le faisoit jaser comme un perroquet, qui le caressoit comme un épagneul ; fêté dans le palais comme *Vert-vert* l'étoit chez les sœurs de Nevers ; il n'eût rien manqué à son bonheur, s'il avoit pu oublier son pays, ses parens ; & s'il n'y eût pas eu des philosophes dans sa nouvelle patrie.

Le roi aimoit à s'entretenir avec

lui; il l'interrogeoit souvent sur les mœurs, les lois, le gouvernement de son pays. Les réponses qu'il faisoit donnoient toujours une idée avantageuse de son esprit. Comme le monarque étoit philosophe, il faisoit de fort sages & de fort justes réflexions sur tout ce qu'il lui disoit : il admiroit que les peuples disgraciés de l'Europe, que les insectes humains eussent aussi de l'ambition, des rangs, des distinctions, des titres, des livrées, des charges, des passions comme eux; qu'ils fussent aimer, haïr, trahir, tromper comme à *Brobdingnac*; intriguer, se déguiser, tramer des noirceurs, se culbuter; favoriser celui-ci, pour nuire à celui-là; élever l'un, pour faire tomber l'autre, comme à sa cour.

L'Auteur, après nous avoir fait part de la réception qu'on lui fit à la cour, & des bons traitemens dont il y fut comblé, en vient à la description du pays. Ce vaste royaume n'a pas moins de trois mille lieues de long, sur deux mille cinq cents de

large. C'est une presqu'île , dont l'étendue est bornée vers le nord par une chaîne de montagnes qui ont trente milles de hauteur , & dont le sommet est semé de volcans. Du côté de la mer elle est si escarpée , & les bords en sont si hérissés de rochers , qu'elle est absolument inabordable de tous les côtés.

Le pays est très-peuplé , & sa surface est couverte d'une infinité de fort belles villes. Il seroit trop long sans doute de donner la description des principales ; il suffira d'offrir au Lecteur celle de *Lorbrulgrud* , capitale de l'empire. Cette ville est située sur une rivière fort large , qui la divise en deux parties égales. Elle contient environ six cent mille habitans. Sa longueur est de trois *glonglams* , c'est-à-dire, environ cinquante-quatre milles d'Angleterre ; & de deux & demi en largeur , selon la mesure qui en fut prise sur la carte. Quant au palais du roi , c'est un amas sans ordre d'édifices , qui a sept milles de circuit.

Il est quelquefois assez heureux

d'être traité comme un être sans conséquence ; mais , à quelques égards , c'étoit le contraire pour Gulliver. Les filles de la reine , curieuses de le voir de près , & de s'entretenir avec lui , prioient souvent *Glumdalclitch* de le leur porter dans leurs appartemens. Là , elles s'amusoient à le dépouiller de ses habits , pour mieux le considérer ; puis elles le prenoient entre leurs mains , le caressoient , le mettoient dans leur sein. Il observe qu'aucune d'elles n'avoient la peau aussi douce que *Glumdalclitch* ; & il ajoute , que ce jeu , qui les amusoit beaucoup , ne l'amusoit pas lui-même.

Le roi , qui ne pouvoit s'imaginer encore , quoiqu'il fut philosophe , que de petits hommes pussent avoir de grands génies , traitoit Gulliver & ses semblables , dans ses propos , non pas avec mépris , mais sans cette considération que l'homme doit à l'homme ; ce que Gulliver ne pouvoit souffrir. Un jour , étant avec lui dans son cabinet , il prit la liberté de dire à sa majesté , qu'il étoit surpris qu'elle

parlât des peuples de sa taille avec aussi peu d'estime qu'il le faisoit. Il lui représenta que *la taille ne faisoit rien à l'homme* ; que parmi les bêtes, les plus petites étoient communément les plus ingénieuses ; & il lui donna, pour exemple, les abeilles & les fourmis. Le roi parut frappé de son raisonnement ; & de ce moment, l'envisageant d'un autre œil, il mesura ses discours à son estime. Alors il lui fit plusieurs questions sur le gouvernement d'Angleterre. Oh ! quelle joie pour un Anglois d'avoir à parler de sa patrie devant un prince étranger ! Que n'avoit-il le génie de Démosthène ou de Cicéron, pour lui en donner une idée sublime ! Il commença par lui faire connoître l'excellence de la constitution d'Angleterre ; lui fit le tableau du parlement auguste du royaume, divisé en deux parties ; la chambre illustre des pairs, & la chambre des communes, composée de nobles, mais choisis librement, & députés du peuple : enfin il n'oublia rien, aucune particularité qui pût faire

honneur à son pays. Il finit son discours par le récit précis des révolutions qui avoient troublé l'Angleterre depuis un siècle.

Le roi , qui avoit contracté l'habitude de réfléchir , lui fit diverses objections sur bien des articles. D'abord il demanda quelles étoient les qualités dont un noble devoit s'être enrichi , pour être créé pair ; si des intrigues de cour n'étoient pas souvent le moyen dont on se servoît pour être élevé à ce rang ; quelles connoissances les pairs devoient avoir dans les lois du pays , pour décider de la destinée des peuples. Il s'informa encore de quelle manière on éliroit ce qu'on appelle les *communes* ; si des seigneurs qui ne retirent aucune rétribution de leur charge , ne comptoient pas , pour être indemnisés , vendre au prince les intérêts de la patrie. Il en vint ensuite à l'administration des finances. Il ne concevoit pas , disoit-il , comment , les impôts ne montant qu'à cinq ou six millions , la dépense excédoit aussi horriblement la recette.

Le

Le jeu (dont Gulliver venoit de lui parler) lui paroissoit un bien triste & bien funeste amusement. Il ne fut pas surpris d'apprendre qu'il se trouvât parmi ses compatriotes des personnes viles , qui acquissent par ce moyen des fortunes considérables ; & que des pairs , qu'elles avoient ruinés , consacraient leur vie à ce métier infâme , pour rattrapper leurs biens. Le récit de l'histoire d'Angleterre du dernier siècle ne lui parut qu'un enchaînement horrible de forfaits , de conjurations , de massacres produits par toute sorte de passions , par l'avarice , la perfidie , la rage , la haine & l'ambition. Sa majesté , en récapitulant les différens objets de leurs conversations , trouva qu'en Angleterre l'ignorance , la paresse & le vice peuvent être les seules qualités d'un homme d'état ; que les lois y étoient soumises à l'interprétation insidieuse de gens qui avoient intérêt à les brouiller & à les éluder ; que la constitution du gouvernement avoit pu être supportable dans l'origine , mais que le vice

Mars 1787.

F

l'avoit tout à fait défigurée : enfin il vit avec peine , que parmi nous les hommes n'étoient point ennoblis par leur vertu , les prêtres avancés par leur piété ou leur science , les soldats par leur valeur , les juges par leur intégrité , les sénateurs par l'amour de la patrie , & les hommes d'état par leur sagesse. Le roi finit son discours par un compliment flatteur à Gulliver , en lui disant qu'il vouloit croire qu'il n'étoit pas infecté des vices de son pays , mais qu'il jugeoit , par tout ce qu'il venoit de dire , que la plupart de ses compatriotes étoient la plus pernicieuse race d'insectes que la nature eût jamais créée pour ramper sur la surface de la terre.

Gulliver aimoit trop sa patrie , en parloit avec trop de complaisance pour n'être pas fâché d'avoir excité pour elle , dans ce prince judicieux , le mépris au lieu de l'admiration. Il voulut , dans les entretiens suivans , revenir sur les objets qu'ils avoient déjà traités , les présenter sous un jour plus favorable ; mais ses peines furent

perduës : le prince s'obstina à rester dans son premier avis.

Honteux de son mauvais succès, qu'il imputoit à son peu d'éloquence, il voulut, par un dernier effort, arracher du cœur de ce prince l'estime pour ses semblables, qu'il croyoit leur être due. Dans ce dessein, il lui parla de l'invention de la poudre, & lui fit la peinture exacte de ses terribles effets. Elle étonna le roi : il convint que par cette invention, plus infernale que magique, le plus petit homme acquéroit des forces que la nature avoit refusées à sa constitution ; mais il rejeta l'offre que lui fit Gulliver de lui en apprendre le secret, persuadé qu'une pareille poudre n'avoit pu être inventée que par l'ennemi du genre humain.

Ce prince fut encore très-surpris d'apprendre que dans la politique, comme dans les lois, dont la clarté & la simplicité doivent faire le caractère, on eût écrit des volumes innombrables, des bibliothèques entières ; ce qui annonce que la littérature de

ce peuple est très-bornée : elle ne consiste en effet que dans la connoissance de la morale , de l'histoire , de la poésie , & des mathématiques ; mais aussi excellent-ils dans ces quatre genres. Leur style est clair , mâle & doux , sans recherche , sans fleurs , sans enluminure.

Gulliver , ayant parcouru quelques-uns de leurs livres d'histoire & de morale , prit sur-tout plaisir à lire un vieux petit traité de la foiblesse du genre humain. L'Auteur prétendoit que l'homme , moins fort , moins prévoyant , moins industrieux que la plupart des animaux , dégénéroit sensiblement depuis quelques siècles : il osoit assurer qu'il étoit sur son déclin. Il ajoutoit que , selon les lois de la nature , il falloit qu'il eût eu , dans l'origine , une plus grande taille , une santé plus vigoureuse , une constitution plus forte , pour avoir pu exister depuis tant de siècles jusqu'à présent : ainsi , l'homme , dans quelque coin du monde que ce soit , est porté à calomnier la nature & son espèce , à se plaindre

fans cesse. Quoi ! ces géans énormes se trouvent petits & foibles ! Que sommes-nous donc , nous , insectes d'europe , si l'homme , dans ce pays , se regarde comme un ver de terre , comme un atôme ? Que devient l'orgueil des êtres nés dans nos climats ?

Dans cet ouvrage singulier , on ridiculisoit la vanité de cet homme qui avoit au plus cinquante pieds de haut , & qui se donnoit le titre d'altesse , de grandeur. Qu'eût dit l'auteur du livre , s'il eût su qu'en Europe , des hommes de cinq pieds osent se le donner , & sacrifient souvent tout pour l'obtenir ?

Gulliver , malgré la distinction dont il jouissoit dans cette cour , malgré les bontés même de la reine , dont il sentoit si bien le prix , désiroit trop de recouvrer la liberté , pour ne pas se persuader qu'il ne finiroit point ses jours dans l'esclavage. On espère ce qu'on désire ardemment , & cette espérance est une consolation. Mais dans quel temps ? par quel moyen seroit-il libre ? C'étoit ce qu'il igno-

roit ; & sa tristesse égaloit son incertitude.

Il y avoit deux ans qu'il étoit dans ce pays. Le roi & la reine eurent envie de faire un voyage vers les côtes méridionales du royaume : ils partirent. *Glumdalclitch* & lui étoient à leur suite. On fait qu'il avoit une boîte de voyage, qui formoit un cabinet très-commode , large de douze pieds. Cette boîte avoit à son toit une ouverture d'un pied en carré, pour laisser entrer l'air quand il le jugeroit à propos.

Arrivé au terme du voyage , le roi passa quelques jours à une maison de campagne éloignée de dix-huit milles des bords de la mer. *Glumdalclitch* étoit fatiguée du voyage ; & Gulliver , incommodé depuis quelques jours , maigrissoit sensiblement. Il demanda la permission d'aller prendre l'air de la mer , avec un page à qui il avoit été confié quelquefois. Elle lui fut accordée , & il partit. Etant un jour sur le rivage , où il avoit été transporté dans sa cage , tandis que le page

s'amusoit à chercher sur les rochers des œufs d'oiseaux , un aigle s'élance sur la boîte , & l'emporte dans les airs. Au bout de quelque temps , & parvenu à la région des nuages , il entend un grand battement d'aîles : l'aigle est attaqué ; & la boîte , violemment agitée , tombe tout à coup dans la mer , avec une rapidité incroyable. La boîte , conservant l'équilibre , flotte long-temps au gré des ondes , sans éprouver aucun accident : mais dans quel état se trouvoit notre Héros ! Un careau de vître cassé , il devenoit la proie de quelque requin. Dans cette situation affreuse , qu'aucun espoir ne pouvoir adoucir , il croit entendre du bruit : il lui semble que la boîte est tirée en avant. Une foible lueur d'espérance pénètre dans son cœur. Il s'élève sur sa chaise , met son mouchoir au bout d'un bâton , & le fait flotter comme une voile. Quelques heures après il sent que sa boîte heurte contre quelque chose de très-dur. Etoit-ce un vaisseau ? étoit-ce un

rocher ? Il le craignit d'abord. Mais dans le moment il entendit du bruit sur le toit de sa maison flottante , & une voix qui lui crioit , *Y a-t-il quelqu'un, là bas ?* L'affirmative fut prompte. Vîte, on appelle le menuisier , qui fit un trou à la boîte , par où il fut tiré & porté sur le vaisseau.

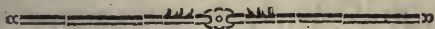
Gulliver rend compte des sensations qu'il éprouva lorsqu'il fut reçu parmi ses concitoyens. Accoutumé à ne voir, depuis long-temps , que de grands objets , ses yeux trouvoient tout petit autour de lui. Ses propos firent éclater l'équipage : on lui crut la tête renversée. Cependant le capitaine , homme qui ne manquoit pas de lumières , quoique marin , l'engage à lui faire le récit de ses aventures. Il se rend avec plaisir à cette invitation ; & pour le persuader d'avance de la vérité de tout ce qu'il va lui dire , il lui fait voir un peigne qu'il avoit formé lui-même des poils de la barbe du roi ; & un autre de la même matière , dont le dos étoit fait d'une ro-

gnure d'ongle de sa majesté. Il avoit aussi une bague d'or, dont un jour la reine lui avoit fait présent, en l'ôtant de son petit doigt pour la lui passer autour du cou.

Le capitaine revenoit du *Tonquin*, & faisoit route vers l'Angleterre. Il avoit été poussé vers le *nord est* à quarante degrés de latitude, & à cent quarante-trois de longitude. Un vent de saison s'éleva, qui les poussa au *nord* pendant long-temps; & côtoyant la nouvelle Hollande, ils doublèrent le Cap de bonne Espérance. Leur voyage fut très-heureux. Ils arrivèrent aux *Dunes* le 5 juin 1706. L'Angleterre, en arrivant, parut à Gulliver être une autre Lilliput. Ses yeux rapetissoient tous les objets; les maisons lui sembloient des cabanes, les arbres des roseaux, & les femmes de Londres des poupées : tel est le pouvoir de l'habitude & du préjugé. Et à combien de choses cette vérité n'est-elle pas applicable ! Combien d'objets ne paroissent-ils pas comme ils ne sont

point , lorsque l'esprit est une fois prévenu ! Souvent on voit à quarante ans , comme on voyoit au sortir du berceau , quoiqu'on ait employé bien du temps à s'instruire. Un préjugé , un seul moment de prévention peut faire perdre le fruit de dix ans de lecture & d'expérience. Cependant Gulliver s'accoutuma en peu de temps à sa femme & à ses enfans. Celle-ci , croyant que les voyages lui avoient dérangé l'esprit , jura qu'elle ne souffriroit point qu'il en fît de nouveaux ; mais est-on maître de son destin , & suit-on toujours les conseils de sa femme ? Combattu par la nature , éclairé par la raison , mais poussé irrésistiblement par l'instinct , il se condamna lui-même , & n'en partit pas moins.





*Voyage à Laputa , aux Balin-
barbes , à Luggnagg , à Gloub-
bdoubdrid & au Japon.*

IL partit , en qualité de chirurgien major , avec le capitaine Robinson, de la province de Cornouailles , qui se proposoit d'aller aux indes orientales.

On mit à la voile le premier avril 1707 , & l'on arriva au Fort *Saint-Georges* , où l'on séjourna trois semaines. De là , on fit route vers le Tonquin. Le capitaine avoit là beaucoup d'affaires qui devoient le retenir longtemps. Pour ne rien perdre par ce retardement , il acheta une barque chargée de marchandises dont les Tonquinois font un grand commerce , y mit quarante hommes d'équipage , & en confia le commandement à

Gulliver. Trois jours étoient à peine écoulés depuis l'embarquement, qu'il s'élève une tempête violente qui les pousse pendant cinq jours à l'est; & deux Pirates, pires que la tempête, surviennent, qui les attaquent, & montent à l'abordage. Il y avoit parmi ceux-ci un renégat Hollandois, qui, les reconnoissant pour des Anglois, vouloit les faire lier tous dos à dos, & les jeter dans la mer. Les deux Pirates, plus humains, leur accordèrent la vie; mais Gulliver, n'ayant pu s'empêcher de lâcher quelques mots piquants contre le Hollandois, celui-ci obtint qu'il seroit exposé dans un canot avec quelques vivres, & abandonné au caprice des vents & des flots.

C'étoit payer cher le plaisir commun d'avoir satisfait un moment son dépit. Il n'étoit pas très-éloigné d'eux encore, qu'il découvrit, avec sa lunette d'approche, une suite d'isles au *sud-ouest*. Il fait voile de ce côté, aborde successivement à chacune d'elles, & ne s'arrête qu'à la dernière,

où il se jette dans une petite baie, le seul asile que lui offre l'isle dans sa circonférence. Il grimpe sur les rochers dont elle est hérissée ; & parmi ces rochers, il trouve sous ses pas un petit espace où croissoit un doux gazon , semé de fleurs odoriférantes. Il y transporte ses petites provisions , ramasse des œufs d'oiseaux qu'il trouve en grand nombre sur les rochers , & se rafraîchit. Là , couché sur le gazon , plus inquiet encore que fatigué , il faisoit de tristes réflexions sur la rigueur de sa destinée , & plus encore sur le malheur d'avoir , comme tant d'autres maris , rejeté les conseil d'une femme prudente. Tout à coup l'air s'obscurcit , le soleil s'éclipse , & il voit un corps opaque & mobile , balancé par les vents , descendre majestueusement du haut des airs , & s'approcher de l'isle lentement. Sa forme étoit un globe coupé par le milieu ; sa surface de dessous étoit plate , unie , & billante comme un diamant. Ce corps étoit une isle : cette isle étoit , pour ainsi dire , dominée par

un palais ; & le tout , ne connoissant point les lois de la pesanteur , planoit au-dessous des nues , en s'inclinant majestueusement vers la terre.

Il n'étoit plus qu'à une distance bornée au-dessus de sa tête : il y aperçoit des balcons , des terrasses , & des hommes qui alloient , rentroient & sortoient , & qui sembloient le regarder. Gulliver craignit un instant que ce ne fût une vision trompeuse ; mais convaincu enfin que ses sens ne l'abusoient point , il commença à reprendre courage : l'espoir pénétra dans son cœur. Il appelloit à grands cris ces hommes qu'il voyoit sur les terrasses ; il les imploroit par ses signes supplians. On ne lui répondoit point , quoiqu'on l'entendît. Mais l'isle s'approchoit toujours ; & lorsqu'elle ne fut plus qu'à une certaine hauteur , on lui jeta une chaîne , au bout de laquelle étoit un petit siège où il s'assit. Dans un instant , il fut citoyen de l'isle aérienne.

Rien de plus curieux dans le monde , ni même hors du monde , que ce séjour , si ce n'est ceux qui l'habitent.

Tout en eux est singulier ; leur figure, leurs habits, leur langage. Ils ont la tête toujours penchée, ou à droite, ou à gauche ; un œil est fixé vers la terre, tandis que l'autre regarde le ciel. Leurs habits, où sont décomposés tous les rayons du soleil, sont bigarrés des figures diverses des planètes & des étoiles, & de tous les instrumens de musique. Comme ils sont toujours plongés dans la méditation, ils ont des domestiques à côté d'eux, qui leur frappent sans cesse à la bouche ou aux oreilles, d'une vessie qu'ils ont à la main, pour réveiller leur attention.

Gulliver, en arrivant, fut conduit au palais du roi, situé sur le sommet d'une montagne. Ce roi savant, assis sur son trône, avoit à côté de lui une table toujours couverte de globes, de sphères, & d'instrumens de mathématique de toute espèce. Il étoit occupé, lorsque Gulliver entra, à résoudre un problème ; & ce ne fut qu'au bout d'une heure, lorsqu'il eut terminé son opération, qu'étant dou-

cement frappé à la bouche , d'une vessie , il s'aperçut de lui , & de la foule de peuple qui l'avoit suivi. Alors il lui adressa la parole d'une manière assez gracieuse , quoiqu'un peu distraite : il lui fit diverses questions , auxquelles il fut impossible à Gulliver de répondre ; & il le fit conduire dans une salle où on lui servit à manger. Plusieurs seigneurs de la cour , pour lui faire honneur , eurent ordre de lui tenir compagnie. Chaque peuple a son génie & son goût particulier. Celui du peuple de *Laputa* est tel , que tous les morceaux de chaque plat furent servis sous diverses figures des mathématiques , & sous la forme des différens instrumens de musique ; sciences pour lesquelles ce peuple a un goût surnaturel. Une épaule de mouton parut sous la forme d'un triangle équilatéral ; une pièce de bœuf , sous celle d'un rhomboïde ; des saussisses & des andouilles s'allongeoient en flûtes , & les pains étoient arrondis en cylindres , ou élargis en parallélogrames.

On donna à Gulliver , sur le champ ,

un maître, pour lui apprendre la langue laputienne; mais leur propre langue lui eût été absolument inutile pour les entendre, s'il n'avoit eu heureusement des connoissances dans les mathématiques & dans la musique; car ces insulaires ne parlent que par métaphores, & ils les tirent toutes de ces deux sources. Toutes leurs idées sont en lignes ou en figures; & leur galanterie même est toute géométrique. Veulent ils louer la beauté d'une femme? ils disent que ses sourcils font un beau *quart de cercle*; que ses yeux font une *ellipse* admirable: ainsi tous les autres termes de géométrie trouvent leur application.

Les maisons y sont mal bâties; & cela doit être, car ils méprisent la géométrie-pratique, comme une opération mécanique. Ils sont spéculatifs, métaphysiciens dans les mathématiques, & mathématiciens dans leur musique. Ils se vantent d'être les meilleurs raisonneurs de tous les savans qui cultivent les sciences, & c'est à chaque mot une erreur nouvelle. Ils ne savent

ce que c'est qu'imagination , qu'esprit , qu'invention , que goût ; aussi tous leurs ouvrages , & même leurs poésies ne sont qu'en théorèmes.

Ce peuple , qui habite le pays le plus charmant de l'univers , a toujours l'air inquiet & chagrin ; & ce qui n'excite la crainte de personne , empoisonne tous les instans de sa vie. Il appréhende sans cesse que la terre , par les approches continuelles du soleil , ne soit à la fin dévorée par les flammes de cet astre ; ou que le soleil lui-même , à force de répandre ses rayons de toutes parts , ne s'use à la fin , & ne laisse le monde dans l'horreur du néant.

Les femmes de *Laputa* sont très-galantes ; & leurs maris ne le sont pas assez pour être aimés long-temps. L'amour est sur-tout dans l'art de plaire. Des époux qui jouissent sans inquiétude , qui ne savent qu'aimer , ou qui négligent , pour retenir un cœur , les moyens de séduction dont ils ont fait usage pour le gagner , commencent par cesser d'être aimés.

bles, & finissent quelquefois par être haïs. Les dames de ce pays ont toutes des amans, & elles les choisissent parmi les étrangers, qui sont toujours en grand nombre dans cette cour. Ce qu'il y a d'accablant dans leurs plaisirs, c'est qu'ils ne sont pas, le moins du monde, ranimés par les traverses, par les obstacles. Les maris sont si absorbés dans leurs méditations profondes, qu'on caresse leurs femmes devant eux, sans qu'ils s'en aperçoivent. Que peut-il y avoir de piquant dans de pareils plaisirs? C'est aussi ce qui fait que les femmes y sont si légères : elles cherchent à se dérober à l'ennui d'un amour si paisible, par le plaisir attrayant d'une intrigue nouvelle.

Maïs ce qui fera juger, bien mieux que tout ce que nous pourrions dire, de la galanterie de cette cour, c'est une anecdote que nous rapporterons avec d'autant plus de complaisance, qu'elle ne ressemble à aucune de celles qui exercent quelquefois la malignité dans Paris & dans Londres. Une

femme de la cour étoit mariée depuis peu à un grand seigneur , premier ministre , beau cavalier , homme aimable , & considérablement riche. Cette dame , sans doute fort capricieuse , & beaucoup plus qu'il n'est permis de l'être , se prit de belle passion pour un laquais vieux & laid , qu'elle avoit , & s'enfuit un beau jour avec lui. On envoya à la poursuite des deux amans ; mais en vain. Ce ne fut que quelque temps après qu'on les trouva dans une auberge , où cette dame , pour entretenir un vieux laquais qui la battoit tous les jours , avoit engagé ses nipes & ses bijoux. On l'en arracha malgré elle. On la conduisit à son époux , qui l'accueillit avec empressement ; mais peu de temps après , elle s'enfuit de nouveau pour aller retrouver cet amant précieux ; & depuis on n'entendit plus parler d'elle.

Notre Héros nous décrit exactement la forme de cette isle merveilleuse , & nous explique par quels moyens elle s'élève & s'abaisse à volonté. Cet

article est curieux, mais nous le supprimerons pour abrégér. Les ridiculés, les lois, & les mœurs sont ce qui doit nous attacher particulièrement dans l'analyse d'un ouvrage dont l'Auteur a eu pour motif de les critiquer.

Si le bon accueil decidoit de l'amusement d'un étranger, Gulliver eût pu s'amuser beaucoup dans ce séjour étrange. A la cour comme à la ville, il étoit recherché; mais il ne s'accoutumoit pas à vivre avec des êtres qui avoient une langue & des idées, & de qui on ne pouvoit arracher un mot. Il aimoit à parler & à entendre parler les autres (cela n'est ni rare ni singulier), & il étoit piqué d'avoir pris la peine d'apprendre un idiome dont il ne pouvoit faire aucun usage. D'ailleurs point de plaisir véritable, point de société douce, si l'on ne peut exprimer son plaisir, & le peindre à des êtres qui, à leur tour, vous communiquent le leur, & vous le confient par le signe de la parole. Quelques femmes parloient cependant; mais on les regardoit comme des folles;

& il avoue qu'en effet leur imagination n'étoit pas très-réglée. C'étoient des opinions sans fondement, des décisions sans connoissance, une métaphysique inexplicable; enfin c'étoit l'abus plus que l'usage de la parole, & un ramage plus qu'un langage. Il s'ennuya. Un grand seigneur, qui l'avoit pris en amitié, & le lui avoit témoigné vingt fois, sans le lui dire jamais, obtint son congé, & il partit pour *Lagado*. Ce même seigneur lui remit (toujours sans parler) une lettre pour un ami qui occupoit un grand poste dans le pays où il alloit.

Jamais pays n'a été si mal cultivé & à si grands frais que celui des *Balnibarbes*; jamais peuple n'a été si gueux & si misérable. Les *Balnibarbes*, amoureux de systèmes & de nouveautés hardies, étoient la victime de ceux qu'ils tenoient des habitans de l'isle de *Laputa*. Les maisons bâties tout récemment tomboient en ruines; le peuple étoit couvert de haillons; la surface des terres n'offroit qu'un

aspect aride ; triste effet d'une théorie impraticable , nullement fondée sur l'expérience & l'usage , seuls maîtres en agriculture. Dans cet art utile , le payfan est plus savant que le philosophe ; & la routine peut-être est préférable à des observations incertaines , utiles à un terrain , & peu propres à un autre. Il faut , pour ainsi dire , solliciter la terre à nous livrer ses fruits , & non les exiger ; il faut l'aider , l'exciter , & non pas la contraindre.

Les Balnibarbes avoient érigé , dans chaque ville de leur pays , une académie , dont les membres savans étoient sans cesse occupés à imaginer de nouvelles méthodes , sur-tout en architecture & en agriculture. Il ne s'agissoit de rien moins que de mettre les sciences & les arts sur un nouveau pied , d'établir de nouveaux principes , de leur faire prendre une nouvelle marche , afin de les élever en peu de temps au plus haut degré de perfection. Gulliver , très-curieux de voir l'académie de *Lagado* , y fut conduit

par le seigneur chez qui il étoit logé.

Le corps des bâtimens qu'occupe l'académie est composé de cinq cents appartemens, dont chacun est destiné à un ingénieur. Le premier qu'ils rencontrèrent étoit depuis huit ans occupé d'un projet bien curieux ; c'étoit de recueillir des rayons du soleil dans des phioles bouchées hermétiquement, afin d'en réchauffer l'air pendant les grands froids de l'hiver. Il espéroit pouvoir bientôt en vendre aux financiers, pour hâter les fruits de leurs jardins.

De toutes les opérations curieuses de ces habiles ingénieurs, nous ne rapporterons (de peur de charger notre extrait d'une abondance inutile) que les plus étonnantes, dont les savans pourront faire leur profit. Celle qui suit n'est pas la moins admirable : l'ingénieur qui en étoit l'inventeur, travailloit, dans ce moment, à un chariot qu'il vouloit faire marcher sans bœufs & sans chevaux. Le vent seul devoit le faire aller, comme il fait

fait aller un vaisseau ; de sorte qu'on pouvoit mettre à la voile sur terre , tout aussi aisément que sur mer.

Dans l'appartement voisin étoit logé un astronome célèbre , qui , ayant placé un cadran sur la pointe d'un grand clocher , prétendoit faire accorder les mouvemens diurnes & annuels du soleil , avec le mouvement de la girouette.

Du bâtiment des arts , ils passèrent à un autre corps de logis , destiné aux auteurs de systèmes dans les sciences.

Les premiers académiciens qu'ils virent étoient deux savans ingénieux , qui disputoient entre eux sur les moyens de lever des impôts sans faire murmurer les peuples. L'un pensoit qu'il falloit en établir sur les vices & les folies des hommes ; & que pour les taxer dans une juste proportion , on devoit s'en rapporter à leurs voisins : l'autre soutenoit au contraire qu'il falloit taxer les belles qualités du corps & de l'esprit , objets dont chacun prétend être riche , & qu'il

Mars 1787.

G

falloit s'en rapporter à sa propre déclaration. Il étoit d'avis d'établir la plus forte taxe sur les amis du beau sexe , sur les favoris de l'amour , à proportion des faveurs dont ils auroient été comblés ; & il pensoit qu'il falloit encore s'en rapporter à eux-mêmes. L'esprit & la valeur devoient de même être taxés. Cette taxe , disoit-il , seroit du plus grand produit. Il est certain que si , avec de l'argent , on pouvoit acquérir ces qualités rares , ou faire croire qu'on les possède , les ministres ne seroient pas si souvent aux expédiens. On se priveroit , ajoutoit-il , d'un grand moyen d'augmenter les richesses de l'état , si on ne songeoit à taxer les dames à proportion de leur beauté ; mais il faudroit ne les taxer que d'après leur propre estimation. Quant à la fidélité , à la douceur , à la sincérité , l'auteur du système jugeoit que , comme elles ne s'en piquent pas , c'étoit une chose à négliger , parce que la recette seroit au-dessous des frais du recouvrement,

L'académicien qu'ils virent ensuite vouloit que le prince fit jouer les grands emplois à la raffle. Ce système n'étoit pas le moins ingénieux : par ce moyen , il ne pourroit y avoir ni jaloux ni mécontents.

Gulliver fait encore quelques observations qui pourroient amuser la malignité du lecteur ; mais les traits essentiels suffissent dans un extrait. Il est bon d'ailleurs de se représenter une nation , où les gens d'esprit même n'ont pas le sens commun ; à moins qu'on n'ait trouvé d'autres contrées où ce sont ces gens là même qui extravagent le plus.

Le Voyageur , ayant tout vu , & ne trouvant plus rien dans ce pays qui fût propre à alimenter sa curiosité , ne songea plus qu'à passer dans l'isle de *Luggnagg* , qui l'approchoit du Japon. Arrivé au port de *Maldonada* , il ne trouva aucun navire qui fût prêt à partir pour l'isle de *Luggnagg*. Un gentilhomme du pays , avec qui il avoit fait connoissance , lui proposa , en attendant le départ d'un navire ,

une partie de plaisir dans l'isle de *Glubbubdril*, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues. *Glubbubdril* signifie, dans la langue du pays, l'isle des sorciers. C'est le plus ancien chef de la Tribu qui devient gouverneur de l'isle, & ce prince a le pouvoir d'évoquer les esprits.

Ils partirent, & nous allons leur savoir gré d'avoir fait le voyage. En arrivant dans l'isle, Gulliver fut conduit par le gentilhomme, son ami, au palais du gouverneur, qui leur fit accueil. D'abord on les fit passer par une longue suite d'appartemens qui étoient remplis d'une foule de domestiques, dont la vue lui inspira une sorte de frayeur. Parvenus à celui du gouverneur, ils lui firent trois révérences; & celui-ci, pour leur témoigner toute la confiance qu'il avoit en eux, fit signe du doigt aux valets de se retirer : ils disparurent comme une fumée. Notre Héros, quoique brave, parut effrayé. Le gouverneur le rassura, & le pria de lui faire le récit de ses aventures & de ses voyages. Sa curio-

sité fut satisfaite. Son altesse , par reconnaissance , lui offrit de faire paroître devant lui tous les morts qu'il feroit curieux de voir , & de les obliger à répondre aux questions qu'il pourroit leur faire. Gulliver resta un moment indécis à cette proposition ; mais trop curieux pour balancer longtemps , il ne fut pas fâché d'interroger les morts sur eux-mêmes (car ils n'ont aucun motif qui les empêche d'être sincères) , & de s'instruire par eux des erreurs de leurs historiens. Tel homme est , dans l'Histoire , offert à la postérité comme un grand génie ou un grand capitaine , qui fut toute sa vie un imbécille & un poltron. Tel autre a été laissé dans l'oubli par les historiens , qui a rendu les plus grands services à l'état.

Le premier personnage qu'il fut curieux de voir , fut la fameuse Lucrèce , qui se tua pour avoir été violée. Tout à coup il vit s'avancer une grande & belle femme , dont l'extérieur étoit plein de modestie. Il lui demanda pourquoi elle avoit été assez

simple pour punir sur elle-même le crime d'un autre. Elle répondit , en baissant les yeux , que les historiens , de peur de lui donner de la foiblesse , ne lui avoient donné que de la folie ; & elle disparut.

César , qu'il vit ensuite avec Brutus , son fils & son assassin , avoua que ses plus belles actions ne valoient pas celle dont Brutus s'immortalisa en lui ôtant la vie.

Homère parut à son tour ; mais l'Auteur lui met des aveux trop modestes dans la bouche , pour mériter d'être rapportés. Sophocle & Euripide , qui paroissent ensuite , font les mêmes aveux , avec moins de simplicité cependant , & qui s'éloignent moins , conséquemment , du caractère que durent avoir tous les discours de ces grands Hommes.

Après ces personnages , il désira d'interroger Aristote & Descartes sur la Physique. L'un convient qu'il n'a jamais connu ce qu'il prétendoit expliquer ; & l'autre avoue qu'il fut souvent la dupe de son imagination.

Ayant ainsi passé en revue les hommes les plus célèbres de l'antiquité, il est curieux de voir les morts illustres de ces derniers temps. « Je vis clairement », dit-il, pourquoi certaines familles ont le nez long, d'autres le menton pointu, d'autres le visage basané & les traits effroyables, d'autres enfin les yeux creux, & le teint blond & délicat. Pourquoi dans certaines familles il y a beaucoup de foux & d'étourdis; dans d'autres, beaucoup de fourbes & de fripons ».

Parmi les personnages négligés par les historiens, parce qu'ils ont éprouvé l'ingratitude de leurs souverains, ou qu'ils ont été victimes d'une intrigue de cour, apparut un homme ayant à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Cet homme lui dit qu'il avoit été long-temps capitaine de vaisseau, & qu'il s'étoit trouvé à la bataille d'Actium, où il avoit enfoncé la première ligne, & déterminé la fuite d'Antoine & l'entière défaite de sa flotte; que le jeune homme qui

étoit à côté de lui étoit son fils unique, qui avoit été tué dans le combat; que la guerre ayant été terminée, il vint à Rome solliciter le commandement d'un vaisseau plus grand que le sien, dont le capitaine avoit péri dans le combat; mais que la place avoit été donnée à un jeune homme, fils d'un affranchi d'une des maîtresses de l'empereur, lequel n'avoit jamais vu la mer; qu'à son retour à son département, il avoit été accusé d'avoir manqué à son devoir, & que le commandement de son vaisseau avoit été donné à un page; qu'après cette injustice, il avoit été obligé de se retirer chez lui, à une petite terre loin de Rome, & qu'il y avoit fini ses jours.

C'est un excellent moyen que celui d'évoquer les morts pour s'instruire de la vérité: on fait du moins à quelle cause attribuer tel & tel événement; quelles furent les vertus réelles de tel personnage si vanté; & l'on n'est plus égaré par les bévues de l'historien & les mensonges de l'Histoire.

Gulliver & le Gentilhomme , ayant entendu bien des morts , découvert bien des choses , & fait bien des réflexions , prirent congé de son altesse magicienne ; & de retour au port de *Maldonada* , le premier trouva enfin un navire prêt à mettre à la voile pour le royaume de *Luggnagg*. Il partit , comblé de l'honnêteté du gentilhomme , qui lui fournit les provisions nécessaires pour le voyage.

Arrivé au port le plus prochain , dépendant du royaume de *Luggnagg* , il fut arrêté comme étranger , & conduit à la cour. Deux jours après son arrivée , il eut une audience du roi ; & pour s'approcher du trône où il étoit assis , on le fit ramper sur le ventre , & balayer le plancher avec la langue à mesure qu'il avançoit. S'étant levé ensuite sur les genoux , & après avoir frappé sept fois la terre de son front , il fit les complimens d'usage ; & le roi , satisfait de son entretien , ordonna qu'on lui préparât un appartement dans son palais.

L'isle de *Luggnagg* , sans être aussi

merveilleuse que celle de *Laputa*, offroit des objets peut-être plus curieux & plus étonnans. Cette partie du monde renfermoit dans son sein des *struldbruggs*, ou hommes immortels; & tandis que dans tous les autres pays du monde les hommes qui s'assurent une renommée éternelle, n'en jouissent qu'après leur mort, les *struldbruggs* de *Luggnagg* apportent en naissant les avantages de l'immortalité. Ce qui distinguoit cette espèce d'hommes des hommes ordinaires, c'étoit une tache qu'ils avoient sur le sourcil gauche, qui n'étoit d'abord que de la grandeur d'une petite pièce de monnoie, qu'on nomme en Angleterre *Treepense* : ensuite elle s'élargissoit, & changeoit même de couleur. A l'âge de douze ans elle étoit verte, & bleue à vingt; à quarante elle étoit tout à fait noire, & de la grandeur d'un *schelling*, & de ce moment elle ne changeoit plus.

Gulliver, apprenant qu'il y avoit dans l'isle des hommes aussi vieux que le monde, & qui devoient vivre au-

tant que lui , ne put contenir sa joie ; & dans son enthousiasme , il s'écria : O divine contrée ! heureuse nation ! qui , seule parmi les nations innombrables de l'univers , renfermes dans ton sein des hommes qui ne doivent jamais mourir ; des hommes qui ont vu les siècles s'écouler sur leurs têtes , les révolutions des âges se succéder comme les flots de la mer , les peuples briller un instant & disparaître , les empires s'élever & fuir comme un éclair , les mœurs , les lois , les usages changés , remplacés par d'autres mœurs , d'autres lois , & d'autres usages ; la face de la terre renouvelée , des mondes rentrer dans le néant , de nouveaux mondes s'élever du sein du chaos ! Tout périt autour de ces hommes divins ; eux seuls vivront toujours.

Il s'imaginait trouver dans ces êtres , des hommes tout rayonnans de l'éclat de leur immortalité , toujours frais , toujours gais , jouissant de la béatitude terrestre , & des honneurs presque divins , dans un printemps éternel.

Il se les représentoit , pareils aux Dieux de la fable , toujours heureux , toujours puissans , toujours *amoureux* (1) , usant sans cesse des facultés d'un être inaltérable : mais quel fut son étonnement , lorsqu'il apprit la misère de ces êtres condamnés à l'immortalité ! On lui dit que ces hommes , pendant les illusions de la jeunesse , étoient tout aussi fous , c'est-à-dire , tout aussi heureux que les autres hommes ; mais que dès l'âge de trente ans , ils commençoient à tomber dans une sorte de mélancolie , qui ne faisoit que s'accroître jusqu'à l'âge de quatre-vingts ; & que dès lors ,

- (1) Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine ,
L'un de nous deux , un jour au frais ,
Assis près de cette fontaine ,
Le cœur percé de mille traits ,
D'une main qu'il portoit à peine ,
Grava ces vers sur un cyprès :
Dans ces beaux lieux dignes d'envie ,
Hélas ! que l'on seroit heureux ,
Si , toujours aimé de Sylvie ,
On pouvoit , toujours *amoureux* ,
Avec elle passer la vie.

sujets , comme le reste des hommes , à toutes les infirmités de la vieillesse , goutte , surdité , foiblesse , cécité , caducité , ils envioient le sort des heureux mortels. La mort est la consolation d'un être périssable ; elle est le refuge de la vieillesse , le séjour d'un éternel repos. Une vie immortelle , pour un être qui se détruit chaque jour , sans périr , est une vie horrible. On lui fit voir quelques-uns de ces *struldbruggs*. A l'aspect de ces êtres malheureux , il fut saisi d'une certaine horreur. Les femmes sur-tout étoient affreuses , horribles à voir. Un dieu , qui dès ce moment lui eût offert l'immortalité , n'eût pas été écouté sans impatience. Pourquoi donc la mort , qui nous dégage du fardeau de la vie , & dont nous devrions chérir le bienfait , est-elle un objet d'effroi pour nous ? Voudrions-nous être *struldbruggs* au même prix qu'ils le sont ?

Gulliver , dégoûté de ce qui avoit d'abord fait son admiration & son envie , avoit pourtant lieu d'être satisfait de cette double découverte en

physique comme en morale. On n'apprend jamais , sans plaisir & sans fruit , qu'il est des êtres qui , jugés par la prévention , paroissent jouir du sort le plus heureux , & sont au fond très-misérables. Pressé de retourner dans sa patrie , & de venir raconter ses étonnantes aventures au sein de sa famille & de ses amis , il se prépara à faire route vers le Japon , pour passer de là en Europe. Le roi de *Luggnagg* , qui eût voulu le retenir dans ses états , ne lui donna son congé qu'avec peine , & lui remit une lettre de recommandation pour l'empereur du Japon. A son arrivée dans ce vaste empire , muni de la lettre de sa majesté *Luggnaggienn*e , il fut reçu comme un homme d'importance , & conduit avec magnificence à *Yedo* , capitale de l'empire. L'empereur , à qui il fit croire qu'il étoit Hollandois , lui fit dire par un interprète qu'il l'autorisoit à lui demander quelque grace particulière. Gulliver le supplia de le dispenser de fouler aux pieds le crucifix , cérémonie imposée à tout Hollandois

qui vient s'établir dans le Japon. Pour obtenir plus sûrement cette grace importante, il annonça que son projet n'étoit point de faire un séjour dans ce pays. L'empereur, pour ne pas enfreindre publiquement la loi, usa de finesse; & en refusant tout haut ce qui lui étoit demandé, il ordonna tout bas à l'officier chargé de présider à cette cérémonie, d'en dispenser Gulliver.

Notre Héros, prévenu contre le Japon, à cause de cette même loi qu'on venoit d'enfreindre pour lui, sentit une répugnance extrême à y prolonger son séjour. Il ne jeta, pour ainsi dire, que quelques coups d'œil sur les monumens, sur les individus, & sur les parties intéressantes des mœurs & des usages; & dès que la bienséance le lui permit, il prit congé de sa majesté Japonnoise. Il ne se passa rien dans son voyage qui mérite d'être rapporté. Il débarqua le 16 avril 1710 à Amsterdam, d'où il se rendit en Angleterre fort peu de jours après.



Voyage au pays des Houyhnhnms.

IL y avoit cinq mois que Gulliver, de retour de son troisième voyage, jouissoit d'un parfait repos auprès de sa femme & de ses enfans. Il ne tenoit qu'à lui d'être heureux ; mais la destinée !... Il ne put goûter plus longtemps son bonheur. L'ennui d'une vie monotone & tranquille , joint à la passion des voyages , l'arrachèrent encore une fois du sein de sa paisible retraite ; & le titre de capitaine qu'on lui offrit sur l'*Aventure* , vaisseau de trois cent cinquante tonneaux , réveilla son ambition , & tenta son amour-propre. Il savoit parfaitement la navigation ; & parvenu au grade de capitaine , il abandonna l'emploi subalterne de chirurgien de vaisseau.

Mais on ne s'élève souvent aux honneurs que pour tomber dans le gouffre des peines. Les maladies lui enlevèrent dans la route une partie de l'équipage.

Les négocians dont il tenoit sa commission lui avoient recommandé de mouiller aux *Barbades* & aux isles de *Leeward*. Il resta quelques jours dans ces isles , dans le dessein d'y faire une recrue : il eut lieu de s'en repentir. Les malheureux dont il recruta l'équipage , n'étoient pour la plupart que des bandis dévoués au crime , & faits pour la roue... Ces malheureux corrompirent le reste de l'équipage , & formèrent le complot de se saisir de lui , & de le jeter dans la mer , afin de se rendre ainsi maîtres du vaisseau , & d'exercer la piraterie sur ces mers : leur projet fut aussi-tôt exécuté que formé. Un matin , ils entrèrent dans sa chambre , le garottèrent , l'attachèrent aux pieds de son lit , & ayant aperçu une isle à quelques milles du vaisseau , firent voile de ce côté , le descendirent à terre , & l'y abandonnèrent. La fortune , qui le destinoit aux grandes aventures , dispoisoit à son gré les événemens qui devoient l'illustrer.

Dans cette situation affreuse , seul

au milieu de la nature , sans secours , sans ressource , il sentit enfin tout le prix du repos , de ce repos pour lequel il avoit tant de répugnance dès qu'il en jouissoit. Ses yeux suivirent la voile sur les eaux , jusqu'à ce que l'éloignement lui en eut dérobé la vue : enfin la marée l'obligea à quitter les sables , & il s'avança dans les terres , bien résolu de se mettre entre les mains du premier sauvage qu'il rencontreroit. Après avoir fait quelques pas , il vit une troupe d'animaux d'une espèce particulière. De longs cheveux leur tomboient sur le visage ; ils avoient la poitrine & le dos couverts d'un poil épais ; une longue barbe pendoit de leur menton , semblables à des boucs à cet égard ; ils étoient sans queue , & marchaient quelquefois sur leurs pattes de derrière. Les femelles étoient plus petites que les mâles : elles avoient de longs cheveux , mais seulement un léger duvet en quelques parties de leurs corps ; leurs mamelles pendoient entre leurs pattes de devant , & touchoient quelquefois à

terre lorsqu'elles marchoient. Jamais, en aucun pays, il n'avoit vu un animal aussi dégoûtant.

Lassé de la vue de cette espèce de monstres , qu'il ne soupçonnoit guère être ailleurs des animaux d'importance , il continua à marcher lentement , regardant de tous côtés , & tâchant de découvrir quelque hutte d'indien. Il avoit fait à peine quelques pas , qu'il vit , au milieu du chemin , un de ces animaux venir à lui , & paroissant étonné de la rencontre d'un animal d'une autre espèce que la sienne. Celui-ci l'approche , le regarde , fait des gestes d'amitié. Gulliver , peu flatté de ses caresses , tire son sabre , lui en donne du plat , & l'animal de crier. Aussi-tôt il accourt une quarantaine de ces animaux qui l'environnent , hurlent autour de lui , & lui font des grimaces horribles : mais tout à coup ils s'enfuient tous à grands pas dans les champs , sans qu'il puisse en deviner la cause ; tandis que du côté opposé un cheval , marchant d'un pas grave & ferme , venoit au devant

de lui. Dès que ce dernier fut assez proche , il s'arrêta , recula , le considéra attentivement , regardant d'un œil étonné , & tournant autour de lui. En même temps il se mit à hennir , mais par des accens si variés , qu'il crut réellement qu'il parloit une langue particulière aux chevaux de cette isle.

Il ne se trompoit point. A ses hennissemens , assurément très parlans , arriva un autre cheval , qui , en l'abordant , le *salua* avec politesse , & entra en conversation avec lui. De temps en temps il tournoit les yeux du côté de Gulliver ; ce qui lui fit penser qu'ils s'entretenoient à son sujet. Pour lui , réfléchissant sur cet étrange phénomène , il se dit à lui-même , que , puisque les chevaux , dans cette isle , étoient si raisonnables , les hommes devoient l'être à un degré éminent. Encouragé par cette idée , il prit le parti de laisser là les deux chevaux discourir ensemble , & de pousser plus avant ; mais l'un des deux se mit à hennir d'une manière si ex-

pressive, qu'il crut entendre qu'il ne vouloit pas qu'il s'éloignât. Alors les deux chevaux, se saluant profondément & dans la plus grande cérémonie, se quittèrent; & celui qui l'avoit retenu, lui fit signe de le suivre. Gulliver sentit bien qu'il ne devoit pas résister à cette invitation : aussi il obéit sans murmure, & suivit le cheval où il voulut le conduire.

Après avoir fait trois mille environ, ils arrivèrent à une grande maison de bois fort basse, couverte de paille. Le cheval le fit entrer, observant toujours les règles de la politesse, dans une grande salle, où il trouva, pour tout meuble, un ratelier & une auge. De cette salle, il fut conduit dans deux autres, où étoient trois chevaux entiers & deux cavales, assis sur leurs jarrets. Celui qui le conduisoit lui fit signe d'attendre dans une antichambre voisine, & passa dans l'appartement qui y tenoit. Quels sont donc, se disoit-il en lui-même, ces gens qui ont des chevaux si intelligens pour domestiques ! Cependant, quoiqu'il

dut croire qu'il ne rêvoit point, il craignit un instant que tout ce qu'il voyoit ne fût l'effet d'une tête affoiblie par le malheur. Il se tâtoit, il ouvroit de grands yeux, il se pinçoit les membres, il se mordoit les lèvres; ses yeux voyoient toujours les mêmes choses, il étoit entouré des mêmes objets. Dès lors il conclut, que si tout ce qui lui arrivoit étoit réel, il y avoit certainement de la magie dans tout cela.

Il suivoit le cours de ses réflexions, lorsque le cheval qui le conduisoit revint le prendre, & le fit entrer dans la chambre voisine, où étoit une belle cavale étendue sur une natte très-propre & très-fine. A son arrivée, elle se leva, s'approcha de lui, le considéra; mais le trouvant sans doute semblable aux animaux qu'il avoit vus en arrivant dans l'isle, elle lui tourna le dos avec dédain, en répétant souvent le mot *yahou*, *yahou*. Les femelles, dans toutes les espèces, ont les organes plus délicats, le tact plus fin que les mâles: aussi ne s'y trompa-t-elle point. Il fut sur le champ renvoyé de la pré-

sence de l'auguste cavale, & conduit à un autre corps de bâtiment qui étoit dans la basse cour, où il fut mis parmi ces animaux hideux dont nous avons parlé, & que l'on nommoit *yahous*.

Le Lecteur doit se figurer son désespoir, en se voyant en aussi mauvaise compagnie. Quoi ! un homme rabaisé au rang d'animal brute par un cheval ! Tel est l'orgueil & la misère de cet être à deux pieds sans plumes, qui se dit le roi du monde. Il ne soupçonnoit guère, avant le siècle de Gulliver, qu'il y eût un pays où les hommes sont au-dessous des chevaux, & où les chevaux règnent sur les hommes. En entrant dans la loge des *yahous*, il les trouva occupés à dévorer des racines, & à déchirer à belles dents un quartier d'âne, ou de vache morte. Un jeune bidet alezan, laquais de profession, qui se trouvoit là, eut ordre de l'amener au milieu de la cour, & de le mettre en parallèle avec un *yahou*, pour les comparer ensemble, & savoir si réellement ils étoient de la même espèce. Ce rapprochement acheva de l'humilier. Il

fut trouvé parfaitement semblable au *yahou*, au poil & aux griffes près, dans tous ses membres, & renvoyé parmi ces sales animaux. Quels furent son dépit & sa confusion à cette fatale découverte ! Il rougissoit d'avoir trouvé des frères dans la race des *yahous* ; & le chagrin d'être de leur espèce, ne fit qu'augmenter l'aversion qu'il avoit pour eux.

Le petit jockeyi, bidet, s'imaginant que le nouvel *yahou* ne demandoit pas mieux que de prendre part au repas qu'il venoit de servir à ceux de son espèce, lui présenta des racines, qu'il enleva du tas destiné aux autres, pour le faire manger. Gulliver, plus piqué que reconnoissant de l'offre, ne voulut pas y goûter. Le bidet, voyant que ce mets n'étoit pas de son goût, arracha d'entre les dents des *yahous* un morceau de vache tout saigneux, pour le lui donner ; mais il le rejeta avec un dédain plus marqué. Le tendre bidet lui témoigna la douleur qu'il avoit de le voir s'obstiner à ne prendre aucune nourriture ; & tâcha de lui faire entendre,

dre , par ses signes , qu'il ne savoit plus que lui offrir pour le nourrir , l'exhortant à ne pas se laisser mourir de faim. Dans ce même moment , une vache vint à passer. Gulliver , touché , malgré lui , des soins du jockey , la lui montre du doigt , & lui fait signe de la lui amener , pour la traire. Le bidet , intelligent , vole vers la vache , l'amène aux pieds de Gulliver , lui témoignant sa joie par ses trépignemens. Ce fut là l'unique nourriture dont il fit usage pendant assez long-temps. Dans la suite , il faisoit rôtir de l'avoine qu'il broyoit & pétrissoit avec du lait , la faisoit cuire au feu en forme de pain , & s'en nourrissoit. Ses mets , malgré la stérilité du pays , qui ne produisoit guère que du foin & de l'avoine , ne laissoient pas que d'être variés : tantôt c'étoit des herbes bouillies ou en salade ; tantôt c'étoit du beurre , & quelquefois même des lapins qu'il chassoit au filet.

Le *houyhnhnm* ou cheval son maître , voyant bien que , quoiqu'il fût de l'espèce des *yahous* , il leur étoit néanmoins

Mars 1787.

H

supérieur en intelligence , & ayant remarqué sur-tout qu'il avoit été élevé dans une autre manière de vivre , & avec plus de délicatesse , le retira d'après d'eux , & le fit mettre à un autre côté de la cour , où il se bâtit lui-même une petite maison. Peu à peu il prit de l'affection pour lui ; il étoit étonné de trouver autant d'intelligence dans un *yahou* , qu'il en faisoit paroître dans ses manières ; il le traitoit avec bonté ; & l'entendant un jour prononcer quelques mots de la langue du pays , il lui donna des maîtres pour la lui enseigner. Lui-même passoit chaque jour plusieurs heures à lui en donner des leçons. Plusieurs *shouyhnms* des environs , apprenant qu'il étoit arrivé dans l'isle un *yahou* plein d'intelligence & d'esprit , qui apprenoit avec une facilité prodigieuse la langue du pays , vinrent visiter son maître , pour voir un animal aussi surprenant. Une telle merveille étoit bien propre à confondre leurs idées. Ils ne concevoient pas qu'il pût y avoir dans la nature d'autres animaux raisonnables

que les *houyhnhnms* ; & un vil *yahou*, animal brute & difforme, qui manifestoit quelque étincelle de raison, étoit un prodige étonnant pour les plus sensés des *houyhnhnms*, qui se croyoient les seuls êtres privilégiés, & les seuls maîtres des animaux qui volent, nagent, marchent ou rampent sur la terre.

Gulliver, entouré de précepteurs, ne pouvoit guère manquer de faire des progrès rapides dans la langue des *houyhnhnms* : la prononciation sur-tout étoit ce qu'il y avoit de plus difficile pour lui. Cependant, dans l'espace de trois mois, il la sut assez bien pour répondre aux questions de son maître, & lui faire le récit de ses voyages : c'étoit ce que le *houyhnhnm* attendoit avec impatience. Dès que Gulliver sut parler, il satisfît sa curiosité ; il lui dit qui il étoit, d'où il venoit, quels étoient les peuples chez qui il avoit voyagé ; ensuite il lui raconta par quel accident il se trouvoit dans l'isle des *houyhnhnms*, comment il avoit été abandonné par des traîtres, & exposé sur le rivage. Son *honneur* (terme dont ils se servent,

comme nous de celui d'altesse), après avoir écouté attentivement ses récits, lui communiqua ses doutes sur la possibilité qu'il y avoit que les *houyhnhnms* de son pays eussent confié la conduite d'un vaisseau à des *yahous*. Gulliver tâcha de lui faire entendre, sans blesser son amour-propre, que les *yahous* de son pays étoient les animaux raisonnables; & que les *houyhnhnms* au contraire y étoient ce que les *yahous* étoient dans l'isle. La chose lui parut d'abord un peu suspecte; mais comme le mensonge est inconnu chez ces honnêtes quadrupèdes, il se laissa persuader, quelque peine qu'il eût à admettre des idées si opposées aux siennes. Qui est-ce qui peut concevoir toute la puissance de la nature? qui est-ce qui peut la fixer dans ses jeux? Ce que nous admirons dans tout ceci, c'est la crédulité, la bonne foi, la docilité du cheval à croire, malgré les préjugés de son pays & l'orgueil de l'espèce, tous les mystères que Gulliver lui dévoiloit; tandis que l'homme, plus rebelle que lui aux lumières de la vérité, n'a sans doute

jamais voulu penser, malgré la vérité des relations de Gulliver, qu'il existât un pays où les chevaux ont l'usage de la raison, & où l'homme n'est qu'une bête.

Gulliver & le cheval son maître s'entretenoient sans cesse sur les *yahous* & les *houyhnhnms* d'Europe; car le cheval étoit curieux de s'instruire, & savoit penser. Comme il avoit vraiment une tête philosophique, il convint, sans beaucoup de peine, qu'il étoit possible qu'il y eût des pays où les *yahous* fussent les animaux raisonnables. Ensuite il voulut savoir quelle étoit la condition des chevaux dans ces pays. Gulliver lui dit que leur condition étoit bien différente, selon leur beauté, leurs qualités personnelles, & même selon leur âge; que le sort d'un cheval de selle ou de carrosse étoit bien autre que celui du cheval destiné à l'abourer la terre, ou à traîner une charrette; que dans certaines maisons on avoit des *yahous* uniquement pour peigner leur crin, laver leurs pieds, frotter leur peau, leur donner à manger. Fort

bien, dit-il ironiquement ; c'est-à dire que, puisque les *yahous* y sont faits pour servir les *houyhnhnms*, ils y sont les maîtres, comme ici ceux qui nous servent.

Continuant toujours leur conversation, c'est-à dire, reprenant le lendemain le fil de la conversation de la veille, il lui dit que lorsque nous entreprenions quelque voyage, nous leur montions sur le dos. A ces mots, il fut saisi d'un noble courroux : il fut indigné d'apprendre que des *yahous* eussent l'insolence de monter sur le dos des *houyhnhnms*. Il lui dit encore que, pour les rendre dociles, on avoit l'art de les couper, sans nuire à la force de leur constitution. Cet usage l'irrita singulièrement ; &, comme pour se venger de la manière indécente & dure dont les *houyhnhnms* de son pays étoient traités par les *yahous*, il regarda, d'un air de mépris, Gulliver de la tête aux pieds, & critiqua toutes les parties de son corps les unes après les autres. Il blâma la forme du visage long & plat, un nez saillant sur cette plate figure, des yeux enchâssés & fixés au bas du

front, de manière que nous ne pouvions voir à côté de nous, sans tourner la tête. Il trouva que de quatre pieds que nous avions, deux nous étoient inutiles, puisqu'il n'y a que les deux de derrière qui nous servent à marcher. Quant à notre peau, il avoua qu'elle étoit plus douce que celle des *yahous*, mais trop fine & trop sensible, puisque nous avons besoin de nous couvrir du poil des autres animaux. Il auroit dû sans doute conclure que le plus foible, peut-être le moins beau, & quelquefois le moins raisonnable des animaux qui couvrent la surface de la terre, avoit mauvaise grâce de se dire leur roi.

Ces dissertations, qui se renouveloient chaque jour sur les animaux, là brutes, ici raisonnables, étant épuisées, il voulut savoir, de Gulliver, plus particulièrement sa vie & ses aventures; il désira qu'il l'entretînt du pays où il étoit né, de ceux qu'il avoit parcourus dans ses voyages, & des curiosités qu'il y avoit remarquées. Tout animal raisonnable est curieux de s'instruire; & l'on peut remarquer que l'on n'a d'esprit

qu'autant qu'on est curieux. Gulliver tâcha de le satisfaire , autant que la langue put le lui permettre ; car il avoit à parler de choses dont les *houyhnhnms* n'ont pas la moindre idée , & que la langue du peuple cheval n'a jamais su exprimer.

Dans les conversations qu'ils eurent dans la suite pendant les deux années que Gulliver passa dans l'isle , le cheval philosophe lui faisoit chaque jour des questions auxquelles il répondoit avec plaisir ; car il étoit bien aise , en racontant les merveilles de l'Europe , d'inspirer au cheval le respect de son espèce. Malheureusement il ne réussissoit pas toujours. Lorsqu'il fut question , par exemple , de lui expliquer ce que c'étoit que la guerre , les sujets ordinaires qui y donnoient lieu , la manière dont on la faisoit , les armes qu'on avoit imaginées pour se détruire , il put exciter l'admiration du cheval , mais non pas lui inspirer du respect pour les *yahous* de l'Europe ; & lorsqu'il lui parla des guerres qui divisent les particuliers , des gens de justice , de la jurisprudence , il

vit dans toutes ces manœuvres le talent de savoir être méchant, plutôt que de la raison.

Quant aux guerres qui s'allument entre les peuples, il lui expliqua comment deux souverains se la déclaroient, pour savoir lequel des deux devoit dépouiller l'autre de ses états, sans y avoir aucun droit. La peste, la famine, les factions, disoit-il, désolent-elles une nation? on ajoute à ces fléaux celui de la guerre, pour vaincre plus aisément un ennemi à demi terrassé. Une province arrondit-elle les états d'un prince voisin; une ville est-elle à sa bienséance? guerre. Un peuple est-il ignorant, grossier & foible? on l'attaque, on fond sur lui, & on le réduit à l'esclavage pour le civiliser. Au récit de toutes ces atrocités, le cheval judicieux n'en conçut que plus d'aversion pour l'espèce des *yahous*.

Notre philosophe à longue crinière, l'esprit attristé de ces horribles images, pria Gulliver de passer à d'autres objets. Alors celui ci s'étendit sur le luxe & l'intempérance de ses concitoyens. Il

lui rapporta comment l'intérêt & l'ambition dévoreroient tous ses semblables, & les obligeoient à traverser les mers pour acquérir de l'or, sans lequel ils ne peuvent être heureux; il lui expliqua ce que c'étoit que l'or; comment alors, dès qu'ils avoient fait assez de voyages pour pouvoir donner à dîner à quelques familles de qualité, ils avoient de beaux habits, ils faisoient bonne chère, & achetoient de belles terres; comment par-là, les riches formant le petit nombre, & les pauvres le plus grand, ceux-là jouissoient du travail de ceux-ci; & comment encore ceux qui cultivoient la terre pour nourrir les autres, étoient ceux qui mouroient de faim.

Le cheval sensé ne fut ce que Gulliver vouloit lui dire, lorsqu'il lui apprit que, lorsque nous étions menacés de perdre la vie, & même souvent en bonne santé, nous avions sans cesse à nos côtés des *yahous*; que nous nommons médecins, qui se flattoient de prolonger la première, mais qui souvent ruinoient la seconde. Les *houyhnhnms* ne connoissent d'autres maladies que

celle de la vieillesse, & sans doute il ne concevoit pas que nous pussions en avoir de tant d'espèces : mais quand il fut que nous mangions sans avoir faim, que nous buvions sans avoir soif, qu'il falloit, pour nous nourrir, que les productions de la nature eussent été corrompues par des mélanges, altérées par la fermentation ; que nous dormions le jour, & que nous veillions la nuit ; il jugea que les maladies devoient être en aussi grand nombre que nous avions imaginé de moyens d'attenter à notre santé. Les connoissances qu'il acquéroit chaque jour sur nos mœurs & le caractère de l'espèce humaine, ne lui donnoient pas une idée bien avantageuse de la raison des *yahous*, soit disant raisonnables.

Un jour que Gulliver l'entretenoit des gens de qualité de l'Angleterre, il lui dit qu'il le croyoit gentilhomme, parce qu'il le voyoit plus propre & mieux fait que les *yahous* du pays, quoiqu'inférieur à eux du côté de la force & de l'agilité. Gulliver lui rendit de très-humbles actions de grâces, &

l'assura qu'il n'étoit rien moins que noble ; mais qu'étant né de parens honnêtes , il avoit reçu une certaine éducation. Ce fut à ce propos qu'il s'étendit sur la noblesse de son pays ; & on ne l'accusera pas d'avoir flatté le portrait qu'il en fit. Un jeune gentil-homme , en sortant des mains de son gouverneur , lui dit-il , commence par se ruiner avec les femmes ; ensuite pour relever sa fortune qui croule de tous côtés , il épouse une femme de basse naissance , laide , mal-saine , quelquefois de mauvaises mœurs , mais riche : ainsi , il commence par être débauché , & il finit par être vil. Parmi ces gens qu'on nomme de qualité , un corps sec , maigre , décharné , foible & infirme , est devenu une marque presque infaillible de noblesse ; & s'il arrive que quelqu'un d'entre eux (ce qu'on voit quelquefois) ait une santé robuste , des membres forts & nerveux , un esprit juste , un bon naturel , on croit assez généralement qu'il n'est point le fils de son père.

Le philosophe de l'isle des *houyhnnms* , un matin , ne pouvant dormir ,

envoya chercher Gulliver pour discourir avec lui ; car ce cheval raisonneur s'en étoit fait une douce habitude. Il le fit approcher à quelque distance de lui, & lui dit qu'il voyoit bien que les *yahous* de son pays avoient une étincelle de raison que les *yahous* de l'islen'avoient pas ; mais qu'ils n'avoient ni leur force, ni leur agilité ; que du côté des mœurs, ils étoient parfaitement semblables ; qu'ils se haïssoient mortellement les uns les autres ; qu'ils étoient également voraces, avares & vicieux ; qu'ils avoient les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes vices, & il appuyoit le parallèle par des exemples : mais nous ne les rapporterons pas, de crainte de faire rougir les hommes en parlant des *yahous*.

Jusqu'ici nous n'avons guère parlé des *houyhnhnms* que relativement à Gulliver. Il est temps d'en venir à ce qui les concerne directement eux-mêmes, de décrire leurs mœurs, leur manière de vivre, & de donner une idée de la philosophie de ces animaux.

Les *houyhnhnms* ayant reçu de la

nature une inclination pour la vertu, & étant doués d'une raison supérieure, ils en font le plus digne usage. Chez eux, la vérité n'est jamais embarrassée dans des problèmes; ils ne savent ce que c'est que ces argumens qui nous apprennent à donner un air de vérité au mensonge; & ils n'en sont pas moins philosophes. Ils n'affirment jamais ce qui est susceptible du moindre doute; ils n'avancent que ce qui est évident, ne disputent jamais, ne disent que ce qu'ils savent, & se taisent sur ce qu'il est impossible de savoir. Si cette méthode étoit suivie en Europe, il y auroit assurément moins d'erreurs qu'il n'y en a: mais que deviendroient alors tant de bibliothèques? qu'auroient à nous dire de nouveau les faiseurs de livres? L'empire des lettres seroit celui de la raison & de la vérité.

Les *houyhnhnms* ne portent point envie à leurs semblables. Jamais le bonheur d'un particulier n'a fait maigrir son voisin. Ils s'aiment les uns les autres; ils s'aident, se soulagent mutuellement. L'ambition, l'intérêt, la

médifance, la satire n'ont aucun accès dans leur cœur. La dépendance des inférieurs est un lien qui les unit, & non un joug qui les accable; l'autorité des supérieurs y est respectée & chérie, & jamais redoutée.

Les mariages des *houyhnhnms* ne peuvent être qu'heureux, parce qu'ils sont toujours assortis. La fidélité y est observée des deux côtés; & elle y est le fruit, non de la crainte ou du préjugé, mais de la raison. Elle y est regardée comme une vertu, non parce qu'elle est prescrite par la loi, mais parce qu'elle intéresse la douceur de la vie & le bon ordre. Il faut avouer que si les hommes de ce pays-ci étoient aussi vertueux & aussi raisonnables que les chevaux de ce pays-là, on ne médiroit pas tant de la nature humaine.

Gulliver étoit heureux au milieu du peuple quadrupède. La société de ces bonnes gens avoit tant de charmes pour lui, qu'il avoit formé la résolution de passer le reste de ses jours parmi eux, & de s'y faire naturaliser. Il renonçoit intérieurement à sa famille &

à sa patrie, qui pouvoient se passer de lui; & il pensoit à lui-même, persuadé qu'il lui seroit impossible de vivre désormais parmi ses semblables. Toute espèce de *yahous* lui étoit devenue odieuse : mais, hélas ! sa félicité s'évanouit comme un songe. On fit, à son insçu, une assemblée des anciens du royaume, une espèce de parlement, dont l'issue lui fut funeste. L'objet de cette assemblée, objet qui avoit été déjà proposé plusieurs fois en différens temps, étoit de décider s'ils devoient exterminer la race des *yahous*, animal infect, mal-faisant & inutile. L'un des membres, grave quadrupède & savant animal, soutenoit l'affirmative : il disoit que cette espèce odieuse n'existoit pas de tout temps ; que, selon une ancienne tradition, il en avoit paru deux dans un certain siècle sur le sommet d'une montagne ; que sans doute ils avoient été formés d'un limon gras, échauffé par les rayons du soleil ; que leur espèce, peu de temps après, s'étoit si fort multipliée, que tout le pays en fut infecté ; & que pour prévenir les inconvéniens

d'une pareille multiplication , leurs aïeux avoient autrefois fait périr la plus grande partie de ces animaux indociles ; mais que , dans la suite , ils avoient négligé mal à propos l'espèce des ânes , bien préférable à celle des *yahous* , sur-tout plus douce , plus soumise & plus laborieuse. Il finit par proposer de rétablir les ânes , & de détruire les *yahous*.

Plusieurs autres sénateurs ayant parlé diversement , mais-avec autant d'éloquence , le cheval maître de Gulliver harangua à son tour l'assemblée , & proposa un expédient judicieux , qui remédieroit aux inconvéniens de l'espèce qu'on détestoit , & s'accorderoit davantage avec la douceur qui formoit leur caractère. Il convint de la vérité de la tradition dont l'honorable membre venoit de faire mention ; mais il observa que ces deux *yahous* dont il avoit parlé , étoient venus dans l'isle , d'un pays situé au delà des mers , & qu'ils y avoient été laissés par ceux de leur espèce , sans doute comme le *yahou* étranger qu'il avoit chez lui. Il repré-

senta à l'assemblée qu'il tenoit de son *yahou*, que ceux de son espèce étoient dans son pays les animaux raisonnables, & que les *houyhnhnms*, au contraire y étoient ce qu'étoient les *yahous* dans l'isle ; qu'il lui avoit dit que dans sa patrie, pour soumettre les *houyhnhnms* du pays & les rendre dociles, on leur ôtoit le pouvoir de se perpétuer, en les mutilant ; que conséquemment, eux *houyhnhnms* devoient faire aux *yahous* de leur isle ce que les *yahous* de ces pays éloignés faisoient à leurs *houyhnhnms* ; & que par ce moyen leur espèce disparoîtroit peu à peu de la terre.

Cet avis fut goûté de toute l'assemblée. Avant de la dissoudre, elle fit des *exhortations* (mot dont le peuple quadrupède se sert, au lieu de celui d'*édits* ou *ordonnances*). Ces exhortations engageoient tous les *houyhnhnms* à faire eunuques tous les *yahous* qu'ils avoient pour leur usage. Ce décret, tout sage qu'il étoit, il faut l'avouer, devenoit funeste à Gulliver. Plusieurs membres même représentèrent à son maître combien peu il étoit de la dignité d'un

houyhnhnm de se familiariser, comme il le faisoit, avec un *yahou*, de converser avec lui comme avec son semblable, d'en faire presque son unique société : en conséquence, ils l'exhortèrent à soumettre son *yahou* au décret comme les autres *yahous* du pays, ou à se décider à le renvoyer dans le pays d'où il étoit venu. Ce fut le cheval son maître qui lui apprit cette terrible nouvelle, en l'engageant, d'un ton où le regret étoit exprimé, à se laisser couper, ou à regagner son pays, soit à la nage, soit sur un bâtiment pareil à celui sur lequel il avoit été porté dans l'isle. Gulliver, à ces mots, interdit & frappé comme d'un coup de foudre, s'évanouit un instant. Revenu à lui-même, il fit entendre à son maître qu'il ne pouvoit se résoudre au premier des deux partis, & que l'autre étoit impossible ; qu'il pourroit tout au plus nager une lieue dans la mer, tandis que de cette isle à une autre il y en avoit peut-être plus de cent ; & qu'il ne pouvoit pas faire à lui seul un bâtiment dans les deux mois qui lui étoient accordés. Son

maître lui promit alors tous les domestiques pour l'aider dans son travail. On alla dans la forêt prochaine couper du bois, on travailla sans relâche, & au bout de six semaines ils eurent construit un canot assez solide.

Telle est l'instabilité des choses humaines & l'inconstance de la fortune. Gulliver avoit appris à goûter le repos parmi ces sages quadrupèdes : il n'avoit d'autres vœux à former, que celui de finir ses jours au milieu de ces vertueux insulaires. Une société agréable & instructive, une santé constante, une paix d'esprit inaltérable, tout l'attachoit dans cette isle heureuse. Là, point de faux amis, ou d'amis légers, ni d'ennemis cachés; point de grand seigneur dont il fallût acheter la protection par des bassesses; point de médecins pour l'empoisonner, point de procureurs pour le ruiner, point d'auteurs pour l'ennuyer.

Son maître le menoit avec lui le plus souvent, lorsqu'il alloit rendre des visites à ses amis. Il avoit conçu un vrai respect pour ces illustres person-

nages , pour leurs vieillards , ces vénérables patriarches des *houyhnhnms*. Leurs conversations utiles n'avoient pas peu contribué à le former ; & il avoue que s'il vaut quelque chose , il le doit à ces vertueux quadrupèdes. Ces conversations rouloient , tantôt sur les avantages & les agrémens de l'amitié , tantôt sur la justice , sur l'ordre , sur le spectacle de la nature ; quelquefois sur les délibérations des assemblées , souvent sur le mérite de leurs poètes , car ils en avoient d'excellens ; & il ne craint pas de dire qu'en les lisant , il croyoit lire Homère & Virgile. Enfin leurs entretiens étoient si savans & si sages , qu'il les préféroit à toutes les doctes conférences des Académies d'Angleterre , de France , d'Allemagne & d'Italie. Ces secours , ces plaisirs , cette paix , ce bonheur alloient lui être ravis : il falloit rentrer dans les fers de la société. Chaque jour il faisoit , sur ce changement prochain , des réflexions plus tristes.

Le canot étant achevé , il ne put plus différer son départ. Son maître , par

amitié, voulut l'accompagner jusqu'au rivage. Là, il prit congé de lui, de madame son épouse, & des amis qui l'avoient suivi d'un air affligé, mais respectueux. Il baïsa humblement le pied droit à son bienfaiteur, monta dans son canot; & le voilà encore une fois abandonné au caprice des flots & de la fortune.

Gulliver avoit trop en horreur tous les *yahous* du monde, pour désirer de vivre avec eux : il cherchoit au contraire, dans la route, quelque île déserte où il pût passer le reste de sa vie, loin du monde & ignoré de ses semblables. Quelques jours après son départ, il aperçut une petite île à une lieue & demie de lui; il aborda à cette île qui lui parut inhabitée : cependant il n'avançoit pas trop dans les terres, de peur de rencontrer des habitans, & d'être découvert. Un jour, étant allé plus avant qu'à l'ordinaire, il vit une trentaine de sauvages qui étoient tout nus, hommes, femmes & enfans. Aussi-tôt il prit la fuite, & courut se cacher dans son canot; mais il fut aperçu par l'un de la troupe, & cinq d'entre eux se détachèrent, & se mirent à sa poursuite. Gulliver s'enfuit à force de rames. Les sauvages le suivoient le

long du rivage , & l'un d'eux l'atteignit , d'une flèche , au genou. Il étoit déjà assez loin d'eux : il regardoit s'il ne verroit point sur la surface des eaux s'élever une île. Au lieu d'île , il découvrit une voile qui croissoit de moment en moment à ses yeux. Quel parti avoit-il à prendre dans ces circonstances ? devoit il aller à la rencontre du vaisseau , ou retourner à l'endroit d'où il venoit d'être chassé ? Il hésita quelques instans sur ce qu'il avoit à faire. Cependant la haine qu'il portoit au genre humain le fit résoudre à rebrousser chemin , malgré les dangers auxquels il s'exposoit , & à regagner la baie qu'il venoit de quitter , plutôt que de se mettre entre les mains des yahous. Il prit ce parti ; mais le vaisseau qu'il fuyoit vint mouiller précisément à l'endroit où il étoit. Il fut découvert par les Hollandois qui avoient été envoyés pour prendre de l'eau derrière un roche , & conduit au Capitaine. Celui-ci l'accueillit avec bonté , l'assura qu'il ne lui feroit fait aucun mal , & lui fit donner à manger ; mais Gulliver , malgré les bontés du Capitaine , ne pouvant s'accoutumer à la société des *yahous* , fit quelque tentative pour se jeter à la mer , & se sauver à la nage. Les *houyhnhnms* lui avoient donné l'idée d'une nature si parfaite , que les hommes

de ce pays-ci ne lui inspiroient que de la mysanthropie. Cependant on arriva à Lisbonne. Il resta quelque temps chez le Capitaine , où il s'accoutuma peu à peu à l'espèce humaine ; & de là il passa en Angleterre , où il retrouva sa femme & ses enfans.

La place nous manquant pour une Note , & l'Auteur de l'Ouvrage étant généralement très - connu , nous renvoyons ceux de nos Lecteurs qui pourroient le moins connoître , à tous les Dictionnaires où il est fait mention des Ecrivains étrangers ou nationaux.

Approbation du Censeur Royal.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , le Volume de *la Bibliothèque Universelle des Romans* pour le mois de Mars de la présente année. J'ai trouvé que les Ouvrages dont on rend compte & ceux qu'on insère dans ce Recueil , étoient intéressans ; que les analyses en sont bien faites , & les notes curieuses. Donné à Paris ce 7 Mai 1787.

SÉLIS, Censeur Royal, Professeur d'Eloquence, des Académies de la Rochelle, Orléans, Amiens, Berlin, &c.





LF.C.

B582u

209760

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 187-188.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

